NUMÉRO 1034 — 1er OCTOBRE 1949

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

MES GRANDS-PARENTS

par JEAN SCHLUMBERGER

Le volume de souvenirs dont sont détachées ces pages (1) *se propose de décrire les diverses influences qui ont pu déterminer, chez un jeune bourgeois, à la fin du siècle dernier, la formation de l'esprit et du caractère. L'auteur est né dans la petite ville industrielle de Guebwiller, en 1877, époque où l'Alsace, étourdie par le coup de l'annexion, hésitait encore sur les moyens de sauver son autonomie spirituelle. Elle était divisée entre partisans de l'émigration vers la France et partisans d'une lutte sur place, qui permît de trouver, au prix de quelques concessions, un* modus vivendi *avec l'envahisseur. En épousant une petite-fille de Guizot, Marguerite de Witt, mon père avait introduit dans sa famille un élément intransigeant, qui s'opposait avec vigueur au demi-ralliement préconisé par mon grand-père Schlumberger. Ce conflit respectueusement silencieux mais toujours présent, où toutes sortes de valeurs morales se trouvaient engagées, domina notre enfance. Nous n'eûmes jamais, mes frères ni moi, l'idée que nous pourrions faire autre chose que de quitter le pays à quinze ans, âge où les jeunes Alsaciens devaient choisir entre un exil définitif et leur inscription sur les listes militaires allemandes. Dans cette attente nous commençâmes notre instruction avec des précepteurs suisses (les Allemands ne toléraient pas de maîtres français) et nous les poursuivîmes dans le lycée local.*

Chaque été nous passions nos vacances dans le Calvados, au Val-Richer, la vieille abbaye cistercienne qu'avait aménagée Guizot et qu'avaient héritée mes grands-parents de Witt. Nous subissions ainsi l'influence des deux milieux assez antithétiques : l'un, provincial et un peu étouffant, où trois généra-

(1) A paraître chez Gallimard.

tions s'étaient succédé à la tête des usines familiales, l'autre où l'on s'était toujours passionné pour la grande politique et pour les lettres. — J. S.

Nous aimions nos grands-parents de Witt parce que, nous le sentions, chacun de nous représentait pour eux un être humain. Pour mes grands-parents Schlumberger, nous formions simplement la couche encore inintéressante de la famille, la pépinière. Nos santés, nos leçons semblaient, à leurs yeux, résumer nos existences. Les petits-enfants étaient traités avec une uniformité tout administrative : un cadeau de vingt marcs à Noël, de cinq à notre anniversaire; à notre première communion une montre en or, mais de boîtier si mince qu'on le cabossait en pressant un peu fort. Jamais la plus petite manifestation qui ne fût en série, jamais la moindre gentillesse particulière pour l'un ou l'autre. Je sais bien que nos rapports étaient gauchis par la grande question dont on ne parlait pas, de sorte qu'il y avait beaucoup de zones sentimentales dont on évitait de s'approcher; mais je n'ai jamais constaté que les fils de mon oncle Ernest, grand favori parce qu'il ne faisait pas d'opposition politique, fussent traités autrement que nous. Le souci de ne pas faire d'inégalités parmi la bonne quinzaine de petits-enfants dont j'étais l'aîné n'aurait perdu son air de glace que s'il avait eu à vaincre quelques partialités de tendresse; mais cette victoire ne fut, bien certainement, pas nécessaire. Ma grand-mère Clarisse nous eût veillés si nous avions été malades, mais je ne sais comment elle eût pu s'y prendre pour que ses baisers, toujours aussi brefs que possible et auxquels nous n'offrions jamais que le dessus de nos têtes, eussent un peu moins de ressemblance avec un coup de bec.

Mon grand-père Jean, court et légèrement bedonnant, avec une barbe arrondie, poivre et sel, qui lui remontait très haut sur les joues, aurait donné une impression un peu épaisse, n'eût été son regard bleu clair, extrêmement vif et tout brillant d'intelligence, voire de malice. J'ai retrouvé un daguerréotype qui me paraît le représenter vers l'âge de trente ans, imberbe, assez charmant, avec ce regard doux et rêveur qu'ont souvent les jeunes visages de l'Est — du moins lui laisserai-je, jusqu'à preuve d'erreur, le bénéfice de cette identification qui me permet de l'imaginer avec des sens et un cœur.

Avant que la politique l'absorbât, il fut ponctuel à l'usine, par devoir traditionnel plus que par goût, car il n'était mû par aucun appétit d'argent (il ne dépensait pas le sien) et n'avait de dispositions ni mécaniques ni commerciales. Il manquait d'ambition. Sa modestie n'avait rien de ce sentiment acquis, où la politesse entre pour moitié; elle était si foncière qu'il accueillit toujours la moindre distinction avec un excès de surprise. Jusqu'à ce que les Allemands eussent entrepris de se servir de lui, de le pousser, de le flatter, son inclination se borna aux recherches d'histoire naturelle. Il avait constitué un vaste herbier, logé dans une petite tour de son jardin, au haut de la colline artificielle — luxe de jadis — qui abritait une glacière. Une fois les végétaux de la contrée dûment catalogués, ce fut le tour des papillons. Non seulement sa collection, aujourd'hui au Muséum de Paris, finit par réunir à grands frais toutes les espèces d'Europe, mais il hébergea chez lui, pendant de nombreuses saisons, un entomologiste professionnel, pour nourrir des chenilles, faire éclore des chrysalides et susciter des variations de forme ou de coloris sur les ailes des individus parfaits.

Ce goût de l'histoire naturelle n'a passé dans aucun de ses descendants. Mon père, qui aimait la nature en promeneur infatigable, et la science en philosophe épris d'abstraction, n'avait le temps ni de collectionner lui-même — il était, chose rare parmi nous, maladroit de ses mains — ni d'en développer patiemment la curiosité chez nous autres enfants. Notre précepteur nous enseigna bien un peu de botanique, mais nous ne sûmes jamais les noms des papillons les plus communs. Je n'eus de persévérance que pour une collection de fossiles; toutefois je manquais des manuels qui m'eussent permis de les identifier correctement. Quant à mon grand-père, jamais il ne se demanda si, parmi les petites têtes qui grandissaient autour de lui, quelqu'une ne serait pas apte à prendre un jour la suite de ses travaux. Ce fut sa faute si nous nous en désintéressâmes tous : jamais il ne nous permit de regarder dans les tiroirs où étaient épinglés ses milliers de lépidoptères, ni d'entrer dans la pièce où ses chenilles s'apprêtaient à leur mue.

Pour en finir avec ses goûts, je mentionnerai encore la pêche à la truite. Dans la forêt de Pulversheim nous l'apercevions de loin, flanqué de son garde, immobile sur une berge de la Thur, dans une telle contention d'esprit que ses

mains se transformaient en deux pelotes de moustiques. Nous trouvions que cela tenait de l'ours plutôt que de l'homme. Défense nous était faite d'approcher, de sorte que jusqu'à ses délassements nous écartaient de lui. Nous le craignions vaguement, le sachant hostile sur un point sacré pour nous, et nous le jugions avec la terrible dureté des enfants.

Si j'avais quitté l'Alsace moins jeune, peut-être me serais-je fait de lui une plus équitable image. Nos brèves rencontres à l'occasion de ses noces d'or ou de diamant n'amenèrent aucun contact. Quand je lui présentai ma femme, elle tomba des nues à lui entendre proférer ces seules paroles : « Ah, te voilà. Tu vas bien? Quand pars-tu? » Avec mon frère Conrad l'accrochage se faisait un peu mieux. Le vieil homme adorait discuter, de préférence sur les sujets les plus vastes, darwinisme, inégalité des races, etc. Il lui plaisait de trouver en Conrad quelqu'un qui lui tenait tête à ce jeu. Pour moi, la publication de mon premier livre mit le comble à ma défaveur. Bien que ce faible roman ait bénéficié d'une presse telle que, de ma vie, je n'en ai plus eu d'aussi élogieuse, le seul fait de voir le respectable nom de sa famille livré aux journalistes lui semblait frôler la prostitution. D'ailleurs les Allemands, qui tâchaient de nous évincer pour se réserver les dépouilles, eurent la délicatesse de lui communiquer les seules appréciations peu chaleureuses qu'ils purent dénicher dans la presse.

Ce que je lui pardonne mal, c'est le mauvais vouloir qu'il fit peser sur mon père, quand celui-ci, malade, ayant vu partir pour la France son dernier fils, fut impatient de nous y rejoindre et de quitter les affaires. Je ne veux pas dire que mon grand-père ait usé du pouvoir qu'il détenait, comme d'un moyen de chantage; mais c'est déjà trop que mon père ait dû, pendant des mois, dans son état de fatigue, déployer une patiente diplomatie pour se retirer dans des conditions qui ne fussent pas un désastre. La modestie de mon grand-père se manifestait surtout envers ces messieurs de Strasbourg, mais n'allait pas jusqu'à lui faire sentir la supériorité de son fils. Malgré l'anoblissement dont le gratifia Guillaume II (et qui nous encombra d'une particule dont nous eûmes le plus grand mal à nous débarrasser), sa carrière entièrement probe et désintéressée fut certainement de celles qui assurent la bonne marche d'un petit pays, et qu'un petit pays sait apprécier. Il était fait pour un de ces rôles de modérateur, qui exigent l'absence de grands défauts plus que l'aide d'un grand caractère.



Il avait épousé Clarisse Dollfus, qui passe pour avoir été ravissante. Une miniature la montre très blonde et fraîche, avec un visage d'un pur ovale, un petit nez convexe, bien dessiné, et de grands yeux bleu clair, trop saillants. (A cause de ces yeux à fleur de tête, nous restions sceptiques quand on nous racontait qu'elle avait brillé parmi les jeunes femmes de sa génération.) Petite mais très droite, elle appartenait à cette race de puritaines, dures pour elles-mêmes, qui jamais ne se sont appuyées à un dossier. « Il faut toujours, nous répétait-elle, qu'une souris puisse passer entre ton corps et le bord de la table, un chat entre ton dos et ta chaise. » Une fois pour toutes, elle avait tracé une frontière entre son champ d'action et celui de son mari. Elle n'intervenait en rien dans son activité à lui, même lorsqu'elle la blâmait, mais dans sa maison elle entendait être souveraine absolue. Il ne s'agissait pas que ses femmes bronchassent ou que quoi que ce soit vînt se mettre en travers des rites annuels : confection de la choucroute et des confitures, séchage des pruneaux ou des « schnitz ».

Sur six fils elle en perdit deux, déjà adolescents, foudroyés par la méningite. Jamais elle ne faisait allusion à ces deux blessures, qui restèrent toujours douloureuses. A sa mort on retrouva, tout encadrées, des photos de son fils Daniel, qu'elle avait sans doute destinées à tel ou tel, mais qu'elle avait gardées, soit qu'on ne les lui eût pas demandées, soit que son chagrin refusât de s'abaisser au niveau de sympathies médiocres. Il fallait de grands coups pour toucher ce cœur sans tendresse. Mon père, qui était d'une sensibilité vulnérable, eut dans cette atmosphère sèche une enfance rabrouée, sevrée de douceur, dont il gardait un souvenir très pénible. La moquerie à l'égard d'un être à qui la réciproque n'est pas permise, ou les taquineries ironiques lui restaient en horreur. Nous en fûmes entièrement préservés. Cette crainte allait même si loin qu'elle englobait souvent jusqu'à l'humour et jusqu'aux pointes innocemment railleuses de la gaieté. Nous entendîmes un peu trop fréquemment et dans des occasions qui eussent mérité un sourire complice : « Je n'admets pas que vous parliez si méchamment. »

Comme une pomme de reinette qui finit, sous ses rides, par s'amollir et perdre son acidité, ma grand-mère Schlumberger tendit, avec les années, à s'humaniser. Mais il fallut l'extrême

vieillesse et la faiblesse physique pour triompher enfin de son insensibilité et de sa raideur. Elle était devenue si fragile qu'en mettant le couvert devant son fauteuil, on dépliait la nappe avec grande précaution, pour ne pas soulever un courant d'air qui l'eût enrhumée. Son esprit demeurait intact. Comme elle était la justice même, cette petite femme réduite à l'état de souffle sortit un peu de sa réserve, et c'est sans doute à son influence que nous devons de n'avoir pas été déshérités par son mari, comme une nouvelle loi d'empire lui en eût donné le droit.

Elle allait régulièrement à l'église, mais sa piété manquait d'onction. Ma mère l'approvisionnait en recueils de sermons et de méditations pieuses; je ne suis toutefois pas certain qu'elle les lût. Elle trouvait très exalté le vœu de ma mère de consacrer un de ses fils au service de Dieu; mais quand il fut patent que, malgré mes études théologiques, je ne serais pas pasteur, elle trouva choquant que j'eusse donné à ma fille le prénom de Monique, encore très rare à cette époque. « Lui qui ne croit pas! s'écria-t-elle. Le nom de la mère de saint Augustin! »

Le ménage habitait une haute et vieille maison, point laide de l'extérieur avec son immense toit de tuiles, mais qui saisissait dès l'entrée par sa nudité spartiate. Aucun sacrifice au luxe ou même au confort; pas un beau meuble, pas un objet acheté par fantaisie. Ce fut un événement que l'installation d'un poêle à feu continu dans un vestibule glacial, éclairé le soir par un lumignon. Pas une œuvre d'art, en dehors d'un petit Diaz que j'ai hérité et qui provenait apparemment de la génération précédente (car la femme de l'arrière-grand-père Nicolas était loin, paraît-il, de partager tant de scrupules devant les agréments de la vie). Sur le tard mon grand-père se laissa coller quelques énormes tableaux, achetés à des peintres allemands; mais ni cette Belle-au-Bois-Dormant, pignochée comme sur porcelaine, ni cette mer déchaînée selon toutes les règles académiques, ni cette lamentable mendiante qui tendait éternellement la main vers les hôtes du salon, n'étaient faites pour accroître l'intimité de ces pièces.

Au cours d'une visite que je fis de Paris, j'eus l'occasion, ma grand-mère étant souffrante, d'entrer dans sa chambre à coucher. Un médiocre hôtel pour commis voyageurs n'est pas plus sinistrement meublé. Un grand lit de noyer, quelques chaises, les murs entièrement nus, tapissés d'un sombre papier

à feuillages; rien qui trahît le plus petit raffinement féminin; une vraie chambre de Port-Royal. Je ne crois pas que le couple ait dormi toute sa vie dans cet horrible cadre. Bien que mon grand-père fût resté très vert, ils avaient décidé, à un certain âge, mus par une sorte d'austère délicatesse, de faire désormais chambre à part et ma grand-mère s'était campée dans cette lugubre pièce. La pudeur de cette séparation, qui n'attendait pas l'extrême extinction des forces, donne du prix à la déclaration que le vieillard fit à mon père peu de temps avant sa mort et où il se réjouissait d'avoir pu traverser une si longue vie sans faire à sa femme une seule infidélité.

Quand il mourut, en 1908, tout ce qu'il y avait à Strasbourg de hauts fonctionnaires allemands accourut à ses obsèques, comme s'il s'agissait d'occuper un champ de bataille. Le cortège posa d'épineux problèmes de préséance. Que les quatre plus hauts en grade de ces messieurs flanquassent les quatre fils du défunt, c'était dans l'ordre; mais que ceux qui les suivaient dans la hiérarchie dussent marcher au coude des petits-fils venus de Paris, cela souleva des objections. Nous tînmes bon. Ma mère et ma tante étaient toutes griffes dehors. Finalement il m'échut un M. Zorn de Bulach, hobereau de bonne souche alsacienne mais rallié par snobisme, qui crut devoir m'expliquer, tout au long du trajet, l'inévitable agonie d'une France condamnée par sa dénatalité.



Le monde de mes grands-parents de Witt est aussi rayonnant pour notre cœur que l'autre est gris et froid. Nous sentons qu'on nous y aime; notre arrivée y est saluée comme une fête pour toute la maison. A vrai dire, mon grand-père Conrad et ma grand-mère Henriette sont associés, dans notre esprit, au bonheur des vacances et du séjour au Val-Richer, dans le Calvados. (Voyage qui est l'événement de l'année, vrai déménagement de romanichels, tous les enfants couchés dans des hamacs ou sur les banquettes d'un compartiment sans couloir, avec le passage de la frontière au milieu de la nuit et les douaniers français qui surgissaient dans le wagon, en agitant leurs lanternes, pareils à des anges sur le seuil du Paradis.) Mais les figures de mes grand-parents ne se fussent-elles pas détachées sur cet heureux arrière-plan, ils n'en eussent pas moins représenté pour nous notre source et notre famille, la lignée dont on se réclame, l'arbre dont on se sent les rameaux.

Il faut commencer par ma grand-mère, tant sa forte personnalité prédominait. L'absurde divinité nuptiale avait, une fois de plus, agité ses torches au petit bonheur, quand, mariant les deux filles de Guizot à deux frères de Witt, elle avait formalistement uni l'aînée à l'aîné, puis laissé s'accorder entre eux les cadets. Il eût fallu entrecroiser les âges, car le plus jeune des de Witt, Cornélis, avait sur son frère Conrad une évidente supériorité d'intelligence et de caractère. La délicate Pauline Guizot qu'il épousa et qui lui donna sept enfants, douce, enjouée, point intimidante, n'eût pas écrasé Conrad comme fit ma grand-mère. Mais laissons là une rêverie qui, pour mieux apparier les morts, défait toute leur descendance, d'une manière impensable pour qui en fait partie.

A l'aurore de mes souvenirs, ma grand-mère de Witt c'est un moelleux giron (elle a toujours eu de l'embonpoint) où les petits se font dorloter, la tête contre une poitrine qui les berce au flux et au reflux de sa respiration; c'est un visage coiffé d'un bonnet de nuit (elle avait conservé la mode de sa jeunesse, et mon grand-père dormait à côté d'elle, la tête ceinte d'un madras de soie, tous deux plutôt assis que couchés, dans le réduit formé par les rideaux tirés du lit), une femme, dis-je, en bonnet blanc, que tous les matins nous allons embrasser avant qu'elle se lève, et qui nous laisse puiser deux bonbons dans une boîte de laque, un pour chaque joue. (Elle ne manquait pas d'en prendre un elle-même, adorant sucre et pâtisseries, malgré les foudres des médecins.) Grand-mère, c'est encore une personne qui prend chaque semaine un bain de son, auquel nous avons la permission d'assister après qu'elle est rentrée dans l'eau laiteuse, enveloppée d'un décent peignoir en calicot blanc. La hauteur du rebord par-dessus lequel nous pouvons juste passer les bras, donne la mesure de ce qu'était notre taille. Aussitôt les jeux commençaient : celui de Père François et de Sœur Jacqueline, représentés par les coins du peignoir et engagés dans une contestation toujours terminée par le meurtre de Jacqueline, ou celui des « bouffons » d'air, formés sous l'étoffe mouillée et qui crevaient avec un bruit d'éternuement, quand nous les écrasions entre nos mains.

L'entrain qu'elle apportait à jouer avec nous n'était pas de commande. Elle-même s'amusait, et c'est ce qui donnait tant de bonne grâce à cette femme si imposante. Lorsqu'elle parlait aux enfants, c'était en d'autres termes qu'à des adultes, mais jaillis de la même source. Elle ne se rapetissait pas. Son

cœur parlait ce langage aussi spontanément que l'autre. Une pente naturelle à ne rien envisager petitement la portait à voir dans l'enfant l'homme en puissance. Plus tard — mais j'étais encore écolier — parlant de son aïeule Guizot, la vieille cévenole qu'a peinte Ary Scheffer, elle me dit un jour : « Son fils déclarait que, si elle avait eu autant d'esprit qu'elle avait de caractère, peu de femmes, même dans l'histoire, auraient mérité plus qu'elle de jouer un rôle. » Comme je ne semblais pas bien comprendre, elle m'expliqua le sens que prenait ici le mot esprit. Cette phrase me fit grande impression, parce qu'elle m'était adressée comme à un homme. Elle tranchait vigoureusement sur notre éducation alsacienne, qui ne nous parlait que de destinées moyennes et ne nous proposait, où exceller, que des victoires remportées sur nous-mêmes.

Une des fonctions marquantes de ma grand-mère, c'était encore de présider le culte familial : la « petite prière » qui, chaque jour avant le déjeuner, réunissait la famille dans le cabinet de travail de Guizot, et la « grande prière » du dimanche, qui avait lieu l'après-midi, dans le salon, et à laquelle assistaient, avec la domesticité, les protestants isolés du voisinage (car il n'y avait pas de pasteur à moins de dix lieues). La cérémonie quotidienne consistait en un chapitre de l'Evangile, que lisait mon grand-père non sans accrocher plus d'une fois; puis chacun s'agenouillait, les coudes sur sa chaise. Ma grand-mère faisait une prière plus ou moins inspirée du texte qu'on venait d'entendre, et elle achevait par un Notre-Père auquel tout le monde s'associait. Le dimanche, la cérémonie était étoffée de cantiques et ma grand-mère lisait un sermon ou, plus souvent, une méditation choisie dans un volume composé par elle. Dès l'âge où nous déjeunions à table, c'est-à-dire où nous savions manger seuls (la mode des nurses n'existait pas encore), nous étions admis à la prière. Je m'y vois, gros paquet, agréablement affalé entre les bras de quelqu'une de mes jeunes tantes, qui ne se méfiait pas, tandis qu'on était à genoux, de ce petit observateur fort attentif à remarquer si elle fermait les yeux ou si elle comptait les points de la tapisserie au dossier de son siège.

Enfin ma grand-mère avait pour attribution de faire la lecture à haute voix entre le goûter et la première cloche du dîner. La lecture en commun a toujours été de tradition au Val-Richer. Guizot aimait prendre un volume de Corneille ou de Racine et lire une tragédie; et si, durant les longues années

passées tout entières à la campagne, ma grand-mère a pu maintenir dans la maison une assez haute vie de l'esprit, c'est en grande part grâce à ce contact quotidien de tous avec quelque livre qui les arrachât aux petites préoccupations courantes. Elle avait acquis une grande rapidité du regard, qui lui permettait de coudre et broder, tout en lisant du français ou de l'anglais, parfois en traduisant de l'anglais à livre ouvert. (Elle ignorait l'allemand mais était à l'aise dans la poésie italienne et savait bien l'anglais, quoiqu'elle le prononçât, comme on faisait de son temps, sans le moindre effort pour imiter les sons britanniques.)

En général, pendant l'été, elle lisait quelque ouvrage d'histoire, à moins que ce ne fût, dans sa primeur, son livre de l'année, ou les derniers volumes reçus de ses amies d'Angleterre, Miss Yonge, Mrs. Craig, Mrs. Austin. Un jour, durant la lecture d'un récit qu'elle avait écrit sur les dragonnades, sa voix s'enroua; à notre épouvante elle éclata en sanglots. « Mais, Maman, s'écrièrent ses filles, il ne faut pas te mettre dans de tels états! » — « C'est que c'est trop horrible! » parvint-elle à dire. (Il était, je crois, question d'un berceau que la mère retrouvait renversé et vide.) Nous n'étions admis à écouter, que les mains occupées à quelque menu travail : tressage, parfilage, aquarelle — fût-ce à de la tapisserie, si nous ne savions rien trouver d'autre. Un été ce fut le tour des *Mémoires de la Duchesse d'Abrantès.* Ces souvenirs nous ennuyèrent-ils ou furent-ils jugés pleins d'anecdoctes peu faites pour nos oreilles? Je ne me rappelle pas en avoir entendu plus de quelques pages.

Durant la retraite de Guizot, elle lui servit souvent de secrétaire, en particulier pour la rédaction de son *Histoire de France racontée à mes petits-enfants,* dont elle rédigea seule les deux derniers volumes. Elle acquit, à ces travaux, assez de familiarité avec certaines époques, le xve siècle par exemple, comme le dénotent ces « scènes historiques » qui sont parmi ses meilleurs ouvrages. (Malheureusement trop de moralisme les gâte, et le langage archaïsant, qui avait pour moi des frémissements de poésie, rebute la jeunesse d'aujourd'hui.) Sa piété pour la mémoire de son père restait, au centre de sa vie, un sentiment brûlant et absolu. Elle avait été son enfant préférée : c'est elle qu'il avait faite dépositaire de ses papiers. Elle l'avait entouré d'une admiration si entière, d'un respect si fervent, qu'aucune place ne restait pour aucun jugement res-

trictif. Il eût été bien difficile de lui faire admettre qu'il se fût jamais trompé. Nulle trace d'apologie dans le parfait naturel avec lequel elle parlait de ses liaisons féminines, notamment de la princesse de Lieven. Elle n'avait de sévérité que pour la duchesse de Dino, et l'on devinait, à travers ses réticences, que ce court épisode, terminé par une restitution et destruction de lettres, avait laissé de l'amertume dans l'esprit de son père.

Tout le monde dans la maison, jeunes et vieux, respirait cette atmosphère de vénération. Le cabinet de travail, maintenu intact, ne servait que pour le culte quotidien; si l'on entrait à un autre moment dans ce sanctuaire, on osait à peine y élever la voix. Dans deux resserres qui prenaient jour sur cette pièce, nous contemplions avec une sorte de crainte sacrée les quatre grosses malles blindées où étaient enfermées les correspondances diplomatiques et d'autres archives. J'admire que, dans cette famille, il n'y ait eu pour ainsi dire aucune velléité de révolte contre cette tutelle posthume de l'ancêtre, tout de même un peu accablante. Seul mon grand-oncle Guillaume Guizot s'en était affranchi, et des dissentiments pénibles (il avait accepté un prêt clandestin sur la cassette de Napoléon III) étaient venus se greffer sur une foncière opposition de natures. C'est le seul cas où l'habituel rebiffement d'une génération contre la précédente ait joué. Ma mère fut stupéfaite quand elle découvrit quelques indices d'une telle résistance auprès de ses enfants. Il faut croire que la personnalité de Guizot rayonnait avec assez de force pour que tous ceux qui l'avaient approchée continuassent d'en être un peu soulevés au-dessus d'eux-mêmes. (Ajoutons-y la satisfaction que trouvaient les petits amours-propres à se réclamer d'une telle parenté.) Mais c'est surtout chez ma grand-mère que survivait cette présence. Elle avait une façon toute naturelle, et qui nous impressionnait beaucoup, de dire : « Mon père a plus d'une fois reproché au Roi... » Et malheur à qui n'aurait pas trouvé suffisant l'argument suprême : « Mon père était d'avis que... » Un jour, son neveu François de Witt s'étant permis, à table, une remarque irrespectueuse, elle se dressa, terrible, et le foudroya de ce cri : « Satan! »

Créature généreuse et passionnée, élevée parmi les grands horizons de la politique, elle en conservait quelque chose d'ample et de fort. Son langage était sans pruderie. Cette pêche qui porte à son sommet une sorte de bec ou de bouton,

elle la nommait de son nom propre : téton de Vénus. Et sans se soucier des regards de nos mères, qui semblaient s'écrier : « Elle ne voit donc pas que les enfants l'écoutent! » — regards qui nous semblaient insultants et ridicules — il lui arrivait de dire : « Une telle est indisposée; est-ce qu'elle est grosse? »

A l'aise dans les grandes tâches, elle sut porter les siennes, bien qu'écrasantes, tout en conservant une constante ouverture de cœur et une sorte de sérénité majestueuse. Une foi d'enfant était à la source de cette lumière intérieure. On imagine mal aujourd'hui pareille candeur. Au temps où je terminais mes études, elle me dit un jour, parlant d'un pasteur « libéral » qui prêchait à l'Oratoire du Louvre : « Certainement je n'irai pas l'entendre; il me ferait beaucoup de mal. » Et plus tard, comme je tardais à faire baptiser mon fils, elle me pressa par ces mots désarmants : « Si Dieu le reprenait à lui, je crois bien qu'il accueillerait son âme; mais tout de même, c'est plus sûr. » (Nous eûmes le bons sens de ne pas nous entêter dans notre éloignement pour des cérémonies qui n'avaient plus pour nous leur pleine signification, et le baptême eut lieu dans le salon de ma grand-mère. Elle s'intéressait fort à ce premier-né de ses arrière-petits-enfants et ne l'appelait que sa « merveille ».)

Sa sœur, en mourant, lui confia la charge de ses sept enfants, pour qui elle fut aussi maternelle que pour ses deux filles. Elle en avait perdue une première à trois mois, et je suis toujours resté surpris de la place que cette petite Eliza conserva dans une vie si pleine. Le bébé était mort d'une bronchite contractée en chemin de fer. Une voyageuse avait exigé l'ouverture de la fenêtre et, devant les protestations de ma grand-mère, avait menacé de casser la vitre. J'entrevis ce que peuvent être les violences de la passion maternelle, quand, après tant d'années, ma grand-mère me fit un jour ce récit. Sa voix était altérée, son visage décomposé : « Je sais le nom de cette femme. Elle vit encore. Si je me trouvais en face d'elle, je la tuerais. »

Cette abondante famille impliquait un lourd train de maison. Il fallait tenir les comptes de l'exploitation agricole et d'une tuilerie qui en faisait partie. Il fallait faire face aux exigences de la politique locale, dans laquelle son beau-frère Cornélis, puis son mari étaient activement engagés. Il fallait soutenir, durant les séjours à Paris, non pas précisément une vie mondaine, mais cette vie de relations et de

visites, à laquelle aucune femme d'un certain rang social ne pouvait alors se soustraire. Elle aimait par-dessus tout la conversation, y apportait beaucoup de feu, parfois jusqu'à l'emportement, et rien ne lui plaisait comme de se retrouver dans les milieux fidèles aux traditions de sa jeunesse, celui des Broglie, des Casimir Périer, des Thureau-Dangin, des Sorel. Mais les difficultés d'argent, où toute sa vie elle ne cessa de se débattre, pesaient sur tous ses mouvements. Ses multiples fardeaux en étaient alourdis, et c'est ce qui lui fit chercher, dans des travaux littéraires, le moyen de boucher tant bien que mal quelques trous dans des budgets toujours en détresse.

A cette époque, même s'il ne s'agissait que de simples traductions, ces travaux étaient d'un revenu appréciable. Dès cinq ou six heures du matin, sans quitter son lit, elle se mettait à l'œuvre, une petite table mobile posée sur ses draps. Son écriture, déformée par la crampe, devenant de plus en plus illisible, elle apprit à se servir d'une Remington sur laquelle elle tapait avec un doigt. Son mari, refoulé contre le mur, s'accommodait tant bien que mal de ce remue-ménage et persévérait dans son sommeil matinal jusqu'à ce qu'une femme de chambre apportât le plateau chargé de deux tasses, avec des tartines et du chocolat fumant. Quand nous entrions dans sa chambre pour lui dire bonjour, elle avait déjà derrière elle une bonne part de sa tâche.

Quoiqu'elle sût combien l'argent coûte d'efforts à gagner, elle était d'une nature si donnante qu'elle se serait facilement dépouillée de tout ce qu'elle possédait. Pas d'anniversaire pour lequel, si elle n'avait pu faire d'emplette, elle ne s'ingéniât à tirer un présent de quelque armoire ou de quelque vitrine. Mais c'est surtout dans les élans de sa charité qu'apparut cette imagination du cœur où se décèle la bonté véritable. Je ne parle pas de l'aumône qu'au Val-Richer nous la voyions pratiquer dans un style un peu médiéval. Les mendiants s'attroupaient à la grande grille, puis, lorsqu'il y en avait un nombre suffisant, ma grand-mère descendait à la porte, leur faisait signe d'avancer, et tous, à la file, venaient recevoir leur pièce de deux ou de dix sous. (J'ai vu l'authentique « Isabelle » de Gide, n'osant plus sonner pour se faire recevoir, tant elle avait lassé tout le monde de ses quémandages, attendre ainsi devant la porte l'occasion d'approcher encore ma grand-mère et de l'apitoyer.) Non, je pense à tout autre chose, à des misères qui ne viennent pas implorer la pitié, mais que la pitié va cher-

cher spontanément. J'ignore quand et comment ma grand-mère commença de visiter les prisons. Elle dut y éprouver de longs déboires avant de discerner les cas où une intervention n'était pas vaine. Un jour elle m'expliqua que, lorsqu'elle pénétrait dans une cellule, elle se mettait d'abord à genoux et prononçait à haute voix une prière, en invitant la délinquante à répéter ses paroles. Peut-être, il y a cinquante ou soixante ans, une telle entrée en matière paraissait-elle moins ahurissante qu'aujourd'hui à une voleuse de grands magasins ou à une fille qui s'est fait avorter. En tout cas ma grand-mère comprit qu'elle perdait sa peine auprès des récidivistes et qu'il fallait borner ses efforts au relèvement des femmes condamnées pour la première fois. Elle allait chaque semaine à la prison de Nanterre et à l'ouvroir qu'elle avait fondé pour l'enseignement d'un métier aux femmes libérées. Afin d'économiser quinze centimes au cours de ces longues courses, elle grimpait, malgré son âge et sa corpulence, à l'impériale des omnibus. Jusqu'à l'écroulement de ses forces, elle refusa d'écouter ceux qui la suppliaient de se ménager. Et l'attaque qui, sans parvenir à la tuer, la fit se survivre longtemps dans un état d'enfance lamentable, fut l'horrible rançon d'un trop généreux don de soi.



Quand elle avait été fiancée à Conrad de Witt, je ne sais quel beau parleur, faisant allusion au nom du Grand Pensionnaire de Hollande (à qui d'ailleurs nous ne sommes apparentés que par une branche collatérale), dit à Guizot : « Je crois voir Epaminondas épousant la fille de Phocion. » Ce mot, nous ayant été imprudemment divulgué, combla les garnements que nous étions de malicieuse joie, car on ne pouvait imaginer personne de moins « Epaminondas » que mon grand-père.

Je ne l'ai pas connu au temps de son dandysme, lorsqu'il était jeune et brillant, avec cette élégance d'allures qu'il conserva jusqu'à sa fin. Son grand-père Jean de Witt, plénipotentiaire de la République Batave et dont le sceau est apposé au bas du traité de Bâle, avait quitté la Hollande pour fuir des vengeances politiques. Son père, auditeur au Conseil d'Etat, l'ayant de bonne heure laissé orphelin, il avait été élevé, avec sa sœur et son frère cadet Cornélis, par ses tantes, les demoiselles Temminck. Les restes de la fortune familiale avaient permis de donner aux enfants une éducation soignée. A la

suite de Cornélis, qu'une intime amitié de collège liait à mon grand-oncle Guillaume Guizot, Conrad avait été introduit dans la maison du ministre. Il n'avait pas dû y faire insuffisante figure, puisque Guizot, une fois rentré de son exil en Angleterre, lui donna sa fille Henriette, et qu'il écrivait encore, un an plus tard, parlant du mariage de ses deux filles : « J'étais très difficile et par conséquent très inquiet pour elles : vous avez, votre frère et vous, réalisé mes rêves et dépassé mes espérances. »

Nul ne saura quand commencèrent et ce que furent les premières désillusions conjugales de cette jeune femme habituée à un haut niveau d'esprit. A Rome, où ils firent un voyage après la mort de la petite Elisa, je l'imagine, devant les Raphaël et les Guido Reni, essayant d'enflammer ce beau garçon aimable et distrait. Mais non, je me trompe, car tombant sur une lettre qu'elle écrivait de Rome à sa sœur, je l'y trouve encore tout éblouie d'amour, tout humble devant la bonté, la supériorité qu'elle découvre chez son mari. Ses yeux ne s'ouvrirent que plus tard, sans doute dans la solitude de la campagne, quand rien ne vint plus tirer Conrad de son indifférence intellectuelle. Encore ne se laissa-t-elle jamais entièrement décourager. Il était très adroit de ses mains et aimait fort exécuter au tour, dans l'atelier qu'il avait sous les combles du Val-Richer, de menus travaux de guillochage. Sa femme le rejoignait pour lui faire la lecture. L'idée qu'une telle chose eût été possible nous irritait dans notre respect pour elle. Nous lui demandâmes un jour : « Mais comment pouvait-il entendre, avec le tapage que faisait la pédale ? » — « Je forçais la voix », nous dit-elle. Et tout jeunes que nous étions, nous devinions des conflits humiliants qu'on nous avait tenus cachés.

L'amour lutta et ne renonça jamais. Je me rappelle un jour où ma mère chantait au piano la romance *Trois anges sont venus ce soir...* Assise dans un fauteuil, ma grand-mère, les mains jointes et le visage illuminé, répétait en un murmure les pauvres paroles de la chanson, et le dernier vers, *Le bonheur pour celui que j'aime*, devenait sur ses lèvres la plus ardente, la plus bouleversante prière.

Ils vécurent quelques années à Paris, rue de la Madeleine où naquit ma mère. A en juger par le valet de pied que mon grand-père faisait monter sur le siège de sa voiture et par quelques traits analogues, il dut, agréablement mais très vite,

épuiser les ressources du jeune ménage. Il était d'humeur accommodante et se résigna facilement à se retirer au Val-Richer, où il entreprit de gérer la propriété de son beau-père. Il se piqua d'en faire une exploitation modèle, menée selon les plus récentes méthodes, avec force machines qu'il aimait à conduire lui-même, étonnant le pays par ses expériences, arrachant des hectares de pommiers pour essayer de la betterave, replantant des pommiers pour remplacer les betteraves décevantes. Sa perte fut la grande médaille d'or que lui décernèrent les Agriculteurs de France, car il n'y eut plus de bornes à son goût du travail impeccable et de la tenue parfaite. Ni ses fantaisies coûteuses, ni la liaison qu'il entretint dans son âge mûr ne contribuèrent autant que les chimériques bénéfices de son agriculture à le précipiter dans les embarras financiers. Flots de peinture fraîche sur les barrières, personnel employé à sarcler et à ratisser, débauche d'engrais : rien de tout cela ne figurait sur ses bilans au chapitre des dépenses mais était porté comme améliorations de la propriété; de sorte qu'il croyait toujours s'enrichir, tout en hypothéquant, dès qu'il en fut le maître, les terres et la maison bien au delà de leur valeur.

Quoique mes parents fussent très attentifs à ne rien trahir devant nous qui concernât la vie secrète des familles, ils ne purent nous tenir tout à fait cachées les difficultés où les mettaient les appels d'argent venus de mes grands-parents. Car le jour arriva très vite où les divers prêteurs commencèrent à réclamer des remboursements. Mon père, avec une bande d'enfants qui s'accroissait rapidement, ne jouissait pas encore d'une situation très large; son frère Léon disposait de moyens encore plus restreints. J'admire l'abnégation avec laquelle, année après année, ils réglèrent tant de dettes. Il en ressortait de partout. Malgré les solennelles promesses que donnait mon grand-père de ne plus recourir aux usuriers, toujours, comme un enfant qui espère bien cette fois n'être pas pincé, il contractait de nouveaux emprunts. Nous voyions la consternation de ma mère et de ma tante, lorsque la lettre quotidienne qu'elles recevaient de ma grand-mère de Witt apportait, une fois de plus, l'humiliant aveu d'une récidive. Sauver le Val-Richer donnait à ces trois femmes le courage de reprendre leurs intercessions. Nous avons retrouvé, plus tard, quelques pauvres billets où, tâchant d'abriter sa dignité, ma grand-mère faisait de touchants efforts pour donner à ses

filles un semblant de dédommagement : « Bon pour l'armoire en acajou de ma chambre », « Bon pour le paravent en laque du salon ». (Il va sans dire qu'aucun meuble ne quitta sa place habituelle.) Jamais le moindre éclat entre mon grand-père et ses gendres. Ceux-ci mettaient, pendant les trois semaines qu'ils passaient au Val-Richer tous les étés, une extrême délicatesse à ne pas s'irriter contre un train de maison dont la charge retombait sur eux. D'une manière qui ne laissait pas de nous paraître choquante, ils étaient submergés parmi tous ces cousins et cousines, dans cette famille où l'on n'était passionné que de politique et où leur métier comme leur tour d'esprit semblaient parfois considérés d'un peu trop haut.

On ne peut pas dire que le malaise créé par ces difficultés ait pesé sur nous, enfants, de façon directe. Répétitions, voyages, nous eûmes tout ce qui pouvait être utile à notre formation. Mais nos parents durent se priver de toute espèce de fantaisie et gouverner parcimonieusement leur budget, tandis qu'au Val-Richer, sitôt qu'il le pouvait, mon grand-père en cachette satisfaisait d'enfantins caprices. Une petite somme qu'il hérita passa clandestinement à l'achat d'un invraisemblable tacot automobile perché sur trois roues, qui pouvait rouler quelques kilomètres, à condition qu'on le poussât aux moindres montées, et qu'aux descentes, tant il se cabrait, l'on s'agenouillât sur l'avant de la machine. A la maison, l'on ne faisait plus que hausser les épaules; mais le cauchemar du désordre imprévoyant porta mes parents à nous inculquer de très strictes habitudes, ainsi qu'une crainte extrême de tout ce qui est irrégulier. Et quand ils nous lâchèrent, à l'âge de quinze ans, seuls dans Paris, nous étions plus enclins à une sagesse un peu timorée qu'aux gaspillages.

Il faut bien reconnaître que la largesse dépensière de mon grand-père, jointe à ses manières campagnardes, aidait beaucoup à sa popularité dans le pays. Les électeurs qui avaient donné leurs suffrages à Guizot, puis à Cornélis de Witt, trouvèrent tout naturel de se tourner encore une fois vers la même famille. Nul talent oratoire n'était requis. Il ne déplaisait pas à ces paysans traditionalistes d'élire un homme de bonne maison, parfaitement courtois, qu'on surprenait, dans sa vaste demeure, en train de ressouder un tuyau ou de mastiquer une vitre. Et s'ils étaient invités à sa nombreuse table, l'allure patriarcale du repas leur imposait : service très simple, presque sans domestiques, mon grand-père découpant

lui-même la pièce de viande ou la volaille et servant à chacun sa part, tandis que ma grand-mère, la rose d'or, emblème orléaniste, à son corsage, haussait le ton de la conversation en la portant sur le souvenir de son père. Aussi l'arrondissement de Pont-l'Evêque resta-t-il fidèle à son élu, lui renouvelant à quatre reprises son mandat.

Une seule fois un concurrent s'avisa de lui disputer la place. C'était un notaire nommé, s'il m'en souvient bien, M. Julien et qui s'en prit au patriotisme de mon grand-père, en lui reprochant comme une collusion avec l'Allemagne, notre résidence en terre annexée. Une réponse péremptoire était urgente. Les courses de Pont-l'Evêque en fournirent l'occasion.

Quand les tribunes furent garnies et toutes les notabilités à leurs places, mon grand-père me prit la main et m'entraîna sur la pelouse. L'adversaire, très occupé, allait et venait parmi la foule. Mon grand-père se fit un chemin jusqu'à lui, puis, d'une voix que je ne lui connaissais pas, forte, frémissante de colère et d'émotion, il l'arrêta : « Monsieur Julien! » Derrière son ventre et ses favoris, l'autre se rengorgea. « Monsieur Julien, je vous présente mon petit-fils Jean, qui pour rester Français renonce à une grande situation industrielle et à l'espoir de vivre en Alsace. Voilà ma réponse à vos calomnies! » Il était blanc jusqu'aux lèvres et sa main serrait la mienne que j'essayais de lui arracher. Sentant que cette minute décidait de sa cause, l'autre tenta de l'insolence : « Faites attention, monsieur de Witt! Ne me forcez pas à vous expulser du champ de courses. » Mais mon grand-père dominait le gros homme d'une demi-tête : « Allons donc! » — « Prenez garde, monsieur de Witt! » — « Oui, prenez garde! » répétaient deux hommes en blouse qui, voyant l'altercation, accouraient prêts à aider leur chef. « C'est vous qui pèserez mieux vos paroles à l'avenir », cria mon grand-père avec une hauteur qui laissa l'ennemi sans riposte, du moins jusqu'à ce que nous fussions hors de portée.

Cet homme que la supériorité de sa femme réduisait à une place effacée et qui se sentait jugé par ses proches, trouvait dans son rôle de député une petite revanche qui l'aidait à faire figure. Sur un seul point ses électeurs ne plaisantaient pas : leur privilège de bouilleurs de cru. Il fallut bien qu'une fois mon grand-père en prît la défense devant la Chambre. J'ignore comment se passa la séance, mais s'il faut en croire

le compte rendu de l'*Officiel*, dont les liasses encombraient les placards du Val-Richer, les marques d'approbation (« sourires », « applaudissements ») ne durent pas manquer tout à fait.

Une seconde initiative fut moins heureuse. C'était en 97. Une partie de la presse se livrait alors à des attaques systématiques contre les protestants. On persuada Conrad de Witt qu'il se devait de relever ces défis. Son discours, mis en forme par ma grand-mère, avait été dûment répété. Le grand jour vint. Entassés dans une tribune et le cœur battant, nous vîmes mon grand-père traverser l'hémicycle, monter les degrés. Il attaqua son discours avec une fougue stupéfiante : Cicéron se jetant sur Catilina. Il se fit un silence total. Quel démon, semblaient se dire les parlementaires, s'emparait soudain de leur pâle collègue? Mais cela ne dura qu'un instant. La voix fléchit, le discours s'égara dans des lieux communs sur la liberté de conscience. Aussitôt les conversations reprirent, dans un brouhaha qui couvrit les paroles de l'orateur. Ma grand-mère lui avait fait intercaler un « comme disait M. Guizot », qui déclencha des quolibets. On criait : « C'est un vieux discours de Guizot, qu'il a déniché dans les papiers de famille! » Enervé, mon grand-père gesticulait, s'embrouillait dans les pages qui tremblaient entre ses mains. Ce fut affreux. A chaque nouveau développement, la salle poussait des « Oh! » d'impatience. Nous ne sûmes qu'il avait atteint sa péroraison qu'en le voyant redescendre. A mon frère Conrad comme à moi, l'événement parut un désastre; à mon grand-père non pas. Les cœurs convaincus ont de ces privilèges. L'orateur suivant ayant parlé « du discours dont vous venez d'entendre l'imparfaite lecture », mon grand-père crut que quelque allusion flatteuse venait d'être faite à ce qu'il avait dit. Peut-être cette journée sans gloire contribua-t-elle tant soit peu à l'éloignement que nous eûmes de bonne heure pour la politique. La défense des alcooliques normands et ce médiocre bavardage dans le chahut et la mauvaise foi, n'étaient pas pour nous faire oublier les humiliantes compromissions de notre autre grand-père en Alsace. Ni la mémoire de Guizot, ni les portraits des hommes d'Etat qui se font face dans le salon du Val-Richer, Washington, Metternich, Lord Aberdeen, n'évoquaient rien d'assez présent pour mettre nos rêveries en branle.

Et pourtant, dans cette Chambre même, mon grand-père

trouva, d'une manière inopinée, l'occasion d'une surprenante preuve de courage. Il appartint à l'un des premiers groupes qui, persuadés de l'innocence de Dreyfus, se passionnèrent pour la révision de son procès. On eut la surprise de mesurer ce que la vieille éducation huguenote et l'influence de solides traditions avaient pu développer d'intransigeante conscience dans un caractère à tant d'égards si faible. Convaincu de l'erreur judiciaire, il passa outre à tout souci de prudence. Pendant des mois, malgré les protestations de ses électeurs, malgré l'indignation d'une partie de sa famille, il ne tergiversa pas et, après chaque vote, en face du bloc antirévisionniste formé de la droite tout entière, il n'eut pas peur de voir son nom figurer tout seul sous la rubrique « députés conservateurs ayant voté pour ». Quarantaine infamante, aux yeux des uns; vedette intrépide pour les autres. Il eût cru caponner en ne se représentant pas aux élections suivantes; mais la brillante majorité que lui avait toujours donnée son fief fondit à quelques centaines de voix; et incapable de soutenir par lui-même le rang moral où les circonstances l'avaient haussé, il entra dans l'ombre définitive de la vieillesse.

La fin de sa vie fut triste. On comprend qu'à Paris le pauvre homme s'échappât, dès qu'il le pouvait, du morne appartement où ma grand-mère, se déchirant le visage de ses ongles, poussait souvent des cris inarticulés, et qu'il allât chercher refuge auprès de la douce et médiocre personne aux yeux de laquelle il gardait sans doute son vieux prestige. Un matin, ses domestiques le trouvèrent sans connaissance, en travers de son lit. Je fus alerté le premier. En entrant dans sa chambre, je le vois les paupières mi-closes; le bleu clair de ses prunelles semble être devenu encore plus pâle. « Ah, c'est toi », me dit-il pâteusement, la bouche de travers. « Ils prétendent que je suis tombé de mon lit... Vois-tu ça?... moi tomber!... Mais je l'ai fait exprès... J'ai voulu m'asseoir sur ma chienne... » (Il avait une aigre petite griffonne, de la grosseur de deux poings.) Et comme je le plaisante sur cette idée, il se fâche pour de bon : « Oui, j'ai voulu m'asseoir sur elle... Elle est trop bête... » Puis ses yeux redeviennent vagues.

Comme il semble s'assoupir, je passe dans la chambre de ma grand-mère. Le regard qu'elle me jette est d'une affreuse anxiété. Elle murmure quelque chose et le répète avec une telle insistance que je finis par comprendre : « Il est malade... » On est si habitué à ce que son esprit soit absent, qu'on

ne s'est pas méfié de ce qu'elle pouvait entendre. Une intuition lui a fait deviner qu'un danger menaçait son vieil homme. De ses mains qui n'ont plus de force, elle essaie de repousser ses couvertures; elle tâche d'atteindre sa sonnette. « Voyons, Grand-Mère, lui dis-je; il n'y a rien de sérieux. Tu ne vas pas te lever. » Elle fait « oui » de la tête et s'efforce encore d'écarter ses draps. Je comprends qu'elle dit : « Je veux le voir... » J'appelle sa garde; on l'entoure; mais quoi qu'on puisse lui affirmer, elle continue à nous regarder avec un égarement incrédule. Et quelques heures plus tard — quel souvenir de l'antiquité, des Arria ou des Caton d'Utique, est remonté dans son âme obscurcie? — quand on a mis devant elle son repas, elle a fermé obstinément la bouche, refusant tout ce qu'on tâchait de lui faire prendre. Et avec une solennité étrange elle a murmuré : « Je veux mourir... Il est si vieux! »

C'est elle qui partit d'abord, la résistance de son tempérament robuste enfin usée. Pour la première fois j'assistais à une agonie. Il me semblait que jamais ne s'arrêteraient ces étouffements et ces pénibles reprises de souffle. Le mariage à grand fla-fla d'un de mes cousins se préparait pour le lendemain. La mère du marié parut plusieurs fois au chevet de la mourante. Allait-il falloir renoncer au cortège et au lunch? Et, perdant la tête, elle s'écriait : « On n'a jamais rien vu de pareil. Il faut faire des piqûres! Forcez le médecin à donner de la caféine! » De toute notre âme, nous attendions l'instant où cette vie, qui ne tenait plus que par quelques fibres, réussirait enfin à s'arracher. Tout à coup, dans l'après-midi, ma grand-mère se redressa sur ses coudes, jeta dans le vide un regard effrayant, qui semblait une interrogation suprême; puis elle se laissa retomber avec un soupir d'infinie lassitude, qui fut son dernier.

POÈMES[1]

par PIERRE REVERDY

SOUS-SOL

Il change à peine de saison
Il s'écarte mal de la rive
Sur les rênes tendues qui retiennent l'écume des passions
Plus calme que la mort
Un peu en retrait de la marge
Un trait de sang perdu dans le profil
Pour un geste d'amour une grimace
Mais elle caresse mieux son ombre
Un air de ne pas être absent
De plaisanter de chaque forfaiture
En allant ailleurs au coin des chances inconnues
Au carrefour grouillant des nombres
Mais l'air s'évapore dans cette musique muette
Il n'y a plus que des mots sans voix
Des lèvres fermées à la cire
Et le silence qui tombe d'aplomb
L'ombre la boue du jour
Dans le tréfonds de ses yeux délassés
La lie trouble de la mémoire

(1) D'un recueil de poèmes, *Main-d'Œuvre*, à paraître prochainement.

DE LA MAIN A LA MAIN

Je ne pense plus qu'à la nuit
Le long hiver fondant des pensées souveraines
A présent que le circuit se ferme
Un astre mort traîne dans le ciel noir un feu sans étincelles
Mains froides déchaînées mais toujours à la peine
Timides lueurs déformées autour de l'âtre sans abri
Au rond-point des déconfitures
La misère plus blême qu'un œuf
Des jours sans abandon retenus à la chaîne
Je marche sur la piste sèche du bonheur
La distance ouverte à son heure
Dans le crépitement rageur des mailles libérées
Des jours sans abandon retenus à la chaîne
Plus de place ni là ni là
Immobile au point mort
La ruche de lumière

LETTRE MORTE

Il faut que je plane en sourdine
Au milieu des yeux aux aguets
Entre les plantes délicates
Les mains avides qui prennent tout en mal
Et la part qui revient à chacun
Jamais au même
Jamais seul
Vieille statue animée sans piédestal
A tous les tournants de la terre
A tous les vertiges du vent
Une colonne de velours dans la clairière
Où les branches sont des limailles de soleil
Le roulement des cataractes sous la mousse

Les avalanches de désirs démantelés
Dans un tourbillon de rires
De menaces
Pour reprendre ton vol
Cœur dur désemparé

A PIC

A l'éclair qui bat dans les chambres
Au timbre sourd qui gronde et délie la moisson
Dans la secrète vérité qui se débonde
Je reconnais ta douce lâcheté
L'ardeur sans appareil qui encercle ton front
Un homme gonflé comme un arbre
Un fleuve qui replie ses branches
La sève refoulée
Une source tarie
Quand tu marches dans les rumeurs de ta mémoire
Le souffle sans chaleur tombe plus bas que les orages
Contre le talus des fossés
Toujours tenté d'aller au delà des frontières
La nuit à la surface
Et le feu sous la main
Je reconnais ta voix dure
Les mots de pierre
Le visage éteint sous la cendre
La flèche sans secours sur les yeux vides
Le feu qui danse
Chute définitive dans les abîmes sans fissure du malheur

L'AMOUR DU MONDE

Je voyage percé à la surface
A la terre pleine de sons
Au signal qui vole à la trace
Au gré des signes sans rigueur de la présence

D'un fil à l'autre
D'un éclair sans voix
A un tour de valeur
Tout chante et s'éblouit
Dans les plans dans les gouttes
Les grilles fraîchement écloses en boutons d'or
Les façades rincées
Les toits encore à peine revenus de la nuit
Et toutes les rumeurs qui sourdent dans ma tête
En loques dans les épines du matin
Fraîcheur des distances sans ombre
Au sol nouveau lumière sans passé
Avant que mon appel se plaque dans l'aurore
Circuit fermé des sources sans écho
Une rafale d'air un ruban d'eau luisante
Cascade de gorge sonore
Tout est ouvert pour quelques heures
Transparente santé des fruits sans illusion
Frêle rempart de lèvres frémissantes

AU DELA DE CETTE LIMITE

Je suis plus attentif
plus souple
Dans les tortures du silence
A travers les ballons de marbre
Entre les lames ébréchées de ma bordure
Plus loin que toi
Comme les branches se déplient
Si je touche chaque fissure
Si je tiens mon ongle sur l'œil
fragile comme la paupière
L'arbre est morne en grand appareil
Et se désole feuille à feuille
Plus loin encore l'eau violente
La colère mal supportée

La faiblesse du caractère
Et dans tous les fours de la terre
La lave d'un cœur qui se serre
La pierre moite desséchée
Mais je ne peux plus me reprendre
Toutes les portes sont fermées
Les échos sont éteints
Les rêves fracassés

L'EXISTENCE, L'IMAGINAIRE ET LA VALEUR CHEZ ALAIN

par JEAN HYPPOLITE

Ce que nous aimions chez Alain, c'était ce perpétuel éveil de l'esprit au contact du monde, une pensée concrète mais qui, pour être concrète, n'en voulait pas moins rester toujours une pensée : « Ce qui importe c'est que l'idée soit formée et non pas donnée. » L'esprit n'est pas une machine qui fabrique des idées, ou un vivant qui les engendre, mais l'idée est notre œuvre, c'est-à-dire qu'elle dépend de l'esprit qui juge, et qui se rectifie sans cesse, et ajuste ses jugements aux choses, et refuse toujours de se laisser prendre aux premières apparences. L'esprit n'est pas une nature, bien qu'il ne puisse jamais se séparer de la nature, et qu'il le doive toujours, à la fois pour mieux vivre dans cette nature et la dominer par une sorte de ruse, et aussi pour mieux s'éprouver soi-même comme *esprit* — la plus haute valeur, la valeur suprême, mais aussi le grand mystère de l'homme. Apprendre à penser en homme libre, voilà la leçon d'Alain, une leçon cent fois redite et qui a plus de prix que le système. Mais qu'est-ce que c'est donc : « Une légèreté de touche, une précaution devant la preuve, un retour au commencement, un art de tendre, de nouer et de dénouer le fil ténu, une défiance à l'égard de cette pensée terrestre qui tire de l'essence les propriétés comme d'un tonneau, une attention au contraire à l'Univers entier des relations, oppositions, répulsions, attractions qui font un ciel mouvant de formes, d'impalpables et d'instables nuées, légères de secrets, d'aventures et de créations. »

Toute une jeunesse a ainsi suivi Alain comme maître à penser. La première supérieure, la khâgne d'Henri IV, était un lieu où soufflait l'esprit, et il était beau de voir la passion philosophique s'éveiller auprès d'un maître qui ne voulait

que vous inciter à penser, dédaignant la flatterie, et vous renvoyant toujours à vous-même, mais par la médiation des grands philosophes, Platon, Descartes, Spinoza, Kant, Hegel ou Comte, qu'il fallait commencer par vénérer, car l'esprit universel qu'il faut retrouver en soi-même est porté par la tradition humaine. Un des plus beaux récits philosophiques d'Alain est sans doute celui de la rencontre de Platon et de Socrate : « Platon a vu et touché l'esprit universel en cet homme sans peur; c'est pourquoi désormais Socrate devait être l'assistant et le témoin de ses meilleures pensées. Et encore maintenant, à travers Platon, c'est vers Socrate que nous regardons... Si nous participons nous-même à cette présence de Socrate nous comprendrons Platon. » Présence qui précède toute preuve, car « qui n'aperçoit pas le Bien au delà des idées perd même les idées ». Il y a un parti pris de l'esprit qu'il faut avoir su prendre d'abord : « Le vrai Socrate c'est d'*abord* un homme sans peur, et un homme content. Sans richesse, sans pouvoir, sans savoir, et content. » Et cette vertu première — la seule qualité occulte parce qu'inhérente à soi — est ce qu'on ne trouve jamais selon la nature, « la nature ici est excommuniée, selon la nature il n'y a d'autre vertu que la puissance » et Platon sans doute aurait pensé selon la nature comme Calliclès, s'il n'avait un jour rencontré Socrate : « et quant à cette autre vertu qui serait propre à un homme et à lui intérieure, elle apparaît comme quelque chose de sauvage et d'indomptable à ces hommes gouvernants qui n'ont jamais gouverné que contre l'homme ». Alain, l'artilleur des *Souvenirs de Guerre,* le citoyen contre les pouvoirs, l'homme libre, se défiant toujours des réussites temporelles et aussi des utopies socialistes où le pouvoir pour organiser pourrait revenir sans contrôle, est ici saisi dans son essence. L'opposition de la Puissance et de la Valeur et le serment à soi-même de ne jamais être du côté de la puissance — en dépit d'une nature qu'il ne faut point renier mais plier à l'esprit qui se délivre dans la nature même — c'est l'âme d'Alain après la rencontre avec J. Lagneau, l'homme de l'analyse infatigable et interminable, des retours continuels de la pensée sur elle-même, celui qui disait : « Je n'ai de soutien que dans mon désespoir absolu », ce qu'Alain commente ainsi : « Jamais il ne fut satisfait, jamais il ne se reposa, jamais il ne renonça à user ses forces et sa santé. » Il pratiquait toujours la charité — la vraie, bien entendu — et « cela sans le soutien d'un principe ou la vision même d'un but à atteindre ».

Au delà peut-être de Socrate cette charité nous renvoie à l'expérience unique du Christ, refusant divinement la tentation diabolique de la puissance et des royaumes de la terre.

Comment écrire maintenant sur Alain, c'est-à-dire comment retrouver avec lui cette valeur ou cet esprit qui n'est jamais puissance, mais qui n'est elle-même que si on la retrouve par des chemins personnels; les philosophes et les poètes, les artistes et les saints, ne pouvant ici que vous aider à refaire la route, l'éternel itinéraire. Il faut choisir dans l'œuvre concrète et jamais systématique du philosophe quelques thèmes, pour tenter de dégager ce qui nous paraît le sens de tous ces propos et de toutes ces recherches. Il nous a semblé que c'était à partir de *l'Existence* et de la théorie de l'*Imaginaire* que nous pouvions le mieux cerner la pensée propre d'Alain, et nous la rendre aujourd'hui vivante.

I

L'EXISTENCE

Rencontre d'Alain avec le philosophe, à quoi il faudrait ajouter la rencontre d'Alain avec le poète, puis la rencontre avec le physicien! Le philosophe était J. Lagneau, le poète P. Valéry, les physiciens furent sans doute les professeurs de physique qu'Alain rencontra au cours de sa carrière universitaire et qu'il obligea à philosopher sur leur science, non en développant les théories les plus modernes, mais en revenant modestement à leurs expériences pour apprendre à les penser. La physique de l'entendement fait disparaître du monde toutes les qualités occultes comme l'avait bien vu Descartes. « L'entendement est seul contre tous les dieux, il ne cesse d'effacer l'homme... il veut considérer seulement ce qui ne dépend point de l'homme. » C'est seulement par cette considération inhumaine des choses que la pensée physique progresse et que l'homme a prise sur le monde par le travail. Ces idées paraissent banales au premier abord, mais leur profondeur et leurs conséquences sont cachées, et pour les comprendre il faut les reformer sans cesse, et toujours à partir de l'objet concret. On a souvent dit qu'Alain était un moraliste de la lignée de ces moralistes français que Nietzsche admirait tant. Même la pensée physique lui sert à éduquer l'homme, comme la poésie, qui révèle

l'homme bien mieux que tous les traités didactiques de psychologie (quelle richesse à cet égard dans la *Jeune Parque*). Cette idée d'Alain moraliste doit s'entendre dans un sens très large; la physique de l'entendement, la poésie, le roman lui servent de matière, de sorte que dans cette *conscience de l'objet*, l'esprit s'élève à *la conscience de soi*. La grande idée de Hegel, le passage incessant de la conscience du monde à la conscience de soi, et inversement de la conscience de soi à la *conscience* du monde, idée qui se trouve aussi chez Comte, domine tout le mouvement de sa pensée. Les mille et un propos sont toujours des pensées de l'objet qui renvoient ensuite à l'homme pensant. Ainsi la philosophie est au sens vrai du terme une pédagogie, et ce n'est pas par hasard qu'une des œuvres d'Alain se nomme *Propos sur l'éducation*.

Toutefois ce terme de moraliste, qu'il est juste d'employer pour caractériser Alain, ne doit pas minimiser, bien au contraire, sa philosophie. Seulement il est difficile de formuler cette philosophie. Il n'y a plus aujourd'hui de systèmes philosophiques. Le mouvement qu'on nomme existentialisme ne signifie peut-être pas autre chose que cette impossibilité de dépasser l'existant que nous sommes pour englober l'univers, comme croyaient pouvoir le faire un Aristote dans l'antiquité, un Spinoza et un Leibniz dans les temps modernes, même un Hegel, dont l'histoire de la philosophie prétendait encore être un système de la philosophie. Si Alain n'a pas un système de philosophie, cela tient peut-être à sa façon de penser qui s'exprime dans les *Propos*, mais cela tient aussi à une exigence temporelle. La philosophie contemporaine médite bien sur les philosophes du passé et retrouve en eux, comme l'a fait Alain dans *Idées*, l'actualité de l'esprit — celui qui s'exprime dans l'Art, la Religion et la Philosophie — mais elle ne les imite pas en ce sens qu'elle n'ose, ni ne peut, faire un système. C'est notre sentiment de l'existence qui, si aigu à l'heure présente, est l'obstacle à tout système.

Par ce détour nous sommes conduits à ce qu'on pourrait nommer l'*Existentialisme* d'Alain. En employant ce terme nous ne voulons pas sacrifier à une mode un peu tapageuse, mais montrer seulement comment Alain, par une réflexion tout à fait indépendante, a mis en lumière certains aspects de la pensée contemporaine, tout en s'inspirant de la philosophie classique. C'est certainement dans les *Entretiens au bord de la mer*, ce dialogue entre un philosophe, un peintre

et un physicien, qui fut écrit en un temps où on parlait peu en France d'existentialisme, mais dont la réédition en 1949 nous donne rétrospectivement une nouvelle façon d'envisager la philosophie d'Alain, qu'on trouve à la fois cette analyse et ce sentiment de l'existence, dont l'actualité nous frappe. Nous verrons de même que la théorie de l'*Imaginaire* d'Alain a inspiré toute la pensée de Sartre. Alain a un sens très aigu de l'existence, l'*existence du monde* et celle de l'*homme-dans-le-monde,* et ce sentiment précède chez lui toutes les preuves. Déjà à propos de Socrate, il parlait du sentiment éprouvé par Platon : « Lui, le fils du discours, il raconte, il n'explique jamais, *tout religieux devant l'existence,* évoquant ce génie de la terre et cette inexplicable amitié. » Mais dans les *Entretiens,* la question de l'existence est serrée d'aussi près que possible; l'impossibilité d'une preuve ontologique, qui identifierait l'Essence et l'Existence et nous enfermerait dans un univers clos, est montrée de toutes les façons et aussi la portée de la critique kantienne. « L'existence ne peut naître d'un raisonnement. Le bord de notre esprit, le flot battant, cela ne peut être donné et reçu que par une autre voie qui est l'expérience même. Et Kant a dit cela aussi, sommairement, mais assez. » Ce n'est pas que l'essence ne nous serve à penser l'existence, car l'essence est relation pour l'entendement et c'est le caractère inépuisable des relations qui fait l'existence, du moins celle des choses du monde; mais ce caractère inépuisable doit être compris comme tel et suffit pour exprimer à la fois l'accord et la différence de l'essence et de l'existence. Comme la racine est un être-là inépuisable pour le personnage de Sartre, ainsi le moindre objet du monde, et la mer toujours recommencée, sont pour les personnages du dialogue d'Alain toujours débordants hors d'eux-mêmes, un tissu de relations, une altérité perpétuelle, et c'est bien ce que pense l'entendement nu, mais l'entendement forme une nécessité hypothétique, il est bien obligé de commencer et de finir, de sorte que son essence est toujours plus ou moins close, tandis que l'être du monde n'est jamais clos, ni en fait, ni en droit. « Peut-être l'idée la plus claire de l'Existence est-elle qu'on n'y peut rien négliger... Je sais bien aussi qu'un corps existant qui tombe dans le monde ne suivra jamais la trajectoire pensée, seulement je ne l'explique jamais que par la rencontre, frottement ou choc, ou, comme on voudra dire, d'autre corps existants, eux-mêmes déviés par d'autres, en

sorte que la loi de l'existence, qui frappe d'insuffisance ma géométrie, en même temps enferme que la géométrie est reine du monde. » Ce caractère inépuisable, cette perpétuelle altérité font *des instants toujours neufs,* et certes la science prévoit pour agir, mais elle ne prévoit jamais *complètement,* car l'existence alors disparaîtrait. « Le plus important secret de la vie est que toutes nos prévisions sont fausses, la prophétie qui revient à croire qu'un événement arrive par une suite d'idées, ce n'est toujours que la preuve ontologique que nous essayons encore une fois par sa nudité. » Cette imprévisibilité qui n'est pas seulement relative et telle qu'on pourrait la concevoir disparue fait *l'étrangeté,* peut-être *l'absurdité* du monde. « Exister, écrit J.-P. Sartre, c'est être là simplement. Les existants apparaissent, se laissent rencontrer, mais on ne peut jamais les déduire. Il y a des gens, je crois, qui ont compris cela. Seulement ils ont essayé de surmonter cette contingence en inventant un être nécessaire et cause de soi. Or aucun être nécessaire ne peut expliquer l'existence. » Gratuité parfaite, *au fond,* c'est-à-dire non dans telle ou telle relation particulière, mais dans un ensemble qui ne peut jamais être envisagé dans une totalité inhérente à soi, gratuité du monde par surabondance d'extériorité. Certes, pour échapper à cette contingence *finale, l'entendement* quitte le monde auquel nous sommes liés et se fait *raison,* mais cette raison a perdu l'existence; sans doute n'est-elle que l'imaginaire qui renvoie à l'esprit. « Ce qui est, ce qui arrive, ce qui naît, ce qui meurt, tout dépend d'autre chose, et cette raison d'être qui est de l'autre n'est pas une raison, car l'autre dépend encore de l'autre et il n'y a jamais d'autre raison pour qu'une chose soit telle qu'elle est que ceci qu'une autre chose est telle ou telle. Et sachez que si jamais quelque *raison suffisante* se montrait quelque part, quelque raison *dans la chose même,* enfin une sorte de dieu pensant dans la chose, l'existence périrait aussitôt dans l'essence. » C'est pourquoi la nature pourrait nous dire : « Ainsi nous vivons nous autres poissons, oiseaux, vagues, rochers, algues, nous vivons la mort des dieux. » Les dieux disparaissent du monde avec les qualités occultes, et dans la mesure ou *aucune raison suffisante* ne permet de penser ou de justifier ce monde. L'existence est donc étrangeté, extériorité sans issue, contingence finale, absurdité comme le répète sans cesse le personnage de J.-P. Sartre dans la *Nausée,* mais tandis que cette existence provoque seulement

chez lui ce dégoût, pour Alain, par contre, ce caractère neuf et foncièrement imprévisible de l'existence est le point d'appui de l'espoir humain : « Ce n'est pas assez de ne pas craindre l'imprévu, il faut l'aimer; rien n'est perfide en ce monde, un rhume n'est pas une sorte d'être qui nous guette. »

Existence du monde, Existence de l'homme-dans-le-monde, rapport concret des deux par le *travail,* c'est à partir de cette méditation humaine qui conduit vers l'espoir et non vers le désespoir que se développe l'existentialisme d'Alain, si différent alors d'un existentialisme désespéré, et d'un existentialisme proprement religieux qui finit par réaliser l'espérance dans un au-delà. Ce qui est difficile c'est précisément de saisir cette position d'Alain, qui refuse une théologie et une théodicée, et pourtant conserve et sauve toute valeur, peut-être au fond par l'œuvre humaine qui seule donne leur consistance aux dieux. Mais revenons à l'existence du monde et à la situation de l'homme dans le monde : « Et d'abord il faut que le monde paraisse en nos discours comme il est; après quoi je prévois que la liberté paraîtra aussi dans nos discours comme elle est... chacun sait bien que la liberté ne s'exerce que contre un objet pur, et pour ma part je crois que je le sais. » On a voulu faire d'Alain un philosophe de la réflexion, on a dit qu'il était intellectualiste par la réduction de toute la perception au jugement. Mais il faut se défier de ces termes. La réflexion chez Alain est une réflexion sur l'action, et le jugement est un acte. Le joueur de tennis qui en un instant perçoit la balle qui arrive sur lui prend le recul nécessaire et place la balle pour surprendre l'adversaire, juge sans cesse, mais il ne contemple pas, il n'a pas le temps, ou alors il manque la balle, sa pensée s'éveille dans l'action qui lui donne à la fois la résistance du monde et le moyen de modifier ce monde; pour lui il est au monde, dans l'action, *ce cher point du monde.* Mon exemple est tiré d'un sport, mais il s'étend bien mieux à tout le travail humain. La philosophie d'Alain est une philosopohie du travail. L'enfant ne peut que rêver le monde, parce qu'il ne travaille pas encore, sauf quand il explore les choses autour de lui; pour le reste on le nourrit, on le porte, et son univers est proprement magique, comme celui du bourgeois. Mais c'est par le travail que l'homme apprend à penser le monde et à se penser dans le monde. C'est le travail humain qui éclaire le monde, et la réflexion qui ne partirait pas du travail manquerait à la fois le monde dans son existence et la liberté humaine,

qui ne s'exerce que contre des résistances. La réflexion chez Alain ne saurait nous couper du monde. « L'homme est au monde, il n'a pas à s'y faire une place, il y est, il y nage », et ce lien de l'homme au monde est bien plus étroit encore que celui qui unit le pilote à son navire. Il n'est certes pas facile d'éclaircir cette notion première de notre-être-au-monde; la spéculation n'y parvient pas seule. Il s'agit pour l'homme de savoir qu'il existe et le sens exact de cet attribut, voilà ce qu'il apprend toute sa vie et ce qu'il ne sait jamais assez. Un des paradoxes de la philosophie est qu'elle met en doute l'existence du monde extérieur. Ce doute une fois introduit, puisque les qualités des choses paraissent des modifications de moi-même et que l'étendue nue est une pensée, on réclame des preuves, et il faut reconnaître qu'il est difficile d'en trouver de satisfaisantes. La réflexion nous ayant coupé du monde, nous ne savons plus y revenir. Mais précisément nous avons commencé par faire évanouir cette existence, rien d'étonnant que nous ne puissions plus la retrouver, sinon en éprouvant qu'elle nous manque : « J'aperçois que dans ces efforts à prouver l'existence du monde, ce qui manque c'est le monde lui-même. C'est parce qu'on a d'abord laissé disparaître l'existence que la preuve manque. » L'existence, ce n'est ni une présence de qualités, ni un tissu géométrique qui les étale, c'est la nécessité extérieure, objet et appui du travail, comme l'ont vu à des titres divers un Maine de Biran et un Marx. Encore ne faut-il pas confondre cette nécessité extérieure avec la nécessité hypothétique et toute logique ou géométrique de l'essence. Celle-ci nous permet seulement d'avoir prise sur celle-là. Ce monde n'est pas un jeu d'images et enfin tout s'y tient et tout me tient. « Si je veux changer l'aspect de cette lande en un aspect de maisons, il faut des journées de charroi et des journées de maçon. » L'existence n'appartient pas à telle chose ou à telle autre; elle n'est que le rapport extérieur « d'après lequel il n'arrive rien en aucune chose que de ce qui n'est pas elle », et c'est cette dépendance que j'éprouve dans le travail, une dépendance que je pense toujours partiellement par l'essence mais qui déborde toujours ma pensée, et, l'obligeant à se rectifier sans cesse, lui ouvre par l'imprévisible un avenir véritable, l'avenir de la liberté dans le *sens* du travail... La réflexion chez Alain doit donc toujours réfléchir sur elle-même, pour se dépasser comme seule réflexion et nous reconduire à ce monde auquel nous sommes inexorablement attachés, mais dont nous ne sommes

plus esclaves. Il n'y a pas de qualités occultes dans ce monde qui pèse sur moi :

Tout l'univers chancelle et tremble sur ma tige

mais c'est à mon entendement qu'il appartient de le mettre en ordre, « supposant même de l'ordre entre ces choses qui ne se précèdent point naturellement les unes les autres ». Seulement cet ordre est toujours insuffisant, et cette insuffisance signifie l'instant toujours neuf, l'avenir qui dépend encore pour une part de nous, nous en qui seuls la qualité occulte peut se réfugier. « C'est dans l'homme ou plutôt dans la liberté que se réfugie la qualité occulte chassée de partout. » La liberté n'est pas une chose, mais c'est seulement dans notre rapport aux choses qu'elle apparaît, si l'on peut dire. Cette liberté peut trouver son appui dans la résistance du monde, et son espoir dans la nouveauté des instants. « Le plus important secret de la vie est que toutes nos prévisions sont fausses. » Les choses existantes, nous dit Alain, sont tellement indifférentes et pour ainsi dire flottantes comme cet Océan, que l'homme obstiné finira bien par trouver un destin en rapport avec sa pensée. Mais en vérité la prédestination va se confondre avec le libre arbitre. Qui se croit perdu est en effet perdu. Qui regarde les choses au lieu de les faire, qui oublie d'agir au moment opportun — et tous les moments sont opportuns quand on sait les prendre — finit par faire naufrage, comme il l'avait sans doute prévu. Mais cette prévision, cette fatalité, sont de lui et non des choses. L'histoire une fois faite est fatale, mais celle que nous faisons n'est jamais fatale quand nous la faisons. Nous ne percevons pas à proprement parler, nous agissons. Ici l'homme se tient au monde et s'arrache toujours à lui parce qu'il le pense, mais sa pensée vaut par son action, et risque toujours de le conduire à un retard sur ce monde, à une pensée qui prétendrait seulement rendre raison des choses. Devenant spectateurs purs et non plus acteurs, nous nous perdons. Que mon joueur de tennis admire le coup de son adversaire et regarde la balle, alors il la manque. Il faut toujours se dire que nous pouvons toujours l'avoir, et le miracle est qu'alors nous l'avons presque toujours.

La question qu'on est tenté de poser devant l'existence est toujours : « Pourquoi existe-t-il un monde plutôt que rien ? » Mais cette question n'a pas de sens dans le monde auquel nous sommes liés — nous sommes déjà embarqués. C'est

pourquoi cette question ne peut venir que de nous, ne peut être que *nous* qui introduisons ce *rien* dans l'existant et cherchons un fondement, une raison d'être, un Dieu. Mais justement le monde existant n'a pas de raison, et la raison n'est qu'en nous, dans notre liberté, ce qui nous amène à comprendre ce qu'Alain nomme l'esprit. Mais entre le monde et nous se glisse cette ombre, ce rien que nous mettons dans les choses, l'*Imaginaire*. Et de ce rien nous savons encore *faire* une œuvre, faisant exister nos dieux pour enfin les contempler. Peut-être l'union de la réflexion et de l'action se réalise-t-elle pour Alain dans l'*œuvre d'Art* qui serait l'existence authentique de l'esprit, s'il est vrai que l'esprit doit à la fois se faire et se contempler.

II

L'IMAGINAIRE

Alain moraliste, c'est Alain méditant sur l'homme ondoyant et divers, toujours embarqué dans le monde, se trompant par ses passions et l'interprétation des signes, mais aussi capable de redresser son jugement et de devenir maître de ses pensées en devenant maître de son corps. C'est toujours l'imagination qui est maîtresse d'erreur et de fausseté, mais qu'est-ce que l'imagination, et comment nous en délivrer? Ce sujet de l'imagination et de l'imaginaire a sans cesse été repris par Alain dans de nombreuses *Etudes sur les passions*, dans *le Système des Beaux-Arts* et dans les *Dieux*. On s'aperçoit alors que le centre de sa pensée philosophique est dans cette théorie de l'imaginaire qui nie d'une part l'existence d'images psychologiques, pour nous ramener aux seuls objets qu'il nous est donné de percevoir et de sentir, ce monde dans lequel nous vivons, et ce corps toujours présent, mais qui, d'autre part, nous fait découvrir, derrière l'*absence et l'invisible*, le vrai mystère de nos pensées. Enfin cette théorie de l'imagination trouve son sens dans l'œuvre qui porte l'humanité et qui finit par donner une consistance et une forme à cet invisible de l'imagination. L'œuvre « jusqu'à l'être exalte l'étrange toute-puissance du néant ». Quant à ce corps, toujours présent, toujours agité et réagissant au monde, devançant mes pensées et suggérant mes songes, il est bien

« le tombeau des Dieux » et celui qui s'éveille pense de ses songes comme le poète :

Je n'ai fait que bercer de lamentations
Tes flancs chargés de jours et de créations

En systématisant la pensée d'Alain on démêlerait donc trois parties dans cette théorie de l'imagination, la thèse négative qui refuse les images, la thèse positive qui pose le véritable objet de l'imagination, non pas le *néant* de J.-P. Sartre, mais l'*invisible,* ce qui ne paraît jamais, mais est toujours sur le point de paraître aux bords glissants du monde, les dieux enfin. La troisième thèse, la plus importante sans doute, est celle qui donne son sens aux deux autres, c'est celle qui nous fait assister à cette *réalisation de l'invisible dans l'œuvre d'Art.* Ce n'est pas, comme J.-P. Sartre, en spectateur qu'Alain cherche l'objet esthétique, cette absence peinte, mais en créateur. Son point de vue est toujours de celui qui fait et non pas de celui qui contemple, ou mieux, c'est le point de vue de celui *qui fait pour contempler.* Déjà Plotin exprimait cette exigence de la réalisation en vue de la contemplation : « Voyez les hommes... ils ne peuvent assez saisir les objets et se remplir de leur vue; ils désirent pourtant les voir, et ils cherchent par l'action à voir par les yeux ce qu'ils ne peuvent voir par l'intelligence; oui, lorsqu'ils fabriquent un objet, c'est qu'ils veulent le voir et lorsqu'ils se proposent d'agir autant qu'ils le peuvent, c'est qu'ils veulent le faire voir et le faire sentir aux autres. »

Ce n'est pas par hasard que nous venons de nommer plusieurs fois J.-P. Sartre. La comparaison de sa théorie de l'imagination et de l'imaginaire avec celle d'Alain s'impose, d'abord parce que de son propre aveu il s'est inspiré d'Alain (on sait, d'autre part, l'importance de cette théorie de l'imaginaire chez J.-P. Sartre : elle est le point de départ de son ontologie sur *L'Etre et le Néant,* et d'ailleurs ce sujet de l'imagination est fondamental en philosophie), ensuite parce que c'est par l'Imaginaire que chez les deux penseurs le Néant s'introduit dans l'Etre et par lui l'esprit, mais ici les différences se manifestent. Ce néant qu'est l'objet imaginaire, cet *invisible,* ne nous renvoient à rien d'autre chez J.-P. Sartre qu'à une liberté coupée de la valeur; par contre, chez Alain c'est bien l'esprit qui à la fois se profile derrière cet Invisible et se crée pour lui-même son objet dans les temples, les statues et les poèmes. L'invisible d'Alain, c'est bien l'esprit dont il dit : « Le premier

et suprême paradoxe c'est que l'esprit n'est point... on n'a trouvé l'esprit nulle part ni hors de l'homme, ni dans l'homme, ni dans le vivant, ni au sortir du mort, ni à la bouche des oracles, ni au sanctuaire des guérisons. » Seulement ce néant est plus qu'être. « Quand on dit qu'il n'est point, on entend qu'il est plus qu'être. Cette simple description dépasse ainsi toutes les hyperboles de la théologie. » Il y a encore d'autres différences plus concrètes entre l'imaginaire de J.-P. Sartre et celui d'Alain. J.-P. Sartre sépare radicalement dans la conscience la fonction image et la fonction perception; il faut bien ensuite qu'il les rassemble car toute situation perçue suppose une relation réciproque de l'absence et de la présence. Alain part, au contraire, de la perception, l'image est premièrement une perception fausse, avant de devenir cet invisible qui encore une fois n'apparaît jamais, est toujours sur le point d'apparaître, donc reste toujours aux bords de l'objet perçu. « Les dieux refusent de paraître et c'est par ce miracle qui ne se fait jamais que la religion se développe en temples, en statues et en sacrifices. Les arts ne sont qu'une écriture qui, d'une manière ou d'une autre, fixe les mots ou les gestes et donne corps à l'invisible. » Le point de vue du créateur, dont nous parlions plus haut, se manifeste dans ce texte avec toute la netteté désirable. C'est cette façon de donner corps à l'invisible qui fait l'existence de ce que Hegel nomme l'*esprit absolu* : l'art, la religion et la philosophie.

Qu'il n'y ait point un monde psychologique d'images qui viendrait inutilement doubler le monde réel, c'est ce qu'affirme sans se lasser Alain contre une introspection naïvement dupe d'elle-même. Il n'y a rien d'autre que ce qui est, c'est-à-dire les objets du monde et mon corps, toujours en mouvement, toujours supportant le poids de ce monde, de sorte que je crois bien voir des images, et même que je dis les voir, mais ici ma parole fait déjà preuve, ou mon propre émoi corporel. Je perçois d'abord faussement, je juge que ce morceau de bois est un serpent, mais je ne vois pas de serpent, je crois le voir, et si ma peur s'ajoute à cette interprétation de ce qui apparaît, me voici sûr de l'existence du serpent. Ce n'est pas l'objet ici qui fait croire, mais c'est la croyance qui fait l'objet. L'imagination tend à faire exister ce qui n'existe pas dans une croissance continue où la peur alimente le jugement qui à son tour réagit sur la peur. « Notre corps dessine un objet naissant, une attente et fait proprement croire à l'objet qui n'est pas donné. » Nous ne voyons

cependant que des apparences qui sont toutes vraies et il n'est pas en notre pouvoir de modifier effectivement ces apparences, sinon par le travail. L'illusion est seulement dans notre croyance qui ne change nullement l'image du monde, telle qu'elle résulte des jeux de la lumière et de la structure des yeux. Il est impossible de dire avec le poète :

Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir

car comment voir ce qui n'est pas. « Il en est de même lorsque nous arrivons par jeu à voir une tête de bœuf qui rumine, ou bien le visage d'un homme dans le feuillage d'un arbre... ce changement reste purement imaginaire, entendez par là qu'il est tout dans une attitude du corps et dans une sorte de mimique par laquelle nous nous disposons comme nous serions devant un tel objet. » C'est ici, après une telle analyse, que l'imaginaire se révèle ce qu'il est : l'*Invisible.* J.-P. Sartre reproche à tort à Alain de n'avoir pas assez accordé à l'image. En ayant fait une perception fausse, il n'aurait pas saisi cette fonction de la conscience qui est d'évoquer et comme de susciter l'absence. Mais il n'est que de lire *Les Dieux* après le *Système des Beaux-Arts* pour trouver dans l'*invisible* comme la posivité de cette absence. « Car, ce qu'il importe de remarquer, nous comprenons que l'apparence du monde, même dans les plus vives émotions, est toujours la même et toute vraie. Par quoi nous formons, sans aucune complaisance à nous-même, cette notion de l'invisible qui est principale dans notre sujet et sur laquelle je reviendrai plus d'une fois. » Nous avons peur de ce qui jamais ne paraît, et ce qui jamais ne paraît ce sont les dieux. Ainsi le Néant a dans l'imaginaire comme une sorte de présence. Tout cela s'exprime admirablement dans ce mythe : « Hérodote raconte que la tour de Babylone portait une chambre sacrée, mais sans aucun dieu visible. Ne vous semble-t-il pas que l'imagination trouvait alors devant elle, si l'on peut dire, son objet propre qui n'est rien. » De même encore pour l'homme toute présence des objets humains est comme une représentation en creux de l'absent : « Et qu'est-ce qu'un escalier si ce n'est la trace d'un homme grimpant. »

Mais l'important est de bien noter la signification positive chez Alain de ce néant et de cette absence. Ils nous renvoient à l'esprit, au mystère de nos pensées, que nous introduisons par là dans la plénitude sans défaut du monde. « Oui, nous cherchons notre propre émoi dans cette même

image irréprochable où le physicien prendra ses mesures... c'est de là que nous formons cette présence cachée et embusquée, et ce mystérieux envers de la chose qui nous fait croire que tout est plein d'âme, ou, comme disait Thalès, que tout est plein de dieux. » Si une sévère critique d'entendement dissout l'imaginaire qui nous trompait lui-même sur sa propre nature, la même critique se dépasse elle-même par la recherche du *sens* de cet imaginaire. Ce sens, il nous reconduit à nous-même, il est l'esprit. « Mais au vrai, ce qu'il y a de consistant dans le mystère de l'invisible, c'est le réel mystère de nos pensées, objet final de toute religion. » Ainsi *Les Dieux* et le *Système des Beaux-Arts* achèvent la critique négative d'abord de l'imagination, mais ils ne l'achèvent que par ce monde humain que nous édifions, que nous reprenons sans cesse de la tradition, et que nous prolongeons par nos propres œuvres, une philosophie de l'histoire qu'Alain a méditée dans Comte avant de la retrouver dans Hegel.

Nous ne portons pas d'abord en nous-même une image de ce que nous allons faire, et que nous n'aurions ensuite qu'à copier, c'est là une représentation naïve et qu'il faut toujours rectifier quand on parle des Beaux-Arts. « Pense ton œuvre, oui certes, mais on ne pense que ce qui est, fais donc ton œuvre. » Le *Système des Beaux-Arts* développe ainsi dans tous ses détails cette pensée qui reprend le thème de l'existence humaine. « Quand le travail pensera et quand la pensée travaillera, le miracle sera tout réfugié dans l'homme, il aura nom courage. » C'est l'esprit humain qui donne corps à l'imaginaire, et lui présente ainsi son propre reflet. « Nous créons l'objet, sans aucun doute, par mimique et déclamation, idée qui domine notre immense sujet. » Et surtout, comme le remarque Alain, il arrive « que les gestes dessinent une forme devant les yeux. Le crayon errant qui fixera ces gestes donnera à la rêverie comme un passé et une histoire. On aperçoit comment, mieux que le discours, le dessin et finalement l'écriture porteront nos rêves ».

L'œuvre d'art, la réalisation de l'imaginaire, est donc comme un nouveau lien de l'esprit et du monde. Et l'esprit pur ne saurait se penser ainsi séparé, et comme isolé du monde, il lui faut la médiation de la religion et de l'art pour se trouver lui-même, comme il faut à la philosophie la médiation des philosophes qui ont existé dans le monde. « Se chercher soi, tel qu'on était avant de naître, c'est le mouvement humain,

car nous ne nous risquons à penser d'abord que sous le masque de nos prédécesseurs. »

Par cet itinéraire de l'Existence et de l'Imaginaire, nous sommes enfin conduits à l'esprit, c'est-à-dire à la valeur, nous revenons à ce que J. Lagneau avait appris à trouver à Alain, mais qu'il a développé selon sa propre nature, cherchant toujours l'idée dans notre rapport au monde, refusant toujours de l'y enfermer.

III

L'ESPRIT OU LA VALEUR

Alain a écrit de belles pages sur Hegel, mais il ne faut pas s'y tromper, il n'est pas hégélien jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à cette histoire qui emporte tout et finit par réconcilier la puissance avec l'esprit. Certes, nous sommes pris dans la nature, et dans l'histoire humaine nous édifions une seconde nature où l'esprit qui s'était perdu paraît se retrouver lui-même. Mais jamais l'esprit ne doit consentir à l'ordre extérieur, fût-ce l'ordre de l'histoire. « Croire, croire que le monde nous aidera, si nous ne nous aidons, c'est cela qui est défendu. Ne pas croire, mais changer. Au contraire, à l'égard de l'esprit, croire, et ne point changer. »

Il faut donc maintenir, comme le fait l'entendement, la dualité de l'esprit et de la puissance. L'esprit sort bien des profondeurs de la nature, et le grand mérite d'Alain est d'avoir cherché, comme le paysan, à penser à partir de la nature. L'homme qui renierait la nature ne serait plus homme, sa liberté ne serait plus une libération continuelle. C'est pourquoi il y a dans les *Propos sur l'éducation* une profonde théorie de la nature humaine qu'on chercherait en vain dans l'existentialisme de J.-P. Sartre. Il est bien vrai que chacun a sa nature et qu'il est tout a fait absurde de dire à un enfant rebelle : « Sois donc comme ta sœur qui est si bonne », mais cela ne signifie pas exactement que la vertu et le vice sont en nous seulement des produits de nature, il faut comprendre que de notre nature nous pouvons faire vertu ou vice, mais cette vertu sera la nôtre, et non celle du voisin. « Il y a autant de manières d'être méchant et malheureux qu'il y a d'hommes sur la planète. Mais il y a un salut pour chacun aussi et propre à lui, de la même couleur que lui, du même poil que lui. Il n'a que faire de vos vertus, mais plutôt de

ce qui peut être vice et passion en lui il fera vertu en lui.» De quoi le meilleur exemple sera toujours celui de Socrate. La religion aussi exprime les étages de l'homme, et dans toute religion on retrouve toutes les autres, car on ne saurait couper l'homme de la nature, le libérer par un décret sans lui faire effectuer son mouvement propre de libération. C'est pourquoi il faut toujours recommencer avec l'enfant, et il nous faut nous aussi toujours recommencer. Le salut n'est pas une recette toute faite. Il n'y a pas de formule qui enferme l'esprit.

Cependant si l'esprit doit être cherché à partir de la nature, dès l'âme prophétique, de quoi la religion et l'art en disent peut-être plus long que la philosophie abstraite, cela ne signifie pas que l'esprit doit enfin se confondre avec cette nature dont il sort toujours et à laquelle il revient toujours. Il faut, au contraire, marquer l'opposition finale et comprendre le sens de la religion de l'esprit, qui peut-être ne se comprend pas toujours elle-même. L'esprit n'est pas être ou existence, il est valeur, mais cette valeur qui nous dépasse n'existe qu'en nous ou par nous. Alain est humaniste en ce sens, et il n'y a chez lui aucun roman métaphysique, aucune théologie, surtout aucune théodicée qui unirait par une justification de l'être la toute-puissance divine et cette autre grandeur qui apparaît dans «le scandaleux supplicié» refusant tous les empires du monde. Il y a les faux dieux, et il y a le vrai Dieu «qui n'est que le refus, le doute sacré, le scrupule». L'esprit ou la valeur n'est pas de ce monde, ce qui ne revient pas à dire qu'il y a un autre monde, semblable au premier, mais autre. Ce n'est là qu'une image, et peut-être n'avons-nous pas toujours tort de nous enchanter nous-même, comme le dit Socrate, car ces récits sont tous vrais quand on les prend comme récits portant en eux-mêmes leur sens. S'il n'y a pas de roman métaphysique chez Alain, l'accord final est, comme dans le Kant de *la Critique du Jugement,* celui que nous offre l'œuvre humaine, où l'imagination réalisée est porteuse de sens; la philosophie d'Alain voudrait s'achever, non dans une théorie esthétique, mais dans une œuvre d'art; et sans doute, comme Socrate, le sage regrette un moment de ne pas avoir été poète.

Cette réconciliation par l'œuvre d'art évite la terrible théodicée de l'histoire, dans laquelle l'esprit wagnérien risque de s'engloutir, comme cela est arrivé chez Hegel, de quoi ses

descendants, communistes et fascistes, sont un témoignage vivant. C'est sur ce point que la leçon d'Alain est toujours nécessaire. Les *éléments d'une doctrine radicale*, le citoyen contre les pouvoirs, *Mars ou la guerre jugée*, énoncent ce refus de l'esprit de s'incliner devant la puissance. Peut-être a-t-on mal compris ces thèses d'Alain, et cela pour une raison elle-même historique. La France, malgré sa victoire en 1918, ou même à cause de cette victoire, était une nation qui avait perdu une grande partie de sa vitalité. Les pouvoirs étaient devenus chez elle hypocrites et comme mécontents d'eux-mêmes; ils dégénéraient sans cesser d'être des pouvoirs; dès lors, la thèse du *Citoyen contre les Pouvoirs* avait une allure paradoxale en ce pays, elle paraissait aller dans le sens de cette dégénérescence historique. Mais il faut repenser la thèse d'Alain, thèse d'ailleurs complexe et nuancée puisqu'il faut obéir aux pouvoirs mais sans leur accorder le respect, ce qui irait à l'idolâtrie. Or le monde historique dans lequel nous vivons risque toujours de sombrer dans l'idolâtrie; la volonté de puissance anime toujours l'homme, et le tyran est toujours là, peut-être dans la moindre de nos pensées. Ce qui fait sa force, c'est qu'il est non seulement nature, mais esprit qui s'est mis du côté de la nature. Ainsi les meilleures intentions peuvent animer ces pouvoirs qui prétendent faire le bonheur de l'homme, ou le tentent non selon sa faiblesse, mais selon sa grandeur. Or cette tentation est diabolique. L'épopée historique est dangereuse et il est bon après avoir lu la philosophie de l'histoire de Hegel de relire le petit livre de Valéry sur l'histoire. Cette défiance à l'égard de l'histoire et des grandes idéologies qui dominent l'homme est et sera toujours nécessaire. Le fascisme est de tous les temps, mais il dispose aujourd'hui de moyens dont il ne disposait pas jadis; il est partout, et bien entendu chez ses adversaires aussi. L'Eglise du Christ n'a-t-elle pas perpétuellement été tentée par la domination du monde, et la fusion du spirituel et du temporel, la religion séculière n'est-elle pas un suprême danger? « Obéir en refusant, il y a un point de résistance qui est sans doute le départ de toutes les querelles monastiques. L'homme se soumet, mais il garde toujours une arme » et encore « Jupiter est passé et dépassé. En toute prière passé et dépassé. Mais on ne le dit point. Les prêtres sont comme des ministres de chair qui s'appliquent à masquer le grand refus qu'eux-mêmes enseignent. »

Ce refus, c'est la valeur même, mais nous sommes toujours

tentés de lui accorder une existence, qui ne lui appartient pas. Toutes les preuves reviennent à deux, ou bien partir de la puissance et prouver qu'elle est digne d'amour, ou partir de ce que tous aiment et respectent et vénèrent, et prouver que le bien a puissance. De la chose à l'esprit ou de l'esprit à la chose, voilà le saut. Mais ce saut que la raison hégélienne accomplit par l'histoire, le sage entendement ne nous y autorise pas, car il nous répète en chacune de ses démarches que l'être est deux et nous maintient sur cette opposition d'où naissent et renaissent toutes nos pensées. Notre foi est « en un Dieu qui n'a rien à donner que d'esprit, en un Dieu absolument faible et absolument proscrit, mais qu'il faut servir au contraire, et dont le règne n'est pas arrivé ». Je vois bien là ce qui peut déplaire à des croyants qui veulent réaliser leur foi, ou à des communistes qui veulent que ce règne existe effectivement un jour sur la terre; je comprends toute la difficulté de cette pensée d'Alain qui à la fois nous unit au monde et nous en sépare, mais nous ramène toujours à la condition humaine. Ce que j'admire en cette pensée sévère, c'est la vertu d'espérance qu'elle conserve en dépit de tout, une espérance qui retrouve la grâce de l'enfance dans le mouvement de l'action ou dans le jeu des idées, une grâce qui a existé une seule fois dans l'histoire de la philosophie, chez Platon sur lequel peut-être Alain a écrit ses meilleures pages.

Comment cette espérance est-elle possible avec cette valeur coupée de l'existence, mais portée par l'homme, c'est là le domaine de la liberté? Une fois dans l'histoire Socrate a su s'opposer à Protagoras et à Calliclès, mais Protagoras et Calliclès sont de tous les temps, et Socrate aussi, heureusement. « La faute principale, et peut-être la seule, est de prononcer que l'homme est incapable de vouloir. » Mais ce vouloir est pris dans l'existence, et domine à son tour l'existence. « Et la position humaine est telle que l'homme ne se sent jamais plus libre qu'au moment même où il se glisse au plus près dans la grande mer, de toutes parts secouée... Au contraire l'homme qui se retire en ses projets et en ses pensées sent alors le poids du monde et se trouve en attente de ce qu'il ne peut changer; hors du monde il n'y peut plus rentrer, l'homme est libre à son poste... soutenu de provisions et d'outils, aidé et aidant. » Le pur spectateur ne peut rien contre la tempête, il attend, et telle est la position fataliste, il faut donc conjuguer la chance et le vouloir, mais ce vouloir est action toujours, « car je ne sais ce que c'est que vouloir

sans faire ». Toutefois il ne faut pas confondre cette action avec la puissance de la nature, ce serait la faute contre l'esprit. Position difficile qui sauve aussi bien l'action que la réflexion et nous donne parfois la joie d'une rencontre de la nature et de l'esprit dans l'œuvre que nous venons de mettre au monde. Pour le reste « il faut retrouver ce point d'enfance par un juste mélange d'industrie, de fausse prière et de vraie prière, qui est prière à soi ». Quant à la mort elle n'existe pas pour l'esprit qui la dépasse sans cesse, en refusant ce qui seulement est, pour aller vers ce qui sera; et cet avenir toujours neuf est comme le reflet de la valeur dans l'univers, « mais comme on l'a toujours pensé, l'esprit ne peut mourir à soi que s'il renonce; sa fonction même est de tenir contre tout; elle n'est pas plus difficile, ni moins à l'âge que j'ai qu'à l'âge d'enfance. Et croire à l'instant qui suivra, tout neuf et tout lavé par le grand univers, toujours... Et le dernier instant est aussi absurde à penser que le plus grand des nombres ».

VUES SUR HAMILTON

NOTES DE LECTURE 1944

(*fin*) (1)

par GEORGES DUHAMEL
de l'Académie française.

Rien ne manque au peintre : il a de bons instruments, un art sûr, des modèles innombrables. Ce n'est aucunement un paysagiste et je reviendrai bientôt sur ce point. C'est donc, avant tout, un peintre de portraits et de scènes anecdotiques.

Dans le portrait et s'il se trouve en goût, il est incomparable. Il ne traite pas tous ses modèles de la même manière. Il se contente souvent d'une esquisse rapide, faite à la pointe d'un crayon léger mais dur. Le croquis à peine jeté sur le papier, l'artiste, dirait-on, sourit et vole à d'autres plaisirs. Si le sujet en vaut la peine, Hamilton y reviendra une fois, dix fois, vingt fois et ajoutera un trait, une ombre, une lumière. C'est ainsi que, de ce Grammont qu'il avait résolu de ne pas peindre, il dit en passant : « Il cherchait et portait partout la joie. » Plusieurs touches semblables et nous finissons par comprendre fort bien l'homme.

La galerie est longue et riche. Sainte-Beuve cite comme un exemple le portait de Mme Wetenhall et il a raison, car c'est un excellent tableau. On pourrait citer de même le portrait de Mlle de Saint-Germain, celui de Mme de Sénantes. Souvent, le peintre se contente de deux ou trois adjectifs amusants et s'en tient aux apparences. Même alors, il retient l'attention et fait voir ce qu'il veut montrer. Il dit, de Mlle Boynton : « C'était

(1) Voir *Mercure de France* du 1er septembre 1949.

une figure mince et délicate, à laquelle un assez beau teint et de gros yeux immobiles donnaient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçait de près. Elle affectait d'être languissante, de parler gras et d'avoir deux ou trois faiblesses par jour. » Je me plais à produire encore ici le médaillon de Mlle Bagot, il est délicieux et porte un jugement plus délicat : « Elle avait des traits beaux et réguliers. Elle avait ce teint rembruni qui plaît tant quand il plaît. Il plaisait beaucoup en Angleterre, parce qu'il y était rare. Elle rougissait de tout, sans rien faire dont elle eût à rougir. »

Il arrive que le subtil dessinateur, par un trait ou deux, déborde son modèle et juge toute une société. Voilà donc ce que l'on voit dans l'image qu'il nous offre de mylord Chesterfield : « Il avait le visage fort agréable, la tête assez belle, peu de taille et moins d'air. Il ne manquait pas d'esprit. Un long séjour en Italie lui avait communiqué la cérémonie dans le commerce des hommes, et la défiance dans celui des femmes. »

Je ne crois pas inutile, pour donner à saisir cet art délicat, de citer encore, dans ce premier album de menues figures, cette note relative à Mlle Hobart : « Elle avait beaucoup de vivacité dans une imagination peu réglée, et beaucoup de feu dans des yeux peu touchants. »

C'est dans un autre cahier qu'il faudrait mettre à part les dessins plus accomplis auxquels Hamilton se plaît souvent. Il peut les achever d'un coup, en une page éblouissante, ou les parfaire en y revenant à mainte et mainte reprise, comme cela lui arrive pour Jermyn. Je m'en voudrais de ne pas faire une mention spéciale du portrait de Mme Hyde et de celui de Mlle Wells. Voici donc le premier : « Elle était d'une taille médiocre; elle avait la peau d'une blancheur éblouissante, les mains jolies, et le pied surprenant, en Angleterre même. Une longue habitude avait tellement attendri ses regards que ses yeux ne s'ouvraient qu'à la chinoise; et quand elle lorgnait on eût dit qu'elle faisait quelque chose de plus. » Et qu'on goûte maintenant le second : « C'était une grande fille faite à peindre, qui se mettait bien, qui marchait comme une déesse, et dont le visage, fait comme ceux qui plaisent le plus, était de ceux qui plaisent le moins. Le ciel y avait répandu certain air d'incertitude qui lui donnait la physionomie d'un mouton qui rêve. Cela

donnait mauvaise opinion de son esprit; et, par malheur, son esprit faisait bon sur tout ce qu'on en croyait. »

Il est bien étonnant de penser que la plupart de ces portraits ont été tracés de mémoire, après maintes années qui pouvaient, en même temps, donner le recul et l'oubli.

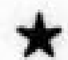
Le peintre n'est pas impartial. Il écoute, — nous l'avons vu pour mademoiselle sa sœur — les conseils de l'amitié, de la gratitude ou même — qui l'aurait pu croire? — du respect. Il réserve à Charles II un traitement de faveur. Ce prince incapable, vindicatif, gâté par les plaisirs, Hamilton a le cœur de le présenter comme un être du premier rang. Le morceau est à regarder de près : « Le roi, dit-il, ne le cédait à personne ni pour la taille ni pour la mise. Il avait l'esprit agréable, l'humeur douce et familière. Son âme, susceptible d'impressions opposées, étaient compatissante pour les malheureux, inflexible pour les scélérats et tendre jusqu'à l'excès. Il était capable de tout dans les affaires pressantes, et incapable de s'y appliquer quand elles ne l'étaient pas. Son cœur était souvent la dupe, plus souvent encore l'esclave de ses engagements. »

Il faut arriver à la fin de l'ouvrage, aux querelles de Charles avec la Castelmaine, pour voir, malgré les précautions du peintre, le roi dans sa vraie lumière, pour le découvrir ridicule, versatile, déjà marqué pour jouer les ganaches, ce que l'apoplexie devait lui épargner, en 1685. N'importe, Hamilton dissimule un sourire qui pourrait se terminer en grimace et murmure en haussant légèrement les épaules : « Le bon prince aimait la paix. »

C'est dans un tout autre encrier que notre Hamilton trempe sa plume quand il entend nous montrer ceux qu'il a quelque raison, tout au moins à travers Grammont, de mépriser ou de haïr. A cet égard, le portrait de Mazarin est bien remarquable. Il n'est pas d'une seule venue. Le mémorialiste ne s'attarde guère au physique. Ici les traits vont tous loin et atteignent la substance même du personnage. C'est un excellent travail d'historien. « La politique du ministre, dit-il, n'était ni sanguinaire, ni vindicative. Ses maximes favorites étaient d'assoupir plutôt que d'employer les derniers remèdes; de se contenter de ne rien perdre dans la guerre, sans se mettre en frais pour gagner quelque chose sur les ennemis; de souffrir qu'on dît

beaucoup de mal de lui, pourvu qu'il amassât beaucoup de bien; et de pousser la minorité tout aussi loin qu'il lui serait possible. »

Lâché sur une si belle proie, le mémorialiste charge et s'en donne à pleines mâchoires. Il faut assister au départ de Grammont pour l'armée, quand la reine lui promet de l'embrasser s'il rapporte de bonnes nouvelles. « Le cardinal lui en promit autant. Il ne fit pas grand cas de cette promesse; mais il le crut sincère, parce qu'elle ne devait rien coûter. » Il faut voir comment Mazarin accueille le messager qui lui apprend la victoire d'Arras; comment, persiflé, outragé, le ministre fait quand même bonne contenance et invite Grammont à son jeu. Tout cela est de la meilleure veine. Et quand le mémorialiste ne montre pas le personnage au naturel, il le juge, roidement, en quelques traits cruels : « Le génie du cardinal, dit-il, heureux pour les conjonctures où des négociations peu sincères tiraient d'un mauvais pas, s'effrayait à la vue d'un péril pressant et d'un événement décisif. » Comme Grammont, Hamilton est tendre à ceux qu'il aime et terrible à ceux qu'il méprise.



On a publié quelques lettres d'Hamilton. Elles sont presque toujours apprêtées et parées d'artifices précieux. Le talent d'épistolier d'Hamilton, c'est encore dans les *Mémoires* qu'il faut l'admirer. Je pense que la plupart des lettres qu'il publie là sont imaginaires : elles sont toutes marquées au sceau de son talent personnel. On conçoit d'ailleurs mal qu'il aurait pu, en 1704, avoir entre les mains certaines lettres écrites plus de trente ans plus tôt par les belles dames de la cour d'Angleterre. N'importe, les lettres que l'on rencontre dans les *Mémoires,* même si l'on veut les considérer comme une œuvre de romancier, sont souvent délicieuses. Je conseille au lecteur attentif de s'arrêter un bon moment sur les lettres de la Chesterfield : « Vos emportements sont si ridicules, que c'est vous faire grâce de les attribuer à un excès de tendresse qui vous tourne la tête. » L'esprit de l'écrivain y brille de tout son éclat. Marivaux a dû les lire avec une sincère envie.

Que l'on songe ici à la toute-puissance de l'art. Le chevalier

de Grammont ne tient aucune place dans l'Histoire; il fait petite figure dans les encyclopédies; il n'y serait peut-être même pas nommé si Hamilton, par son ouvrage, ne l'avait imposé au souvenir des hommes. Grammont a surpris et charmé son époque par des réparties heureuses, des saillies, des mots piquants — car il est à noter que, dès que l'on parle de Grammont, le mot « piquant » est en quelque sorte de rigueur —. Or les mots d'esprit sont des trésors merveilleusement périssables. Ils naissent, éclatent, ravissent toute une société pendant un jour, une semaine, pendant même l'espace d'une saison, et, tout aussitôt, ils se fanent. Ils cessent de faire rire ou même sourire. A la pensée qu'ils ont été répétés par cent mille bouches enthousiastes, nous sentons un peu d'incrédulité, peut-être même un peu de compassion. Hamilton a dû le comprendre lui-même en rassemblant, sur ses vieux jours, avec la collaboration de son héros, ces souvenirs d'un autre temps. « C'est en vain, dit-il, qu'on écrirait mot pour mot ses narrations divertissantes : il semble que leur sel s'évapore sur le papier; et, de quelque manière qu'elles y soient placées, la vivacité ne s'y trouve plus. » Les mots de Grammont ont été mille fois cités, ils étaient sans doute innombrables. Nous pouvons encore en compter trois ou quatre qui ont conservé de la vie, de la chaleur. Ils sont d'ailleurs dans tous les recueils d'anecdotes, peut-être même dans toutes les mémoires, et vraiment je n'y reviendrai pas. En revanche, l'esprit de Grammont, repris et revivifié par Hamilton, fécondé par la magie de l'art, demeure du plus vif agrément. Rien de plus drôle que l'histoire de Francisque et l'engouement de toute la cour pour le guitariste et pour la guitare. « Ce Francisque venait de faire une sarabande qui charmait ou désolait tout le monde; car toute la guitarerie de la cour se mit à l'apprendre, et Dieu sait la raclerie universelle que c'était. » Le plus souvent, nous le sentons tout de suite, l'homme d'esprit, c'est l'écrivain. Et quand Hamilton ne prend rien à Grammont, il est encore Hamilton, c'est-à-dire un maître. Qu'on en juge par un trait choisi entre un millier d'autres : « On n'a pas tant d'esprit quand on demande pardon que quand on offense; et il s'en faut bien que le style des douceurs soit aussi touchant dans une lettre que celui des invectives. »

A ce compte, Hamilton est bien capable de faire mouche à

tout coup. Ses armes naturelles sont l'ironie, l'insolence, à tout le moins la désinvolture, si tant est que la désinvolture ait vertu d'une arme. Dès la première page de son récit, le mémorialiste s'en prend aux critiques pour les railler, ce qui ne me gêne en rien, car je ne fais pas ici œuvre de magister, mais bien de lecteur exigeant.

Que l'humour de son pays d'origine ait inspiré parfois Hamilton, c'est bien possible; mais son ironie est purement française en définitive, elle s'exprime avec les moyens propres à notre esprit et à notre langue. Ce n'est pas l'anglaise demoiselle Hobart qui parle, vraiment, mais bien le satiriste français, dans cette confidence cavalière. « Ne seriez-vous pas d'humeur à persévérer dans l'indolence et l'humilité, tandis que le duc... galope vos filles d'honneur l'une après l'autre. » Et Littré a bien raison de citer cette petite phrase. Quand Mlle Stewart va se mettre aux pieds de la reine et manifeste le désir d'entrer au couvent, nous attendons, pour finir, quelque trait illuminant et narquois. Il arrive. « Tout cela, dit le narrateur, fut accompagné d'une honnête quantité de larmes. » Il n'est aucune circonstance qui le puisse attendrir ou désarmer. La reine est malade, la reine va mourir. Le roi, bouleversé, la conjure de vivre pour l'amour de lui. Alors, Hamilton : « Jamais elle ne lui avait désobéi et, quelque dangereux que soient les mouvements soudains quand on est entre la mort et la vie, ce transport de joie, qui lui devait être fatal, la sauva; et cet attendrissement merveilleux du roi fit un effet dont tout le monde ne loua pas également le ciel. »

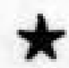
Bien qu'il garde souvent son sérieux, il ne se gêne pas trop pour se démasquer parfois, surtout à la faveur des discours de son héros. Le mot de « goguenarder » revient assez souvent dans les propos du chevalier. Il dit lui-même avec franchise : « Nous ne faisions que goguenarder pendant le voyage. »

Qui s'étonnera de ce qu'il y a d'épars et de décousu dans le récit, puisque l'auteur, dès son exorde, déclare avec aplomb : « L'ordre des temps ou la disposition des faits, qui coûtent plus à l'écrivain qu'ils ne divertissent le lecteur, ne m'embarrasseront guère dans l'arrangement de ces *Mémoires*. » Beaucoup d'écrivains pensent secrètement ainsi; peu ont le front de le dire aussi net. Il risque, presque tout de suite, d'ailleurs, sur le travail

de l'historien et sur l'art du portrait, maintes choses justes qu'il gâte à plaisir par de la gaminerie et une certaine affectation de cynisme. N'importe, cette insolence est parfois haute en goût et on ne saurait lire sans en sourire le paragraphe où Hamilton, après avoir cité au vol trois demoiselles d'honneur de la reine, les disperse, négligemment, d'une chiquenaude, les trouvant « peu dignes qu'on en fasse mention dans ces *Mémoires* », et il termine ainsi : « Nous les laisserons dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'il plaise à la fortune de les en retirer. »

L'accent des *Mémoires*, nous le reconnaîtrons souvent dans la suite. Qu'on y prenne garde, ce ton n'est celui ni du récit burlesque, ni du récit bouffon. Voltaire a bien raison d'écrire à propos d'Hamilton : « Il est le premier qui ait fait des romans dans un goût plaisant qui n'est pas le burlesque de Scarron. » Et je suis sûr qu'en parlant de *romans*, ici, Voltaire ne songe pas aux contes de notre auteur mais bien à ses fameux *Mémoires*.

Antoine Hamilton a eu de nombreux disciples dont certains ne le connaissent peut-être pas, mais ont subi quand même son influence de manière indirecte. Je reçois chaque jour des ouvrages composés par les jeunes hommes de mon temps. A leur tour, ils s'entraînent à l'insolence, à l'impertinence, au détachement libertin. Que je le dise tout de suite, cette jeunesse a bien des raisons et même des excuses qu'Hamilton, certes, n'avait pas. Elle est malheureuse, éprouvée, écrasée par des événements sans mesure, alors que l'auteur des *Mémoires*, même dans ses plus grandes disgrâces, nous paraît un homme comblé.



A nous, hommes du xxe siècle, cet homme comblé donne le spectacle d'une frivolité parfaite. Sainte-Beuve, qui ne cèle guère, pour l'auteur des *Mémoires*, une indulgence qui touche à la faiblesse, improvise une légère plaidoirie sur un tel sujet : « Le fond en est mince, écrit-il en jetant un coup d'œil général sur l'ouvrage, non pas précisément frivole, comme on l'a dit; il n'est pas plus frivole (pour être si léger) que tout ce qui a pour matière la comédie humaine. Il y a de gros traités qui n'en ont pas l'air et qui sont plus frivoles que cela. »

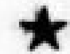
Il faut croire que cette légèreté trouve partout miséricorde. Le

sérieux La Harpe avoue bien volontiers : « C'est, de tous les livres frivoles, le plus agréable et le plus ingénieux; c'est l'ouvrage d'un esprit léger et fin, accoutumé, dans la corruption des cours, à ne connaître d'autre vice que le ridicule, à couvrir les plus mauvaises mœurs d'un vernis d'élégance, à rapporter tout au plaisir et à la gaieté. »

A la vérité, certains traits, qui nous paraissent déraisonnables, sont dans les coutumes du temps. Ce n'est même pas pour « insulter la place et le gouverneur » que le prince de Condé fait « monter la première tranchée en plein jour par son régiment, à la tête duquel marchaient vingt-quatre violons, comme si c'eût été pour une noce ». Voltaire affirme que tel était l'usage en Espagne. Cela ne me fait même pas sourire : nous avons vu, de 1914 à 1918, la musique mêlée dramatiquement à de grandes boucheries. Le tableau de la cour d'Angleterre, avec les passe-temps de la reine, du roi, du duc d'York et de la duchesse, de la Stewart et de beaucoup d'autres, ce n'est pas une invention d'Hamilton. C'est de l'histoire. Et cette histoire est tantôt à rire et tantôt à gronder. Vais-je en donner un échantillon démonstratif? Pourquoi non? Voici la vie de la cour à Trunbridge : « Jamais l'amour n'avait vu son empire si florissant que dans ce séjour. Ceux qui s'étaient trouvés atteints avant que d'y venir y sentaient augmenter leurs feux; ceux qui semblaient les moins faits pour y aimer y perdaient leur férocité pour y faire un nouveau personnage. »

Parfois, mais ce n'est pas fréquent, le mémorialiste s'arrête et juge d'un mot froid, sévère. C'est ainsi qu'il dit, des rapports de la Stewart avec le duc de Buckingham : « Dieu sait quel gouverneur et quelle tête pour en conduire une autre! » Nous saluons cette sentence avec soulagement, car le morceau est terrible et donne à croire que le monde tout entier se trouve abandonné à des cervelles folles, à des bouffons, à des pitres.

Il arrive d'ailleurs que le conteur sente clairement qu'il donne trop de lui-même et de son talent à des futilités. Il l'avoue aussitôt : « Le lecteur trouvera peut-être qu'on s'est trop arrêté sur ces incidents frivoles : peut-être aura-t-il raison : passons à d'autres. » Et Hamilton dit ce qu'il veut dire, car c'est à d'autres futilités qu'il passe aussitôt.



Comme presque tous les gens de son temps, il ne connaît, il ne comprend, il ne voit, n'aime et ne peint que la cour. Je dis la cour et l'on sait qu'il s'agit de la cour d'Angleterre, de la cour de Charles II. Ce pourrait être, en vérité, la cour d'un autre souverain. C'est la cour au sens absolu du mot. La couleur locale reste assez faible. Si l'on met à part un petit nombre de détails ou de tableautins, les jeux sur la Tamise, les *boulingrins*, les *rooks*, il faut reconnaître que la plupart des scènes semblent se dérouler dans la lune. Grammont quitte la cour de France et passe en Angleterre. Il y retrouve tout naturellement une cour, ou, plutôt, la cour, c'est-à-dire un prince, quelques grands seigneurs, des courtisans, des traditions. En disgrâce, a-t-il tout perdu? Que non pas. On lui offre à Londres tout ce qu'il peut souhaiter : une société, des honneurs, des avantages, des intrigues. On lui proposera même une pension qu'il n'acceptera pas : il a quelques moyens personnels de gagner son argent. C'est ce qu'on appelle un homme de mérite. Voilà sans doute un mot qui vaut un petit commentaire. Dans les *Mémoires*, comme dans tous les ouvrages du temps, on nous présente divers personnages de la cour et on nous parle volontiers de leurs mérites. A vrai dire on ne prend jamais la peine de nous expliquer clairement ce que ces mérites peuvent être. Ce sont des mérites de cour et donc inexplicables. N'allons pas en prendre texte pour faire le procès d'un régime : tous les régimes ont leurs sinécures et leurs prébendiers. J'ajoute que le métier de courtisan n'est pas une sinécure de tout repos.

Grammont, dès le début de sa brillante carrière, envisage avec bonne humeur les difficultés de son état. Il commence à la cour de France et trace aussitôt son programme. Il est merveilleusement clair. Je vais citer le biographe : « Il jugea qu'au milieu d'une cour florissante en beautés, et abondante en argent, il ne devait s'occuper que du soin de plaire à son maître, de faire valoir les avantages que la nature lui avait donnés pour le jeu, et de mettre en usage de nouveaux stratagèmes en amour. » En vérité, rien de plus simple qu'un tel programme d'existence. Il n'est pas toujours, même pour un homme très

habile, de facile exécution. Les nécessités de l'amour peuvent obliger le parfait courtisan à contrarier celui qu'Hamilton appelle « Le maître ». En ce cas, rien de plus simple encore; Grammont, disgracié, franchit le chenal et le jeu interrompu quelques jours recommence aussitôt. En vérité, le monde est limpide dans son apparente complexité. Il faut obtenir et conserver la faveur du roi, duper et ruiner les hommes, séduire ces demoiselles et ces dames que le chevalier appelle joliment et légèrement « des princesses », accepter des invitations brillantes, festoyer ses amis, prendre part à des cérémonies et à des mascarades. Hamilton a peint en deux lignes un des voyages de la cour et il nous faut citer une fois de plus : « Ce n'étaient que bals et festins sur la route, chasses et promenades pendant les séjours. » Quant à la société des courtisans, elle est peinte en quelques lignes par la Hobart au chapitre XI, car Hamilton est assez malin pour placer de tels jugements dans la bouche d'un de ses personnages et ne pas les prendre à son compte. « Il faut que vous comptiez, dit la demoiselle, que tous les hommes de cour manquent de probité, de bon sens, de jugement, d'esprit ou de sincérité... » Je renvoie le lecteur à la page qui mérite une lecture attentive et quelque réflexion.

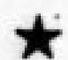
Hamilton peut se chercher des excuses derrière ce bref réquisitoire : nous sentons quand même fort bien que la cour est son élément. Il y croit et il la chérit. S'il quitte Londres un jour, ce sera pour Saint-Germain. Un moment viendra, beaucoup plus tard, où, en France, par exemple, à défaut de cour, se formeront des sociétés fermées, régies par des conventions délicates et tyranniques. Ces sociétés trouveront aussi leurs peintres. Marcel Proust, comme Hamilton, a représenté une société mondaine à laquelle il croyait et qui n'est pas sans analogie avec celle que nous montre le mémorialiste de Grammont. Force m'est d'avouer que le monde représenté par Proust est quand même plus large que l'autre, et d'ajouter qu'à mon sens, avec une langue plus chargée, une phrase plus lourde et plus lente, Proust est quand même allé plus loin dans la connaissance de l'homme.

Il arrive qu'au milieu de ce tableau cynique et féroce on voie paraître quelque gracieuse ou pure figure. Je mets de côté la future Mme de Grammont, pour laquelle Hamilton a des fai-

blesses fraternelles, et je voudrais signaler, tout au moins, à leurs débuts, Mlle Jennings et la duchesse d'York. Mais on voit, sur ces honnêtes et charmantes créatures, opérer bien vite le virus corrupteur, le virus de la cour.

Ce n'est pas, qu'on y prenne garde, le livre d'un régime finissant. C'est le livre d'un régime au plus haut de sa prospérité. — J'entends le régime monarchique. — Les héros d'Hamilton peuvent connaître des chutes, des exils et de grands périls; ils peuvent douter de la fortune. Ils ne doutent pas du régime. Il faudra bien encore un siècle d'excès, d'abus et d'erreurs sans nom pour que commence à gronder une tempête de réprobation.

Au lecteur qui cherchera, le livre refermé, quelque salubre contre-épreuve, quelque expérience corrective, je propose de lire, sans désemparer, vingt pages de Bossuet et, par exemple, l'*Oraison funèbre de Henriette-Marie de France, reine de Grande-Bretagne.* Ce coup de vent salubre et fort permet à un esprit bien fait de retrouver son orient et surtout l'équilibre.



Car, pendant ces légers badinages, pendant que ces intrigues se nouent et se dénouent, pendant que se donnent ces festins et ces fêtes, le monde continue de vivre et de souffrir. Pendant que la cour d'Angleterre se consacre avec passion aux délires étranges d'un cocuage fourmillant, les foules travaillent, les peuples se heurtent, les armées s'affrontent, les flottes sillonnent les mers. Chose qu'il ne faut point celer, ces hommes légers ne sont en général pas indignes de certains événements cruels. Ils ont du courage et ils savent mourir, tel ce Falmouth qui joue un rôle si lamentable dans l'affaire de la pauvre Hyde et qui sera tué d'un coup de canon à la bataille de Southwold-Bay.

Grammont n'ignore pas la guerre et il ne la déteste d'ailleurs pas. C'est pour lui un divertissement énergique. Il a pris part au siège de Trin, on le reverra devant Lerida, devant Arras et en d'autres chaudes affaires. Pour Grammont, comme pour tous les seigneurs du siècle, l'idée de patrie n'a pas encore pris corps. On ne sert pas une patrie, on sert un parti ou un homme. Le chevalier de Grammont fait un sincère effort pour demeurer attaché à celui qu'il appelle son maître, c'est-à-dire au roi. Les

Français de l'an 1944, malgré les malheurs de leur pays et justement peut-être à cause de ces insignes malheurs, ne peuvent lire sans un étonnement coloré d'indignation la scène d'ailleurs très drôle où Grammont, avant de se présenter à son chef, M. de Turenne, va d'abord palabrer avec les ennemis. Rien de plus frappant que l'entretien de Condé avec Grammont. « Est-il possible, lui dit-il en l'embrassant, que ce soit le chevalier de Grammont, et que je le voie dans le parti contraire? — C'est vous-même que j'y vois, répondit le chevalier de Grammont... » Le dialogue se poursuit quelque temps de cette manière courtoise. Puis Grammont, froidement, annonce au prince de Condé que l'attaque des troupes royales aura lieu le lendemain matin. Pour excuser cette traîtrise, car c'est proprement une traîtrise, il se contente de dire : « Je ne vous en avertirais peut-être pas si on m'en avait fait confidence; mais, quoi qu'il en soit, fiez-vous à ma parole. » C'est précisément sur la parole de Grammont que nous commençons à concevoir les plus injurieux soupçons.

Comme tous les gens pour lesquels il ressent de l'amitié ou de la dévotion, — on n'ose parler de respect, — Grammont traite Condé avec déférence. Il lui manifeste cette admiration conventionnelle qui fut parmi les modes du temps. Il dit, par exemple : « La journée suivante fut celle des lignes d'Arras, où M. de Turenne, victorieux, vit ajouter un nouvel éclat à sa gloire, et dans laquelle le prince de Condé, quoique vaincu, ne perdit rien de celle qu'il avait acquise ailleurs. »

Tout cela est fort galant. Mais, au regard de l'historien, Condé paraît un vainqueur onéreux et souvent dérisoire, un assez petit homme de guerre, au prix de Mercy par exemple. Michelet, dont l'encre est noire et amère, parle durement de l'homme de Rocroi et de Nordlinge. « On fut effrayé, dit-il, du courage tenace, froid et furieux, impitoyablement cruel, de cet homme de vingt ans qui enterrait là un monde de soldats, de noblesse, tous ses amis, plutôt que de lâcher prise. » Et ce portrait me semble beaucoup plus près de la vérité que la pochade aimable d'Hamilton.

Mme de Caylus, dans ses souvenirs, donne, à propos de la guerre, une note qui n'est pas très éloignée de celle d'Hamilton. « Je ne parlerai point de la guerre, dit-elle, ni des différents succès qu'elle eut, plus ou moins heureux, pour la France, et toujours glorieux pour les armes du Roi; ces choses se trouvent

écrites partout... » Et elle ajoute, avec, on l'imagine, un sourire : « Une femme, et surtout de l'âge dont j'étais, tourne toutes ses plus grandes attentions sur des bagatelles. »

Il est bon, il est nécessaire, après avoir lu, dans Hamilton, le récit de l'affaire d'Arras, par exemple, de se reporter à l'histoire, à l'histoire des historiens. On y voit ce que fut, au vrai, cette sinistre époque : la France épuisée par le mouvement incessant des armées et des bandes, la condition lamentable des bourgades et des campagnes, la ruine des paysans, la famine, les cadavres abondonnés partout et que finissent par dévorer les survivants épars, la grande pestilence qui oblige les belles dames de la cour à se boucher le nez quand elles vont en partie fine chez les beaux messieurs de l'armée.

Tout ce tableau justifie la terrible amertume du huguenot Gassion qui n'était pas, lui, un personnage pour Hamilton, qui n'avait jamais eu ni amours, ni amourettes, et qui disait parfois : « Je n'estime pas assez la vie pour vouloir la donner à personne. »



Le lecteur vigilant qui ouvre le livre d'Hamilton a tôt fait de comprendre que les thèmes essentiels sont en très petit nombre. Ce n'est pas, à proprement parler, un tableau d'histoire, je crois l'avoir déjà dit. C'est un album de croquis, c'est un brillant cahier de notes. On peut lire de bout en bout les contemporains et les émules d'Hamilton : Bussy, Saint-Evremond, Caylus; ils nous donnent tous la même vue du monde. Elle est étroite et exclusive. Chez Hamilton, pas un mot des sciences, des lettres et des arts, dont on imagine pourtant qu'ils pouvaient tenir quelque place dans la vie de la cour. Il nous parle incidemment d'un joueur de guitare, d'un danseur de corde, de quelques comédiennes et cela ne va pas au delà. Encore le rôle des comédiens est-il, à son gré, strictement limité : « La reine, dit-il, ayant fait venir des comédiens pour ne laisser aucun vide dans les plaisirs... » Voilà ce qui s'appelle un véritable jugement critique sur la place de l'art dramatique dans la hiérarchie des divertissements mondains. Par sa correspondance, nous savons qu'il fréquentait Horace, Ovide et quelques autres auteurs de l'anti-

quité. Par son style, nous comprenons qu'il avait un excellent fonds de connaissances humanistes. Un passage de l'*Epître au comte de Grammont* nous montre que le mémorialiste manie avec aisance le vieux langage de Rabelais. Cela dit, c'est bien en vain qu'on chercherait, dans ces trois cents pages, quelque considération personnelle sur les grands esprits ou les grands artistes du temps ou même de tous les temps. S'il parle de Plutarque, dans son introduction, c'est pour le railler et l'égratigner au vol. Même ironie s'il vient à songer aux poètes. Il dira, peignant telle gracieuse personne de la cour : « Sa figure donnait une idée de l'Aurore ou de la déesse du printemps, telle que messieurs les poètes nous les offrent dans leurs brillantes peintures. » A la faveur d'un autre portrait, celui du prince Robert, il soulève une seconde un voile qui lui cache un autre univers. Il écrit : « Il avait le génie fécond en expériences de mathématiques, et quelques talents pour la chimie. » Est-ce tout? Non, pas tout à fait. Le délicieux écrivain, voulant peindre les ravages de l'amour dans l'esprit du prince chimiste, trouve des accents, un mouvement gracieux qui nous font aussitôt songer à La Fontaine. Il dit : « Adieu les alambics, les creusets, les fourneaux et le noir attirail de la soufflerie. »

En voilà donc assez pour les choses de l'esprit. Hors la société des courtisans et des grands, il ne connaît rien et ne veut rien connaître. Il fait quelque mention des laquais parce que ce sont les utilités ordinaires de la farce. Le dialogue avec Termes évoque tantôt Molière et tantôt Marivaux. De la bourgeoisie, il est fait une mention, d'ailleurs sommaire, au chapitre XII, quand Rochester, revenu d'exil, se mêle aux gens de la Cité. « Comme son esprit était à la portée de tous les esprits qu'il voulait, il faut voir comme il s'insinua dans l'épaisseur de celui des opulents échevins, et dans la délicatesse de leurs tendres et très magnifiques moitiés.» Quel beau dédain! Ces messieurs de la Cité ont pris, depuis, d'assez surprenantes revanches.

Quant au peuple des villes et des campagnes, il ne tient aucune place dans les tableautins d'Hamilton. Furtivement, il paraît à l'arrière-plan, tout à fait mêlé au décor. Voici le marché de Trunbridge : « Ce sont de petites villageoises blondes, fraîches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, et proprement chaussées, qui vendent du gibier, des légumes, des fleurs et

du fruit. » On le voit, c'est un sujet pour toile de Jouy. Que si les obscurs comparses se trouvent poussés en pleine lumière, par hasard, ils sont impitoyablement moqués : « Le clinquant rouillé, les passements ternis, le taffetas rayé, de petits yeux et de grosses gorges brillaient partout. » Chose étrange, la phrase est maladroite. Notre homme d'esprit conserve son esprit pour ses modèles ordinaires.

Les paysans de Molière sont des figures de comédie et des figures conventionnelles. Le peuple des campagnes, pendant tout ce siècle éclatant, demeure dans l'ombre inférieure. Il obtiendra un mot de La Bruyère, un soupir de Fénelon, une page de Vaubán. Et c'est tout, absolument tout.

La nature et les saisons ne tiennent aucune place dans le livre d'Hamilton. Il est tout à sa folie mondaine. Sent-il le vent, le soleil, la froidure? On pourrait se le demander. Il fait parfois une furtive allusion à ces phénomènes extérieurs. Il écrit : « La belle saison étant de retour, les plaisirs qui l'accompagnaient revinrent avec elle. » Il ne nous montre guère qu'une seule fois le paysage; c'est quand Hamilton découvre, au jour et de loin, le domaine de Chesterfield : « Il fut bien surpris de voir une très belle maison, située au bord d'une rivière, au milieu d'une campagne la plus agréable et la plus riante qu'on pût voir. » Il est évident qu'il ne faut pas demander à Clouet de nous peindre un champ de blé, une forêt ou une marine.

Cette merveilleuse myopie a des conséquences amusantes. Il est curieux de voir comment un Anglais au XVII[e] siècle pouvait se représenter les terres lointaines et les peuplades étrangères. Quand il est question d'une expédition en Guinée et que le roi arme une escadre, la cour entre en effervescence et des propos fabuleux commencent de circuler. Hamilton en a gardé le souvenir. « Il faudrait, dit-il, essuyer des chaleurs insupportables, ou des pluies dont chaque goutte se changeait en serpent; que si l'on pénétrait plus avant dans le pays, on était assailli par des monstres mille fois plus inconcevables et plus affreux que toutes les bêtes de l'Apocalypse. » On le voit, le génie de l'aventure, de la conquête, de la colonisation avait encore, tout au moins dans l'âme des courtisans, à faire quelque chemin.

★

On trouve, dans Saint-Evremond, une petite pièce de poésie qui dit, sur la morale de ce temps, tout ce que vraiment on en peut dire. Je vais en citer quelques vers :

Une politique indulgente
De notre nature innocente
Favorisait tous les désirs;
Tout goût paraissoit légitime :
La douce erreur ne s'appeloit point crime;
Les vices délicats se nommoient des plaisirs.

Le jeu semble dominer toutes les préoccupations et régler l'existence de cette société mondaine. Grammont, dès ses commencements, ne nous laisse aucun doute à cet égard. « J'avais, dit-il, tellement le jeu dans la tête, que les précepteurs et les régents perdaient leur latin en me le voulant apprendre. »

Hamilton dit ailleurs : « L'heure de ses repas, à la vérité, dépendait du jeu, c'est-à-dire qu'elle était fort incertaine. » On imagine volontiers l'état moral d'une société tout entière abandonnée à une passion qui manifeste si bien le vide parfait de l'âme. Il faut tout le talent d'Hamilton pour nous peindre cette société sans nous la rendre complètement odieuse. Les hommes sont, la plupart, des pantins qui ne savent même pas ce qu'ils veulent. L'histoire du mariage du duc d'York est exactement scandaleuse, à cela près que la jeune duchesse y demeure assez touchante. Quand Jermyn, don Juan grotesque, projette de se joindre à l'expédition de Guinée, ce qui, somme toute, représente un sursaut d'énergie, Hamilton le raille à propos de ce qu'il appelle sarcastiquement « un projet héroïque ». Une grande figure vient-elle à paraître, celle de Condé, elle se comporte de manière choquante et même révoltante.

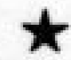
Les femmes se conduisent presque toutes avec la plus charmante légèreté. Chacune des filles d'honneur de la reine ou de la duchesse, rapporte le mémorialiste, aura « la prudence de quitter la cour avant que d'en être chassée ». Les gouvernantes se laissent séduire par la gourmandise. On accouche au petit bonheur, dans un salon, en pleine fête.

A vrai dire, les vices rares ne sont pas fort à la mode. L'homosexualité n'est représentée, dans le tableau, qu'avec la Hobart. Cette personne, à vrai dire, n'est pas considérée comme une femme, mais plutôt comme un monstre androgyne. Killegrew

va jusqu'à laisser entendre que la femme de chambre de la Hobart serait grosse des œuvres de sa maîtresse, ce qui donne à sourire. Parlant des mœurs de la cour, Hamilton dit, tout simplement : « On y était assez grossier pour n'avoir jamais entendu parler du raffinement de l'ancienne Grèce sur les goûts de la tendresse. » En somme, le sujet est neuf. Hamilton ne fait que l'effleurer. Il le laisse presque intact aux ambitions de Marcel Proust qui l'a, pour l'instant, épuisé.

Hamilton a bien assez de tracas avec ces mille et un problèmes de l'universelle coucherie et avec leurs conséquences. Il a, sur la morale et sur l'évolution des événements, des idées tolérantes et sceptiques. Il dit, après avoir raconté comment le duc de Buckingham, amant de la Shrewsbury, se débarrassa proprement du mari en le tuant dans un duel régulier, et comment le vainqueur « demeura paisible possesseur de cette fameuse Hélène », il dit, en manière de conclusion : « Cela choqua d'abord le public; mais le public s'accoutume à tout, et le temps sait apprivoiser la bienséance et même la morale. » Il ne manque pas, d'ailleurs, à raconter, non sans sarcasme, telles histoires édifiantes, dont celle de la Warmestré, qui, après maintes aventures, finit par trouver chaussure à son pied, se maria benoîtement et même eut beaucoup d'enfants.

On comprend le cri de Sainte-Beuve qui a, pour Hamilton beaucoup plus que de l'admiration et, dirait-on, un peu de tendresse, mais qui, refermant l'ouvrage, s'écrie en poussant un soupir : « Somme toute, comme moralité, nous valons mieux que ces gens-là. »



La cour d'Angleterre, telle que la peint Antoine Hamilton dans les *Mémoires*, était composée de gens qui, la plupart, avaient connu l'exil. Presque tous parlaient l'anglais et le français avec la même aisance. L'esprit français jouissait d'un grand prestige et l'influence politique de la France était alors prépondérante dans le monde. Hamilton, en outre, avait bien des raisons de cultiver notre langue et d'honorer nos lettres : il avait, dans son jeune temps, profité de notre culture. Ramené par la suite en France, il y avait retrouvé mieux qu'un asile : un

milieu d'élection, une société, des protecteurs, des traditions, un public, somme toute, une patrie. Il est naturel que se proposant, en outre, d'écrire les mémoires d'un gentilhomme français, il ait, pour le faire, adopté la langue française.

Nous pouvons lui en conserver une sincère gratitude. Sainte-Beuve, comme je l'ai dit, cite un certain nombre d'écrivains qui ont, délibérément, choisi la langue française. Il ne peut les citer tous. Il ne peut prévoir la suite de l'aventure. Nombreux sont les hommes d'Occident qui ont adopté le français par prédilection pour exprimer certaines idées et composer certains ouvrages. Il est tout naturel de trouver les raisons de ce choix, jusqu'au XIXe siècle, dans cette prépondérance politique dont la France a joui longtemps. C'est, à mon gré, simplifier un peu le problème. Depuis la guerre de 1870, la France a cessé de tenir effectivement le devant de la scène dans les affaires politiques de l'Europe et du monde. Sa victoire de 1918, cette victoire si chèrement payée, ne lui a pas rendu le rang que, pour bien des raisons, elle ne pouvait plus soutenir. Or elle n'a pas cessé de jouer, dans l'ordre spirituel, un rôle d'initiatrice et d'inspiratrice. Depuis le début du siècle, que la fortune de mon pays soit favorable ou funeste, j'ai vu les écrivains étrangers venir en France, s'initier à nos mystères, apprendre notre langue et lui offrir quelque somptueux hommage. J'ai vu presque tous les écrivains de la Flandre opter pour le français et ajouter un glorieux rayon à notre bibliothèque. J'ai vu d'Annunzio composer en français le *Mystère de Saint Sébastien*. J'ai vu des Roumains, des Polonais, des Russes s'illustrer dans la langue d'Hamilton, c'est-à-dire dans la langue de Beaumarchais et de Voltaire. Je suis bien obligé de croire qu'une langue aussi généreuse est l'instrument et le trésor d'un peuple vigoureux et vivant, malgré ses chutes, ses échecs et ses incroyables disgrâces.

Janvier-mai 1944.

POÈMES

par RENÉ GUY CADOU

JE PENSE A TOI GILLES

Je pense à toi Gilles né en dix neuf cent soixante quinze
Dans une famille très vieille France de province
Tu as vingt ans et le siècle est bien près de finir
Comme une vache maigre qui ne donne que son cuir
Mais déjà tu connais les trois quarts de l'Europe
Et les quelques parties du monde limitrophes
Tu reviens sans plaisir dans la maison de tes parents
A l'occasion d'un service mortuaire ou d'un accident
Tu t'assieds près de ton père et tu trouves insipide
Sa lecture de Malaparte de Steinbeck ou de Gide
Quant aux poètes qui sont là sur les rayons
Privés de miel depuis ô combien de saisons
Tu t'attaches sans plus à la face stellaire —
Pour l'anecdote — de Guillaume Apollinaire
Et tu ne comprends pas que le pauvre Jacob
Ait pu grimper au ciel sans échelle de corde
Toi aussi tu écris des vers et les traduis
En quatre langues à mesure que tu produis
Tu as eu ton portrait dans le New-York Herald
Et tu brises dans le jardin des vieux des digitales
Pour bien montrer ta triste force et accuser
Ton refus d'être un homme et celui d'exister.

L'HERITAGE FABULEUX

Mon Fils! Laisse-moi t'appeler ainsi
Encor que tu ne sois pas né
Soumis aux lois tardives des gelées

Au vent noir à la pluie grandiose de l'orage
Voici que je te parle ce soir comme à un homme
Quand la journée a été chaude et qu'on a bu
O mon absent définitif! La vie est comme
Un peu de buée sur la cuirasse d'une bue
Je mêle ton enfance improbable à la mienne
Dans la chambre du fond à tentures d'indienne
Près des archives du passé qui sentent l'encre
Le carton imprimé la poussière de craie
Je t'emmène avec moi comme faisait mon père
Très loin derrière le mur bas du cimetière
Pour que je puisse parler fort sans qu'on entende
De l'autre côté de nous la voix qui tremble
Peut-être attendais-tu de moi d'autres paroles
Une attitude un peu moins veule
Et voulais-tu comme linceul
M'enrouler dans des paraboles?
Mais tu vis à ton tour dans une école de campagne
Parmi des livres démodés et des châtaignes
Et tu sanglotes près du feu quand je reviens
Très tard d'un monde obscur qui est déjà le tien
Il se peut que tu meures avec moi
Que nous n'ayons pour témoigner
Qu'une même tombe avec un rosier
N'oublie pas cependant que je te lègue
Quelque chose de fabuleux comme un village nègre
Dans la forêt voilà cent ans
Si l'imagination te fait défaut ô mon fils pense
A un wagon abandonné
A une malle des Indes
A quelques fruits de coloquinte
Dans une coupe
Au fond d'une chambre.

ENTRE LOUISFERT ET SAINT-AUBIN

Entre Louisfert et Saint-Aubin-des-Châteaux
Il y a un ruisseau qu'on nomme le Néant
On le traverse à pied sec

Les yeux secs également
Et l'on marche pressé dans cette nuit soudaine
Qui bave sur les bords
Qui fait mal aux pommiers
Vers un village épais comme un fond de citerne
Juste sous la gouttière de l'éternité
Ah! que le vin est bon quand l'amitié propose
Qu'il est doux d'écouter et de humer le vent
Quand l'ami parle de canards qui se posent
Là-bas très loin à la surface des étangs
Et comme malgré soi on pense au Téméraire
Qu'on trouva un matin dévoré par les loups
Sur un étang gelé tandis que la lumière
D'un plafond gris et blanc tombe sur nos genoux.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT
AIMÉ BONPLAND
ET L'INSTITUT INTERNATIONAL
DE L'HYLEA AMAZONIENNE

par ALBERT RANC

Il y a cent cinquante ans, arrivés à Cumana sur les côtes du Vénézuéla le 14 juillet 1799, Alexandre de Humboldt et Aimé Bonpland commençaient leur fameux voyage scientifique qui dura cinq ans dans les immenses régions de l'Amazone. Humboldt, né à Berlin, avait trente ans; Bonpland, né à La Rochelle en avait vingt-six (1). A cette époque l'Amérique du Sud, fors ses côtes, était une terre presque inconnue, surtout sur les pentes de la Cordillère des Andes et dans la forêt équatoriale. Humboldt et Bonpland y menèrent une sorte d'enquête universelle en se servant de tous les appareils d'observations que pouvait déjà leur procurer la phisique expérimentale en pleine croissance. Ainsi que l'a fort bien noté Camille Vallaux, la grande originalité du voyage de Humboldt et Bonpland consista à faire passer du laboratoire sur le terrain tous les instruments qui pouvaient servir à la mesure de phénomènes naturels.

Les observations qu'ils purent faire ainsi furent extrêmement abondantes et leur étude, lorsqu'ils rentrèrent en France vers 1804, leur demanda une dizaine d'années d'efforts au bout desquels la publication du *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent* apparut comme un monument sans égal dans la littérature scientifique. A propos de cet ouvrage Humboldt écrivait à Bonpland en 1805 : « Nous

(1) Voir, sur Bonpland, *Le Botaniste de la Malmaison*, par René Bouvier et Edouard Maynial, dans le *Mercure* des 1er août, 1er septembre, 1er octobre et 1er novembre 1947. (*N. D. L. R.*)

ne faisons qu'un corps. » Ils ne font qu'un seul souvenir aujourd'hui qu'ils sont élevés sur le plan de l'actualité par l'entreprise de l'Organisation des Nations Unies pour l'Education, la Science et la Culture (UNESCO), afin de coordonner tous les travaux de pénétration, d'étude et d'exploitation de l'Hyléa amazonienne, de l'Amazonie hyléenne, ainsi que ces deux naturalistes intrépides et résolus avaient désigné la forêt de l'Amazonie.



Dès le début du fonctionnement de l'Unesco, le Brésil proposa la création d'un Institut international de l'Hyléa amazonienne (I.I.H.A.). Cet Institut aurait pour objet, disait-on, d'appeler de tous les points du monde des spécialistes des sciences humaines à venir étudier cette région pour que cette terre encore inexploitée puisse fournir un jour son apport à la prospérité commune de l'humanité. Au mois d'août 1947 une réunion d'experts se tint à Belem do Para, port important sur l'estuaire du Tocantins, près de celui de l'Amazone, pour préciser les éléments du projet formulé ainsi dans ses grandes lignes; et c'est le rapport général de cette assemblée qui constitua la base de l'organisation aujourd'hui réalisée.

Une première conférence internationale convoquée par l'Unesco et les gouvernements du Brésil et du Pérou se réunit à Iquitos au Pérou, du 30 avril au 10 mai 1948. Le projet de Convention de l'Institut de l'Hyléa amazonienne y fut adopté et une commission provisoire instituée pour commencer les premières études en attendant la ratification de la Convention par cinq des Etats signataires de l'Acte final d'Iquitos : la Bolivie, le Brésil, la Colombie, l'Equateur, les Etats-Unis, la France, l'Italie, les Pays-Bas, le Pérou, le Vénézuéla.

A cette conférence, la Convention de l'I.I.H.A. fut examinée sous ses aspects scientifiques. C'est ainsi qu'il fut décidé que les recherhes dans la forêt amazonienne devraient toujours être effectuées par des équipes d'hommes de science, intéresser des régions géographiques limitées et porter principalement sur des questions d'intérêt général, celles, par exemple, qui sont liées à l'hydrobiologie, à l'agriculture et à l'alimentation des populations amazoniennes.

Il fut décidé, en outre, que le siège de l'Institut international de l'Hyléa amazonienne serait installé au Brésil, à

Manaos, et que des centres de travail devraient être installés au fur et à mesure des possibilités à Archidona en Equateur, à Belem do Para au Brésil, à Iquitos au Pérou, à Riberalta en Bolivie, au Vénézuéla à San Fernando de Atabapo, à Sibundoy en Colombie.

Manaos est une ville située au confluent du Rio Negro et l'Amazone, à environ un millier de kilomètres de son embouchure et cependant accessible aux vaisseaux de haute mer. La première session de la Commission provisoire de l'I.I.H.A. s'y tint du 14 au 17 mai 1948.

Ainsi s'est trouvé constitué un organisme international de recherches scientifiques en Amazonie à la préparation duquel l'Organisation des Nations Unies pour l'Education, la Science et la Culture a contribué essentiellement et qui doit conclure un accord avec elle pour promouvoir au maximum l'activité des chercheurs de tous les pays et de toutes les disciplines dans cette région du globe encore si mystérieuse.



L'Amazonie, le bassin de l'Amazone, a une superficie d'environ huit millions de kilomètres carrés, ce qui représente à peu de chose près celle de l'Europe. Elle est comprise entre les Andes à l'Ouest et l'Atlantique à l'Est, entre le bassin de l'Orénoque au nord et la montagne de Bolivie au sud. Empiétant sur la Bolivie, l'Equateur, le Vénézuéla, les Guyanes française, britannique et hollandaise, couvrant la majeure partie du centre, du nord et de l'ouest du Brésil, l'Amazonie offre une très grande variété topographique et, ancien lit de la Thétys, elle est le domaine du fleuve le plus puissant du monde. L'Amazone n'est pas le plus long, mais son débit véritablement extraordinaire est supérieur à ceux du Nil, du Mississipi et du Fleuve Jaune réunis. On admet généralement qu'il prend sa source dans le Lac Lauricicha au cœur des Andes péruviennes à 4.000 mètres d'altitude et à seulement 120 kilomètres à vol d'oiseau des côtes de l'Océan Pacifique. Pendant ses six cents premiers kilomètres de parcours, le jeune fleuve s'abaisse de plus de trois mille mètres. Avec ses 6.000 kilomètres de cours dont 3.600 en plaine à partir d'Iquitos, son débit moyen est de 80.000 mètres cubes à la seconde. Recevant deux cents affluents dont quinze ont plus de 1.500 kilomètres et certains, comme le Rio Negro, le Yapura au nord, le Madeira, le Tapa-

joz au sud, plus de 3.000, elle draine le plus vaste bassin fluvial de la Terre que la forêt équatoriale occupe et y présente le plus grand obstacle à son exploration complète.

Cette forêt de l'Amazonie diffère surtout des forêts des régions tempérées par la surprenante variété des espèces végétales qui la compose. Agassiz en dénombra cent dix-sept sur un seul kilomètre carré de superficie. Pour les zoologistes, de façon générale pour tous les biologistes, comme pour les botanistes elle présente un vif intérêt.

Que d'étrangetés peut-elle renfermer dans sa pénombre glauque, son ambiance humide et tiède, son silence inquiétant le jour, son effroyable tumulte la nuit? Mais qu'on ne s'y trompe point, le calme du jour dans le sous-bois, alors que la voûte est exubérante de vie, n'y est qu'une apparence. Si notre ouïe était plus déliée, on y entendrait le bruissement continu des insectes et de tous les êtres innombrables de minuscule structure qui annonce comme un monde de forces organiques en mouvement.

Devant la nature majestueuse des tropiques et l'effrayante splendeur de leur végétation, un vieux prédicateur espagnol s'écriait : « Oh! le beau sermon que ces forêts! » Humboldt reconnaîtra que dans chaque broussaille, dans l'écorce fendue des arbres, dans la terre, la vie s'agite et se fait entendre : « C'est comme une des mille voix que la nature adresse à l'âme pieuse et sensible de l'homme. » Il a dit de la sylve équatoriale de l'Amazone qu'elle est comme des forêts empilées sur des forêts. Les végétaux y sont enchevêtrés tout de même que s'ils avaient horreur du vide et poursuivaient le but d'empêcher toute liberté de l'espace susceptible d'être favorable à la pénétration de l'homme, à l'expansion de l'espèce humaine. Ce décret d'hostilité inexorable est à l'origine de ces impressions de « terreur religieuse et d'horreur sacrée » devant la masse vivante impénétrable de la forêt équatoriale qu'ont si souvent exprimée les naturalistes et les voyageurs, même les moins disposés au lyrisme. La richesse faunistique de ces régions est considérable, tout en n'atteignant cependant pas l'importance du déploiement du règne végétal. Toutefois elle n'est rien auprès des innombrables contingents des insectes et des vers. Les insectes sont autrement dangereux pour l'homme que les grands fauves sous les Tropiques. Leur variété est surprenante. En Amazonie, une enquête forcément incomplète

a relevé plus de sept cents espèces de papillons. Que dire des autres espèces d'insectes? Mais ce n'est pas un exposé complet des formes spécifiques de ces êtres qui donne une idée de la réalité entomologique de l'Amazonie. Elle n'apparaît que lorsqu'on tient compte de l'abondance littéralement prodigieuse des individus. Ce sont d'épais nuages de moustiques qui tourmentent cruellement le voyageur sur les rives de ses cours d'eau. Humboldt et Bonpland ont comparé ces nuées de moustiques à un brouillard très dense. Ils ont indiqué que ni les indigènes, ni les Européens ne pouvaient se soustraire à leur harcèlement continuel, et ils firent des constatations d'une grande portée sur leurs gites.



La forêt de l'Amazone est parmi les plus grandes masses de matière vivante agglomérée qui existent sur le globe terrestre. Elle est un de ces endroits où, dans les conditions les plus rapprochées les unes des autres, s'accomplissent en masses les plus grandes, en quelque sorte condensées, le phénomène primordial de l'assimilation chlorophylienne et l'ensemble des phénomènes communs aux plantes et aux animaux. Toutes les activités vivantes sous toutes les formes du prédatisme, du parasitisme, de la symbiose y sont rassemblées avec une incroyable densité, sauf celle, éminemment singulière, de la matière vivante homonisée. A tout bien considérer avec Frank J. Malina, coordinateur des activités de l'Institut amazonien, l'Hyléa amazonienne est un défi lancé à l'homme. L'ignorance de l'homme du milieu du XXe siècle en ce qui le concerne n'est-elle pas en vérité surprenante? L'homme qui a su inventer la navigation aérienne, faut-il entendre; car il apparaît bien qu'il eût été impossible de constituer l'I. I. H. A. et d'espérer réaliser son programme avant que l'avion n'eût permis de conquérir l'espace, d'opposer aux superficies gigantesques les grandes vitesses de l'aéronautique moderne, et par le survol d'obtenir de vastes vues panoramiques d'un ensemble resté encore impénétrable par la voie terrestre. Au demeurant, cette déficience a une autre cause. Les explorations longues, difficiles, dangereuses même de l'Amazonie tentées jusqu'alors sont très souvent restées stériles parce qu'il n'existait pas un centre permanent chargé de les coordonner et de transmettre la synthèse de leurs résultats de générations en générations. Bien plus,

des renseignements recueillis par certaines expéditions ont été perdus, des rapports établis à leur sujet, documents extrêmement précieux, ont été dispersés et oubliés. La constitution de l'Institut international de l'Hyléa amazonienne va faire disparaître ces lamentables errements. L'étude de la prodigieuse sylve de l'Amazonie entre dans une nouvelle phase à l'ordre de la coopération mondiale. Toutes les sciences, toutes les techniques vont participer à une sorte d'investissement, dont la continuité sera assurée, de cette région du globe où des légendes naissent encore. Déjà, nous envisageons son aménagement fécond, son exploitation fructueuse et nous sommes dans l'attente des révélations nouvelles de tous ordres — chacune importante en soi mais importante aussi par sa valeur explicative — que la pénétration dans son sein inviolé peut porter à notre connaissance.

C'est l'année du cent cinquantenaire des débuts du voyage d'Alexandre de Humboldt et d'Aimé Bonpland en Amérique équinoxiale que l'Institut international de l'Hyléa amazonienne entreprend la mise en œuvre de son premier programme. Faire ce rapprochement, c'est vouloir confronter dans le temps deux entreprises de valeur intellectuelle comparable pour mettre en évidence le caractère de solide organisation collective de celle qui se réalise à notre époque et que l'individualisme des débuts du XIXe siècle ne permettait même pas d'envisager. C'est aussi — peut-être est-ce surtout — vouloir magnifier la continuité du labeur humain pour décrire, expliquer, occuper, équiper la totalité de la planète, car il se manifeste de nos jours une exaltante activité de l'homme en tant qu'agent géographique à la puissance décuplée par les progrès des connaissances scientifiques et l'accroissement des ressources technologiques.

GUILLERI
CAPITAINE DE BRIGANDS

par JACQUES DE RICAUMONT

Guilleri est l'ancêtre direct du banditisme, mais comme en France tout finit par une chanson, ce héros de tant d'exploits criminels n'est plus connu que comme celui de quelques couplets inoffensifs, et l'homme qui durant sa vie terrifia les honnêtes gens ne sert après sa mort qu'à endormir les enfants rebelles. Comme un personnage historique, tel le Roi Dagobert ou le Maréchal de La Palice, ne peut devenir populaire en France que s'il prend l'apparence d'un nigaud ou d'un lâche, c'est sous cet aspect que le chansonnier anonyme a immortalisé Compère Guilleri.

Le vrai Guilleri (1) naquit en Basse-Bretagne sous le règne d'Henri III, d'une famille d'ancienne race. Il achevait ses études à Rennes où, se moquant des remontrances de son père, il ne se plaisait que dans la compagnie des mauvais garçons, si bien que pas une rixe n'avait lieu et pas un crime même n'était commis sans que toute la ville ne l'accusât d'y être mêlé, lorsqu'il apprit qu'Henri IV levait une armée contre le Duc de Savoie, lequel refusait de rendre à la France le Marquisat de Saluces. Il s'y engagea aussitôt. Sa conduite en plusieurs rencontres fut si brillante qu'il ne tarda pas à obtenir le commandement d'une Compagnie.

Malheureusement pour lui, la guerre fut courte et, avant même que la paix n'eût été signée à Lyon, les troupes furent licenciées. Guilleri, qui aimait la lutte, l'aventure et l'argent, réunit les quarante soldats les plus résolus de sa compagnie et leur proposa de former une bande dont il serait le chef,

(1) Anonyme : *Histoire de la vie, grandes voleries et subtilités de Guilleri et de ses compagnons et de leur fin lamentable et malheureuse* (Garnier, Troyes, 1728).

qui s'établirait dans quelque forêt et gagnerait sa vie en détroussant les voyageurs. Ils acceptèrent tous avec enthousiasme et lui jurèrent fidélité. On était en 1600. Guilleri avait dix-huit ans et demi. Parce que le Duc de Savoie avait consenti trop vite de céder au roi de France la Bresse, le Bugey, le bailliage de Gex et la citadelle de Bourg (en échange de quoi il gardait le Marquisat de Saluces dont la restitution avait été le prétexte de cette campagne), celui que ses supérieurs tenaient pour un futur Lieutenant Général devint Capitaine de Brigands.

Pour débuter dans la carrière, c'est la Saintonge qu'il choisit, sans doute parce que les habitants de cette région étaient (et sont restés) à la fois riches, naïfs et un peu poltrons. Le bruit de ses attentats et de ses vols se répandit bientôt dans toute la France, effrayant les uns, divertissant les autres (parce que Guilleri était un bandit plein d'humour) et désespérant son malheureux père au point que celui-ci en mourut de chagrin. Il n'avait qu'un frère, plus jeune que lui d'un an, qui, dès qu'il fut orphelin, s'empressa de le rejoindre. Pendant dix ans ils exercèrent ensemble, avec autant de succès que d'esprit, un métier qui ne passe pas pour honorable et qui pourtant les rendit célèbres.

Un jour où il se promenait sur la route de Niort à La Rochelle, Guilleri rencontra un paysan qu'il accosta en lui demandant où il allait : « A La Rochelle », répondit l'autre. « Eh bien, dit-il, nous irons de compagnie, car je m'y rends aussi. » En cheminant, il s'enquit du but de son voyage. Ayant appris que c'était pour plaider auprès du Sénéchal de cette ville, il s'exclama : « Vous avez donc de l'argent? » Son compagnon répliqua qu'il n'en avait point. « Dans ce cas, riposta Guilleri, nous sommes bien accouplés, puisque nous n'en avons ni l'un ni l'autre. Mais savez-vous ce que nous ferons? Nous allons prier Dieu pour qu'Il nous en envoie. » Aussitôt il se mit à genoux et commanda au paysan de l'imiter. Celui-ci s'exécuta en tremblant, ayant reconnu trop tard son imprudence et prévoyant qu'il ne pourrait se tirer de cette affaire sans grands dommages. Ils renouvelèrent plusieurs fois leurs oraisons, sans que Dieu daignât remplir les poches du paysan (lequel ne priait que pour être délivré du diable qu'il avait à côté de lui), tandis qu'à chaque fois que Guilleri cherchait dans les siennes, il en retirait la première cinq sols, la seconde dix et la troisième un écu qu'il partagea scrupuleusement avec lui. « Voyez donc dans votre

pochette si Dieu ne vous a pas exaucé à votre tour? », lui dit-il, et comme l'autre, de plus en plus inquiet, se prétendait content de ce qu'Il leur avait octroyé : « Il faut donc, déclara-t-il, que je regarde sur vous si Dieu ne vous a pas envoyé autant qu'à moi. » Et aussitôt il le fouilla jusqu'à ce qu'il eût trouvé la bourse qu'il se doutait bien que le paysan portait sur lui. Elle contenait cent écus d'or. Il en fit deux parts égales, dont il garda l'une et dont il tendit l'autre à son compagnon en lui disant : « Prenez la moitié de ce que Dieu nous accorde. Je connais qu'Il vous aime bien, puisqu'Il vous envoie tant d'argent à la fois. » Et avec un gracieux salut, il quitta sa victime heureuse, malgré la perte de son argent (qui causerait sans doute celle de son procès), de s'en être tirée à si bon compte.

Un autre jour, il était embusqué dans le bois de La Chataigneraie, qui était sa demeure ordinaire, lorsqu'il vit passer un homme à cheval, portant la livrée du Prévôt de Niort. L'ayant appréhendé, il l'interrogea sur sa mission. L'homme avoua qu'il portait un message de son maître, M. de la Roche-Boisseau, au Grand Prévôt de La Rochelle, pour le prier de venir le rejoindre dans son château, à quelques kilomètres de cette ville, et y examiner avec lui les moyens de capturer Guilleri, qui, d'après les rapports qu'il avait reçus, se trouvait actuellement dans le bois de La Châtaigneraie. Guilleri, ayant revêtu l'habit du messager, s'en fut à La Rochelle où il remit la lettre au Grand Prévôt. Celui-ci, l'ayant lue, fit aussitôt seller son cheval, rassembla dix de ses archers et se laissa conduire par lui au lieu que le Prévôt de Niort avait fixé. Mais à la place de ce magistrat, ce furent les gens de Guilleri, postés là par leur chef, que ses archers et lui y trouvèrent. Sans avoir eu le temps de se défendre, ils furent assaillis, désarçonnés, déshabillés et liés à des troncs d'arbres. Les bandits, après s'être parés de leurs casaques, s'en allèrent piller un château voisin qui depuis longtemps excitait leur convoitise, mais auquel ils n'avaient jamais encore osé s'attaquer parce qu'il était bien gardé et dont les serviteurs, abusés par leur costume, leur ouvrirent eux-mêmes les portes. Puis, ayant porté leur butin dans leur cachette accoutumée, ils rejoignirent M. de la Roche-Boisseau. Ils ne voulurent pas mettre pied à terre, de peur d'être démasqués, mais prièrent le Prévôt de se hâter de les suivre, afin de surprendre Guilleri qui festoyait avec deux de ses hommes dans un logis situé à la lisière du bois. Ils le menèrent, lui et

quelques-uns de ses gens, à l'endroit où les attendaient, dans une humiliante posture, M. le Grand Prévôt et ses dix archers. En un tournemain, ils eurent subi le même sort. Mais Guilleri, après s'être bien moqué d'eux, ordonna qu'ils fussent relâchés et qu'on leur restituât tout ce qu'on leur avait pris. Puis il les congédia en leur recommandant d'être plus avisés une autre fois, car il ne les traiterait pas avec autant de courtoisie.

Ainsi Guilleri, selon la meilleure tradition, se montrait-il souvent un bandit magnanime, et même, avec les femmes, chevaleresque. A ceux qu'il rencontrait et qui n'avaient pas d'argent, il en donnait, et à ceux qui en avaient beaucoup, il n'en prenait que la moitié. Il haïssait les meurtriers et, si quelqu'un de sa troupe l'était devenu par accident, il le châtiait avec la dernière rigueur. Il lui plaisait autant de passer pour rusé que pour redoutable et il jouait plus de farces qu'il ne commettait de crimes. Ses astuces étaient si subtiles que les Prévôts les plus malins ne réussissaient jamais à le surprendre. Ce fut cette virtuosité qui le perdit.

Un jour qu'il était déguisé en ermite, il avisa le Prévôt de Fontenay qui, avec une petite escorte, se rendait à La Rochelle et, le saluant respectueusement, il le pria de lui accorder une grâce. « Quel plaisir, dit le Prévôt, voulez-vous que je vous fasse? » — « C'est d'aller prendre Guilleri qui dîne avec trois de ses hommes dans une maison isolée à un quart de lieue d'ici. » — « Comment le savez-vous? », s'enquit l'officier de Justice. « Parce qu'il m'a volé », répliqua le saint homme. Selon la tactique habituelle, il mena le Prévôt et ses archers dans une embuscade où ses gens le dépouillèrent de leurs casaques. Puis il les renvoya sans autre mal.

Mais les Prévôts de Niort et de La Rochelle, pour se venger de l'affront qu'ils avaient subi, concertèrent une expédition contre le Château des Essarts, en Bas-Poitou, où Guilleri pour le moment séjournait. Ce fut lui cette fois qui fut surpris. Voyant la maison cernée de toutes parts, il encouragea les siens à la résistance, sortit le premier à cheval et, un pistolet dans chaque main, parvint à passer au milieu des assaillants. Mais quatre autres, dont son frère, furent pris et menés à Saintes où ils furent condamnés au supplice de la roue. La douleur de Guilleri en l'apprenant fut pitoyable. Il se fût tué si ses compagnons ne l'avaient retenu. Dès lors il ne songea plus qu'à se retirer en quelque lieu éloigné pour y passer le reste de ses jours dans la crainte de Dieu. Aussi,

ayant réuni ses quinze derniers fidèles que la mort et la prison avaient jusque-là épargnés, il les exhorta à changer de vie.

« Vous n'ignorez pas, mes amis, leur dit-il (2), la vie que nous avons menée depuis neuf ou dix ans que nous sommes dans ce bois, et que par le moyen d'icelle nous méritons un châtiment exemplaire, qui ne nous peut manquer, si nous continuons davantage nos déportements, puisque Dieu ne laisse aucune méchanceté impunie, bien qu'il attende souvent le pécheur pour voir s'il se convertira.

« Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous avons vu des exemples remarquables de ses jugements : mon frère nous doit servir d'exemple pour considérer nos actions, je dolore grandement le désastre de sa jeunesse, considérez le péril où nous sommes: le Roi est averti de nos mauvais déportements, sa juste fureur ne nous laissera jamais échapper sans punition condigne à nos mérites. Croyez-moi, nous avons assez de moyens pour passer le reste de nos jours en quelque pays où nous ne soyons point connus, et ce faisant éviterons le châtiment qui nous menace. »

Remués par ses paroles, les brigands répondirent qu'ils étaient résolus de s'amender et, après que chacun d'eux eut reçu une importante somme d'argent, ils se séparèrent. Guilleri, vêtu en gentilhomme, prit le chemin de Bordeaux. En route il s'arrêta à Saint-Justin qui lui plut et où il décida de se fixer. Il ne tarda pas, par sa courtoisie et sa libéralité, à séduire la meilleure société de la ville, et, par des qualités plus secrètes mais non moins irrésistibles, à conquérir le cœur d'une jeune veuve. Comme non seulement elle était belle mais qu'elle n'était pas pauvre et que, par surcroît, il en était lui-même amoureux, il la demanda en mariage.

Leur bonheur dura trois ans. Au bout de ce temps, un marchand de Bordeaux, auquel il avait autrefois volé deux mille francs, ayant découvert le lieu de sa retraite, en avertit le Prévôt, qui, un jour de mai, sur les quatre heures du matin, se présenta au château que le jeune ménage habitait et demanda à parler au maître du logis. Celui-ci, entendant des bruits de voix, sauta hors de son lit et descendit en chemise, après avoir pris son pistolet. A peine eut-il ouvert la porte qu'il se vit entouré par les quinze archers que le Prévôt avait postés derrière un petit mur. Mais en renon-

(2) *Op. cit.*

çant à son ancien état, il n'avait perdu pour autant ni sa rapidité d'esprit ni son agilité. Il se mit donc à courir en déchargeant son arme dans la tête du cheval du Prévôt et gagna un bois voisin, où il se cacha si parfaitement que les archers durent abandonner sa poursuite.

Après avoir demeuré quelques jours dans ce bois sans oser retourner chez lui, il résolut de quitter le royaume et, dans ce dessein, s'embarqua à Bordeaux pour passer à Blaye. Mais sur le bateau il fut reconnu par un marchand de Saintes qui le surveilla durant tout le trajet, descendit derrière lui à Royan et, l'ayant vu entrer à l'hôpital, alerta sans tarder le Prévôt de la ville. Celui-ci s'y rendit aussitôt et pria qu'on lui montrât le dernier malade hospitalisé. « D'où viens-tu? » lui demanda-t-il. — « De Bordeaux », répondit Guilleri. — « Quelle est ta profession? » — « Jardinier. » — « Eh bien! j'ai un jardin à cultiver, je te prends donc pour le gouverner. » Et il le mena de l'hôpital à la prison. Comme ils passaient dans une rue étroite, un homme se jeta sur le faux jardinier en s'écriant : « Ah! voleur, c'est maintenant que tu me rendras les quatre-vingts écus que tu m'as pris sur le chemin de La Rochelle. » — « Qui est donc cet homme? » lui demanda le Prévôt, feignant de l'ignorer. « C'est Guilleri, capitaine de brigands », répondit l'autre. — « Oui, dit Guilleri, je ne le puis nier, car je vois que Dieu me veut châtier de mes fautes. » Le Prévôt, qu'un tel aveu dispensait d'autres preuves, le conduisit alors à La Rochelle, où il fut rompu vif le 25 novembre 1608.

Ainsi finit, âgé d'à peine plus de trente ans, simplement parce que le Duc de Savoie s'était résigné un peu trop vite à satisfaire aux exigences du roi de France, un gentilhomme breton auquel ses chefs avaient prédit qu'il deviendrait Colonel et peut-être même Mestre de Camp.

AU-DESSOUS DU VOLCAN[1]

par MALCOLM LOWRY

Traduit par Stephen Rorce assisté de Clarisse Francillon avec la collaboration de l'auteur.

Anglais, né en Angleterre, Malcolm Lowry est le fils d'un négociant en coton, le petit-fils d'un capitaine de vaisseau aux origines scandinaves.

Son enfance fut assombrie par une maladie de la cornée. De dix à quatorze ans il porta un bandeau noir sur les yeux, ce qui ne l'empêcha pas, coulant ses regards par en-dessous, de jouer au golf et au foot-ball, de lire des récits de voyage. Le théâtre de Eugène O'Neill, plus tard, lui donna l'envie de s'en aller lui aussi « au delà de l'horizon ». A dix-sept ans, il quitta le collège et s'engagea comme matelot sur un cargo anglais à destination de la Chine. Puis ce fut Cambridge, les études, les diplômes, les ombres amies de Christopher Marlowe, d'autres élizabéthains.

Déjà, il avait commencé d'écrire. Mais la valise contenant le manuscrit de son premier roman Ultramarine *fut volée à l'éditeur londonien qui avait accepté de le publier; aucune copie n'en existait. L'auteur le récrivit en quelques mois, puis il séjourna à Paris. Des fragments de* Ultramarine, *traduits en français parurent dans un périodique aujourd'hui introuvable.*

Malcolm Lowry se rendit ensuite aux Etats-Unis. Il y fit divers métiers et entreprit la première version de Under the Volcano. *Cet ouvrage qui, sans doute, semblait alors trop audacieux dans sa conception et dans sa forme, fut refusé par des éditeurs anglais et américains. Au Canada où Lowry s'établit, l'œuvré fut écrite une fois encore. Puis le manuscrit (il fallait s'y attendre), fut volé dans un bar au Mexique, retrouvé grâce*

à un champion de rugby. A quelque temps de là, la maison canadienne de l'auteur brûla avec tout ce qu'elle contenait. Il tenta de sauver le manuscrit de son troisième roman, mais il émergea des flammes avec une brûlure au dos et un petit disque de papier bruni aux bords.

La veille de Noël 1944, la dernière version de Under the Volcano *fut enfin achevée dans un « pub » au bord du lac Ontario. Le livre, publié à New-York par les éditions Reynal et Hitchcock connut un succès considérable. Des traductions danoise, italienne, allemande, etc., sont en cours. Le texte qu'on va lire en est le premier chapitre.*

Après un séjour au Mexique, où se situe l'action de son roman, Malcolm Lowry est retourné en Colombie Britannique où, de ses propres mains, il a reconstruit sa maison. C'est là qu'il a choisi de vivre, entre un bras de mer et la forêt, en compagnie des pêcheurs et des constructeurs de barques, ses amis.

Deux chaînes de montagnes traversent la république du nord au sud à peu près, et ménagent entre elles nombre de vallées et de plateaux. En contre-haut d'une de ces vallées que dominent deux volcans s'étend, à deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer, la ville de Quauhnahuac. Elle se trouve bien au sud du Tropique du Cancer, pour être exact sur le 19e parallèle, presque à la même latitude qu'à l'ouest, dans le Pacifique, les Iles Revilla Gigedo ou, beaucoup plus à l'ouest, la pointe la plus méridionale d'Hawaï et à l'est le port de Tzucox sur le rivage atlantique du Yucatan près de la frontière du Honduras Britannique, ou, beaucoup plus à l'est, la ville de Jaggernath, aux Indes, sur le Golfe du Bengale.

Les murs de la ville, bâtie sur une colline, sont hauts, les rues et les venelles tortueuses et accidentées, les routes sinueuses. Une belle grand'route de style américain y entre par le nord, mais se perd dans ses voies étroites et n'en sort que sentier de chèvres. Quauhnahuac possède dix-huit églises et cinquante-sept « cantinas ». Elle s'enorgueillit également d'un golf, de non moins de quatre cents piscines publiques et privées, pleines de l'eau intarissablement déversée des montagnes, et d'hôtels splendides et nombreux.

L'Hôtel-Casino de la Selva se dresse juste en dehors de la ville sur une colline un peu plus élevée, près de la gare de chemin de fer. Il est construit fort en retrait de la route prin-

cipale et entouré de jardins et de terrasses qui commandent un ample panorama en tous sens. Somptueux, il y règne un certain air de splendeur désolée. Car ce n'est plus un Casino. On ne peut même pas jouer ses consommations aux dés dans le bar. Les spectres des joueurs ruinés le hantent. Il semble que personne ne nage jamais dans la magnifique piscine olympique. Les plongeoirs se dressent lugubres et vides. Les terrains de pelote basque désertés sont envahis d'herbe. Deux courts de tennis seulement sont entretenus en cours de saison.

Vers le coucher du soleil, le Jour des Morts de novembre 1939, deux hommes vêtus de flanelle blanche étaient assis à boire de l'anis sur la grande terrasse du Casino. Ils avaient joué au tennis, continué au billard, et leurs raquettes à étuis imperméables, serrées dans leurs presses — celle du docteur triangulaire, l'autre quadrangulaire — reposaient sur le parapet devant eux. Comme les processions serpentant du cimetière vers le bas de la colline derrière l'hôtel s'approchaient, les sons plaintifs de leurs hymnes parvinrent aux deux hommes; ils se tournèrent pour observer les meneurs de deuil, l'instant d'après uniquement visibles sous la forme des lueurs mélancoliques de leurs cierges, tournoyant parmi les bottes de céréales au loin. Le Dr Arturo Diaz Vigil poussa la bouteille d'Anis del Mono vers M. Jacques Laruelle, qui se penchait d'un air absorbé en avant.

Un petit peu à droite et au-dessous d'eux, au-dessous du gigantesque soir rouge dont le reflet allait saignant dans les piscines désertes partout éparses comme autant de mirages, s'étendaient la douceur et la paix de la ville. Paisible, elle le semblait assez, vue de leurs sièges. Ce n'était qu'en prêtant une oreille attentive, comme M. Laruelle à présent, qu'on pouvait distinguer une rumeur lointaine et confuse — différente mais en quelque manière inséparable du menu murmure, du tintinnabulement des pénitents — tel un chant, s'élevant puis tombant, et un piétinement soutenu : les cris et les détonations de la « fiesta » qui avait duré tout le jour.

M. Laruelle se versa un autre anis. Il buvait de l'anis parce que ça lui rappelait l'absinthe. Son visage s'était revêtu d'un pourpre sombre, et sa main tremblotait contre la bouteille, sur l'étiquette de laquelle un démon écarlate brandissait une fourche vers lui.

« — Je voulais le persuader de partir se faire déalcoholiser », disait le Dr Vigil. Il buta sur le mot en français et poursuivit en anglais. Mais j'étais si malade moi-même ce jour-là après le bal que je souffre, physique, réellement. C'est très mauvais, car nous médecins devons nous comporter comme apôtres. Vous vous rappelez, nous avions joué au tennis ce jour-là aussi. Eh bien, après que j'ai recondouit le Consul à son jardin, j'envoya un boy descendre voir s'il viendrait pour quelques minutes frapper ma porte. Je saurais gré à lui, sinon, s'il lui plaît m'écrire un mot, si boire ne l'a pas toué déjà. »

M. Laruelle sourit.

« Mais ils sont partis », continua l'autre, « et oui, je pense demander à vous aussi ce jour-là si vous l'aviez recondouit à sa maison. »

« Il était chez moi quand vous avez téléphoné, Arturo. »

« Oh! je sais, mais nous avions pris si horrible saoulerie cette nuit-là avant, si perfecta*mente* borracho, qu'il me semble, le Consul est aussi malade que je suis. » Le Dr Vigil hocha la tête. « La maladie n'est pas seulement dans corps, mais dans cette partie habituée à être appelle : l'âme. Pauvre votre ami, il dépenser son argent sur terre dans de telles tragédies continues. »

M. Laruelle vida son verre. Il se leva et s'en fut au parapet; une main sur chaque raquette, il regarda au-dessous et autour de lui : les terrains de pelote basque à l'abandon, leurs frontons couverts d'herbe, les courts de tennis morts, la fontaine, toute proche au milieu de l'avenue de l'hôtel, où un planteur de cactus avait arrêté son cheval pour le faire boire. Deux jeunes Américains, un garçon et une fille, avaient engagé une tardive partie de ping-pong sur la véranda de l'annexe en-dessous. Ce qui s'était passé il y avait juste un an aujourd'hui paraissait déjà d'un autre âge. L'on eût cru que cela se perdrait comme une goutte d'eau dans les horreurs du présent. Il n'en allait pas ainsi. Bien que toute tragédie fût en passe de perdre sens et réalité, il semblait encore permis de se souvenir des jours où une vie d'homme gardait quelque valeur et n'était point qu'une simple coquille dans un communiqué. Il alluma une cigarette. Loin sur sa gauche, au nord-est, au delà de la vallée et des contreforts en terrasse de la Sierra Madre de l'Est, les deux volcans, le Popocatepetl et l'Ixtaccihuatl, s'élevaient magnifiques et précis dans le

soleil couchant. Plus proche, distant de quinze kilomètres peut-être, et plus bas de niveau que la vallée maîtresse, il discerna le village de Tomalín, niché derrière la jungle, d'où montait une mince écharpe bleue de fumée illicite; quelqu'un brûlait du bois pour faire du charbon. Devant lui, de l'autre côté de la grand'route américaine, s'étendaient des bosquets et des champs à travers lesquels ondulaient une rivière et la route d'Alcapancingo. La tour de guet d'une prison émergeait d'un bois entre la rivière et la route qui se perdait ensuite où les collines violettes d'un Paradis à la Doré dévalaient au lointain. En face dans la ville les lumières de l'unique cinéma de Quauhnahuac, bâti à flanc de coteau et ressortant nettement, s'allumèrent, vacillèrent, se rallumèrent. « No se puede vivir sin amar », dit M. Laruelle... « Comme cet estúpido l'avait inscrit sur ma maison. »

« Venez, amigo, lâchez votre esprit », dit le Dr Vigil derrière lui.

« — Mais hombre, Yvonne est retournée! C'est ce que je ne comprendrai jamais. Elle est retournée à cet homme! » M. Laruelle revint à la table où il se versa un verre d'eau minérale de Tehuacan qu'il avala. Il dit :

« Salud y pesetas. »

« Y tiempo para gastarlas », répliqua pensivement son ami.

M. Laruelle observa le docteur renversé dans son transatlantique et bâillant, la belle, impossiblement belle, sombre, imperturbable face de Mexicain, les aimables yeux marron foncé, innocents aussi, comme les yeux de ces beaux et méditatifs enfants Oaxaqueñans qu'on voyait à Tehuantepec (cet endroit idéal où les femmes font le travail tandis que les hommes se baignent dans la rivière toute la journée), les petites mains fuselées à poignets délicats, au dos desquelles cela donnait presque un choc de voir le semis de gros poil noir. « Il y a longtemps que j'ai lâché mon esprit, Arturo », dit-il en anglais, ôtant la cigarette de sa bouche de ses doigts soignés et nerveux qu'il savait trop chargés de bagues. « Ce que je trouve de plus. » — M. Laruelle vit que sa cigarette n'avait plus de feu et s'offrit un autre anis.

« Con permiso. » Le Dr Vigil suscita un briquet flambant si vite qu'on l'eût cru allumé dans sa poche, et enflammé sur lui-même, geste et allumage du même coup; il tendit du feu à M. Laruelle. « N'êtes-vous allé jamais à l'église pour les

délaissés ici », demanda-t-il soudain, « où est la Vierge pour ceux qui n'ont personne avec? »

M. Laruelle secoua la tête.

« Personne ne va là. Seulement eux qui n'ont personne avec », dit le docteur, lentement. Il empocha le briquet et regarda sa montre, renversant le poignet d'une nette petite secousse. « Allons-nous-en, » ajouta-t-il, « vámonos, » et de partir à gorge déployée d'une série d'éclats de rire saccadés qui le plièrent en deux, eût-on dit, jusqu'à avoir la tête dans les mains. Puis il se leva et rejoignit M. Laruelle au parapet, aspirant de grandes bouffées d'air. « Ah, mais voici l'heure que j'aime, avec le soleil qui descend, quand tout l'homme se mit à chanter et tous les chiens à happer. »

M. Laruelle eut un rire. Pendant qu'ils parlaient, le ciel s'était au sud chargé de fureur et d'orage; les meneurs de deuil avaient quitté la pente de la colline. Des vautours assoupis, haut par-dessus leurs têtes, se déployaient au vent. « Huit heures et demie environ, alors je pourrais passer une heure au ciné. »

« Bueno, je vous verrai cette nuit alors, à l'endroit où vous savez. Souvenez-vous, je ne crois encore pas que vous partez demain. » Il tendit sa main que M. Laruelle, aimant bien le docteur, serra vigoureusement. « Essayez de venir ce soir, sinon, s'il vous plaît, comprenez que je m'intéresse toujours à votre santé. »

« Hasta la vista. »

« Hasta la vista. »

— Seul, debout près de la grand'route où quatre années plus tôt il avait descendu en auto les derniers kilomètres de ce long voyage fou et beau depuis Los Angeles, M. Laruelle trouvait lui aussi difficile de croire qu'il partait pour de vrai. La pensée du lendemain semblait en ce moment quasi insoutenable. Il avait fait une pause, indécis quant à la marche à suivre pour rentrer chez lui, lorsque le petit autobus surchargé, Tomalin-Zócalo, cahotant descendit devant lui la colline vers la « barranca » avant de grimper dans Quauhnahuac. Lui répugnait à prendre la même direction ce soir. Traversant la rue, il alla vers la gare. Bien qu'il n'eût point à prendre le train, le sentiment du départ, de son imminence, vint de nouveau l'accabler tandis qu'esquivant puérilement les aiguillages, il se cherchait un chemin par-dessus les rails à voie étroite. Les rayons du soleil couchant rico-

chaient des citernes à pétrole sur l'herbe du remblai plus loin. Le quai dormait. Les voies étaient libres, les signaux levés. Il n'y avait pas grand'chose qui donnât à entendre qu'aucun train fût jamais arrivé dans cette gare, voire en fût parti :

QUAUHNAHUAC

Il y avait pourtant un peu moins d'une année que l'endroit s'était trouvé le théâtre d'une séparation qu'il n'oublierait jamais. A leur première rencontre il n'avait pas aimé le demi-frère du Consul quand celui-ci était venu avec Yvonne et le Consul lui-même à la maison de M. Laruelle dans la « Calle » Nicaragua; pas davantage, il le sentait maintenant, que Hugh ne l'avait aimé. L'aspect bizarre de Hugh — bien que revoir Yvonne eût un tel effet d'écrasement sur Laruelle, qu'il ne ressentit même pas l'impression de bizarrerie assez fort pour pouvoir ensuite, à Parián, reconnaître Hugh sur-le-champ — lui donna tout simplement l'air d'une caricature de sa description mi-amère mi-aimable par le Consul. C'était donc là l'enfant dont M. Laruelle se rappelait vaguement avoir ouï parler des années auparavant! En une demi-heure il l'eut rejeté comme raseur irresponsable, « Karl-Marx-brother » professionnel de salon, emprunté et vain en réalité, mais affichant des allures de romantique extraverti. Tandis que Hugh, que pour diverses raisons le Consul n'avait certes pas « préparé » à rencontrer M. Laruelle, vit sans nul doute en lui un type de raseur encore plus affecté, l'esthète d'un certain âge, célibataire endurci dans la galanterie, aux manières envers les femmes de propriétaire plutôt patelin. Mais trois nuits blanches plus tard une éternité de vie avait passé : la peine et la stupeur devant une inassimilable catastrophe les avaient rapprochés. Dans les heures qui suivirent sa réponse à Hugh qui téléphonait de Parián, M. Laruelle en apprit beaucoup sur Hugh : ses espoirs, ses illusions, ses désespoirs. Quand Hugh partit, ce fut comme s'il perdait un fils.

Sans souci de son costume de tennis, M. Laruelle grimpa sur le remblai. Il avait tout de même eu raison, se dit-il, comme monté sur le faîte il s'arrêtait pour respirer, raison, après que le Consul eût été « découvert » (mais entre temps était survenue cette situation grotesquement pathétique où il

n'y eut, la première fois sans doute qu'on en eût un si vif besoin à Quauhnahuac, pas de Consul de Grande-Bretagne auquel en appeler), raison d'insister pour que Hugh rejetât tous scrupules conventionnels, pour qu'il ne négligeât aucun des avantages de la curieuse répugnance de la « police » à le retenir — de leur inquiet souci, semblait-il presque, de se débarrasser de lui juste alors qu'ils paraissaient en toute logique devoir le détenir en tant que témoin — du moins à certain titre de ce dont à distance maintenant l'on pouvait presque faire mention comme de l' « affaire » — et le plus tôt possible rejoignit ce navire qui l'attendait providentiellement à Vera Cruz. M. Laruelle se retourna vers la gare; Hugh laissait un vide. En un sens il avait décampé avec la dernière de ses illusions. Car Hugh, à vingt-neuf ans, rêvait encore, même alors, de changer le monde (il n'y avait pas d'autre façon de dire) par ses actes — tout comme Laruelle, à quarante-deux, n'avait pas encore abandonné tout espoir de le changer par les grands films qu'il se proposait de faire de quelque manière. Après tout il avait fait de grands films pour autant qu'on en fît dans le passé. Et pour autant qu'il sût ils n'avaient changé le monde en rien. En tout cas il avait acquis une certaine identification avec Hugh. Il allait comme Hugh à Vera Cruz; et comme Hugh aussi, il ne savait si son navire toucherait jamais le port...

Le chemin de M. Laruelle menait au travers de champs à demi cultivés, bordés d'étroites sentes herbeuses foulées par les planteurs de cactus au retour du travail. C'était jusqu'à ce point l'une de ses promenades favorites, bien qu'il ne l'eût pas faite depuis avant les pluies. Attirante était la fraicheur des feuilles de cactus; les arbres verts que le soleil du soir illuminait auraient pu être des saules pleureurs secoués par les rafales du vent qui s'était levé; dans le lointain apparaissait un lac de soleil jaune au pied de belles collines en forme de miches de pain. Mais il y avait quelque chose de funeste maintenant dans la soirée. Jusqu'au sud s'appesantissaient des nuages noirs. Dans le sauvage coucher de soleil les volcans semblaient redoutables. M. Laruelle marchait vite, dans les bons gros souliers de tennis qu'il aurait dû avoir déjà emballés, balançant sa raquette. Il était de nouveau en proie à un sentiment de crainte, sentiment d'être encore, après toutes ces années, et à son dernier jour ici, un étranger. Quatre, presque cinq ans, et il se sentait encore tel un vagabond sur une autre planète. Non que cela

rendit le départ moins pénible, même s'il allait bientôt, Dieu veuille, revoir Paris. Enfin! La guerre, sauf qu'elle était mauvaise, ne lui inspirait que peu d'émotions. L'un ou l'autre camp gagnerait. Et dans les deux cas la vie serait dure. Quoique si les Alliés perdaient elle serait plus dure. Et dans les deux cas l'on poursuivrait sa bataille à soi.

De quelle perpétuelle, de quelle saisissante façon changeait le paysage! A présent les champs étaient pleins de pierres : il y avait une file d'arbres morts. Une charrue abandonnée, de profil sur la nue, levait les bras au ciel en une muette supplication; une autre planète, songea-t-il derechef, une étrange planète où, à regarder un peu plus loin, au delà des Tres Mariás, l'on trouverait toutes sortes de paysages à la fois, les Costwolds, Windermere, le New Hampshire, les prairies d'Eure-et-Loir, même les dunes grises du Cheshire, même le Sahara, une planète sur laquelle, en un clin d'œil, l'on pouvait changer de climat, et, s'il vous plaisait d'y penser, au croisement d'une grand'route, de civilisation par trois fois; mais planète de beauté, impossible de nier sa beauté, pour fatale et purificatrice qu'elle pût être, la beauté du Paradis Terrestre lui-même.

Mais dans le Paradis Terrestre, qu'avait-il fait? Peu d'amis. L'acquisition d'une maîtresse mexicaine avec laquelle il se disputait, et de quantité de belles idoles Mayas qu'il ne pourrait sortir du pays, et il —

M. Laruelle se demanda s'il allait pleuvoir; quelquefois, quoique rarement, cela se produisait à cette époque de l'année, par exemple l'an dernier, où il avait plu quand il n'aurait pas dû. Et ces nuages au sud étaient des nuages d'orage. Il s'imagina qu'il flairait la pluie, et il lui passa par la tête que rien ne lui plairait plus que de se faire mouiller, saucer jusqu'à la peau, de marcher sans relâche à travers ce pays sauvage dans son costume de flanelle blanche collé à lui, de plus en plus mouillé et mouillé et mouillé. Il observa les nuages : de rapides chevaux noirs se pressant dans le ciel. Une sombre tempête éclatant hors de saison! Tel l'amour, pensa-t-il; l'amour venu trop tard. Mais n'y succédait point le calme de la raison, comme à la terre surprise retournent le parfum du soir et le lent soleil chaud! M. Laruelle pressa le pas, poussant encore plus loin. Et que pareil amour d'un coup vous rende muet, aveugle, fou, vous tue — en trouver une image ne change pas votre sort. Tonnerre de Dieu... Cela

n'étanchait aucune soif de dire comme était l'amour venu trop tard.

La ville était presque juste à sa droite maintenant et au-dessus de lui, car M. Laruelle n'avait fait que descendre peu à peu la colline depuis qu'il avait quitté le Casino de la Selva. Du champ qu'il traversait il pouvait voir, par-dessus les arbres à flanc de colline et au delà de la sombre silhouette féodale du Palais Cortez, la roue Ferris en lente rotation, déjà illuminée sur la place de Quauhnahuac; il crut percevoir le bruit de rires humains montant de ses nacelles étincelantes et, à nouveau, la griserie légère de voix qui s'en allaient chantant, diminuant, expirant dans le vent, à la fin inaudibles. A travers champs lui arrivait un air américain plein de découragement, « Saint-Louis Blues » ou dans le genre, par instants molle houle de musique poussée par le vent d'où giclait un embrun de caquetage, qui ne semblait pas tant se briser que frapper sur les murs et les tours des faubourgs; puis en un gémissement elle refluait aspirée en lointain. Il se retrouva sur le chemin menant par la brasserie à la route de Tomalin. Il parvint à la route d'Alcapancingo. Une auto passa et comme il attendait, détournant la tête, que la poussière fût retombée, il se souvint de cette fois qu'il longeait en auto avec Yvonne et le Consul le lit du lac mexicain, autrefois cratère d'un énorme volcan, et revit l'horizon estompé de poussière, les autobus filant à travers les tourbillons de poussière en un sifflement, les garçons frémissants debout à l'arrière des camions cramponnés à mort, le visage à l'abri de la poussière sous des bandeaux (et il y avait en cela une magnificence, par lui toujours sentie, une sorte de symbole de l'avenir, pour lequel un peuple héroïque avait, en vérité, fait de si grands préparatifs puisque, par tout le Mexique l'on pouvait voir sur leurs camions tonnants ces jeunes bâtisseurs, dressés, leurs pantalons claquant sec, campés sur leurs jambes large ouvertes, solides) et dans le soleil, sur la colline ronde, le peloton isolé d'une avant-garde de poussière, les collines près du lac obscurcies de poussières telles des îles sous une pluie battante. Le Consul, dont M. Laruelle distinguait à présent la vieille demeure sur la pente au delà de la barranca, avait semblé alors assez heureux aussi, se promenant à travers Cholula aux trois cent six églises et deux salons de coiffure, le « Toilet » et le « Harem », puis escaladant la pyramide en ruine qui était,

assurait-il avec fierté, la Tour de Babel originale. Qu'il avait admirablement caché ce que devait être la Babel de ses pensées!

Deux Indiens en guenilles approchaient de M. Laruelle dans la poussière; ils étaient en train de discuter, mais avec la profonde concentration de professeurs d'université déambulant par un crépuscule d'été à travers la Sorbonne. Leurs voix, les gestes de leurs fines mains sales étaient incroyablement courtois, délicats. Leur port faisait penser à la majesté des princes Aztèques, leurs faces aux bas-reliefs obscurs des ruines du Yucatan :

« — perfectamente borracho — »
« — completamente fantástico — »
« Si, hombre, la vida impersonal — »
« Claro, hombre — »
« Positivamente! »
« Buenas noches. »
« Buenas noches. »

Ils s'évanouirent dans le crépuscule. La roue Ferris sombra hors de vue : les bruits de la foire, la musique, au lieu de se rapprocher, avaient cessé un instant. M. Laruelle regarda l'occident; chevalier d'antan, avec sa raquette pour bouclier et sa lampe de poche pour parchemin, il rêva un moment des batailles auxquelles survivait l'âme pour vaguer là-bas. Il s'était proposé de tourner dans un autre sentier descendant sur la droite et menant, passé la ferme modèle où le Casino de la Selva mettait ses chevaux à paître, droit dans sa rue, la Calle Nicaragua. Mais une subite impulsion le fit tourner à gauche et suivre la route longeant la prison. Il sentait un obscur désir, ce dernier soir, de faire ses adieux aux ruines du Palais de Maximilien.

Au sud, un immense archange, noir comme le tonnerre, survenait du Pacifique. Et pourtant, après tout, l'orage contenait sa propre paix secrète... Sa passion pour Yvonne (qu'elle eût jamais été très bonne en tant qu'actrice n'était pas la question, il lui avait dit vrai en déclarant qu'elle eût été plus que bonne dans n'importe lequel des films faits par lui) lui avait remis au cœur, d'une façon qu'il n'aurait su expliquer, la première fois où seul, marchant dans les pâquis au sortir de Saint-Près, où il logeait, le somnolent village français d'eaux barrées et de biefs et de gris moulins hors

d'usage, il avait vu s'élever lentement et merveilleusement et dans une infinie beauté au-dessus des chaumes semés de fleurs sauvages, s'élever lentement au soleil, comme des siècles auparavant les pèlerins errant dans ces mêmes champs les avaient regardés s'élever, les deux flèches jumelles de la Cathédrale de Chartres. L'amour lui avait, pour un temps par trop bref, apporté une paix étrangement pareille au sortilège, à l'enchantement de Chartres même dont, loin dans le passé, il avait fini par aimer chaque petite rue, chaque petit café d'où il pouvait contempler la cathédrale en éternelle navigation sur les nues, le sortilège que ne parvenait à rompre même pas le scandale de ses dettes en ville. M. Laruelle hâta le pas vers le Palais. Pas plus que nul remords devant la détresse du Consul n'était venu rompre cet autre sortilège quinze années plus tard ici à Quauhnahuac! A cet égard, songea M. Laruelle, ce qui les avait réunis un certain laps de temps, le Consul et lui, n'était point, d'un côté comme de l'autre, le remords. C'était peut-être, en partie, davantage le désir de cet illusoire bien-être, à peu près aussi apaisant que de serrer la mâchoire sur une dent qui fait mal, obtenu en se faisant tacitement accroire l'un à l'autre qu'Yvonne était toujours là.

— Ah, mais toutes ces choses auraient pu sembler d'assez bonnes raisons de mettre toute la terre entre eux et Quauhnahuac! Aucun d'eux ne l'avait fait pourtant. Et maintenant M. Laruelle pouvait en sentir le fardeau l'oppresser du dehors, comme en quelque sorte transféré à ces montagnes violettes tout autour de lui, si mystérieuses, avec leurs mines d'argent secrètes, si reculées, pourtant si proches, si tranquilles, et de ces montagnes émanait une étrange force de mélancolie qui tentait de le retenir ici corporellement, qui était le poids du fardeau, le poids de bien des choses, mais surtout du chagrin.

Il passa près d'un champ où une Ford d'un bleu délavé, épave totale, avait été poussée derrière une haie sur une pente : on avait glissé deux briques sous ses roues de devant pour en éviter le départ involontaire. Qu'attends-tu, avait-il envie de lui demander, éprouvant une sorte d'affinité, de parenté avec ces lambeaux de vieille capote claquant au vent... *Chéri, pourquoi suis-je partie? Pourquoi m'as-tu laissé partir?* Ce n'était pas à M. Laruelle que ces mots d'une carte postale fort retardée d'Yvonne avaient été adressés,

cette carte postale que le Consul avait dû malicieusement glisser sous son oreiller à quelque instant de ce dernier matin — mais comment savoir jamais quand au juste? — comme si le Consul avait tout calculé, *sachant* que M. Laruelle la découvrirait au moment précis où Hugh, éperdu, téléphonerait de Parián. Parián! A sa droite montaient les hautes murailles de la prison. Là-haut sur la tour de garde, tout juste visible au-dessus des murs, deux policiers scrutaient l'est et l'ouest de leurs jumelles. M. Laruelle traversa un pont sur la rivière, puis prit un raccourci à travers une vaste clairière dans les bois qu'on était visiblement en train d'aménager en jardin botanique. Du sud-est accourait un pullulement d'oiseaux : de petits oiseaux mais trop longs, noirs et laids, mi-insectes monstrueux, mi-corbeaux d'allure, aux longues queues balourdes, au vol onduleux, rebondissant, laborieux. Lacérant le crépuscule, à tire-d'aile ils retournaient avec fièvre, comme chaque soir, se percher dans les « fresnos » du « zócalo », qui jusqu'à la tombée de la nuit vibrerait de leurs piailleries stridentes, incessantes, mécaniques. A la débandade en silence défila, pédala cette troupe obscène. Le temps pour M. Laruelle d'atteindre le Palais, le soleil s'était couché.

Malgré son amour-propre il regretta immédiatement d'être venu. Les piliers roses brisés, dans la pénombre, avaient bien pu l'attendre pour lui tomber dessus, et la pièce d'eau, sous une écume verte, avec ses marches descellées pendues à un crampon rouillé, pour se refermer sur sa tête. La chapelle disloquée, puante, fouillis de mauvaises herbes, les murs croulants, éclaboussés d'urine, sur lesquels étaient tapis des scorpions — entablement rompu, triste archivolte, pierres glissantes couvertes d'excréments — ce lieu, où l'amour jadis s'était navré, faisait figure de cauchemar. Et Laruelle était fatigué des cauchemars. La France, même en travesti autrichien, ne doit pas se transférer au Mexique, pensa-t-il. Maximilien avait eu de la malchance avec ses palais aussi, pauvre diable. Pourquoi fallait-il qu'on appelât cet autre palais fatal de Trieste le Miramar aussi, où Charlotte devint folle et tous ceux qui vécurent jamais, de l'Impératrice Elisabeth d'Autriche à l'Archiduc Ferdinand, trouvèrent une mort violente? Et pourtant, comme ils avaient dû l'aimer, ce pays, ces deux exilés solitaires sous la pourpre, des êtres humains en fin de compte, des amoureux hors

de leur élément — leur Eden, sans qu'aucun d'eux n'en sût tout à fait la raison, se mettant sous leur nez à se transformer en prison et à puer la brasserie, leur seule majesté étant à la fin celle de la tragédie. Des spectres. Des spectres, comme au Casino, hantaient sûrement ces lieux. Et un spectre qui disait encore : « C'est notre destin de venir ici, Charlotte. Regarde cette magnifique terre montueuse, ses collines, ses vallées, ses volcans incroyablement beaux. Penser qu'elle est à nous! Soyons bons, soyons des constructeurs et rendons-nous dignes d'elle! » Ou il y avait des spectres qui se querellaient : « Non, tu l'aimais toi-même, tu aimais ta misère plus que moi. Tu nous as délibérément fait cela. » « Moi? » « Tu avais toujours des gens pour s'occuper de toi, pour t'aimer, pour se servir de toi, pour te mener. Tu écoutais tout le monde sauf moi, qui t'aimais réellement. » « Non, tu es la seule personne que j'aie jamais aimé. » « Jamais? Tu n'aimais que toi-même. » « Non, c'était toi, toujours toi, il faut me croire, je t'en prie : il faut te rappeler comme nous étions toujours en train de songer à partir au Mexique. Tu te rappelles?... Oui, tu as raison. Avec toi j'ai couru ma chance. Plus jamais de chance comme celle-là! » Et soudain ensemble ils pleuraient, passionnément, debout là.

Mais c'était la voix du Consul, et non de Maximilien, que M. Laruelle eût presque pu entendre dans le Palais : et il se souvenait en poursuivant sa marche, ravi de mettre enfin le pied dans la Calle Nicaragua même, à son but le plus éloigné, du jour où il était tombé sur le Consul et Yvonne enlacés là; c'était peu après leur arrivée au Mexique et comme le Palais lui avait paru différent alors! M. Laruelle ralentit le pas. Le vent était tombé. Il ouvrit sa veste de tweed anglais (achetée toutefois au High Life, prononcé Itch Lif, Mexico) et desserra son écharpe bleue à pois. La soirée était singulièrement accablante. Et tellement silencieuse. Pas un son, pas un cri n'atteignait son oreille maintenant. Rien que le gauche bruit de ventouses de ses pas... Pas une âme en vue. M. Laruelle sentait aussi sa peau s'érailler un peu, son pantalon le serrait. Il devenait, il était déjà devenu trop gras au Mexique, ce qui suggérait une autre raison bizarre, qui ne parviendrait jamais aux journaux, pour certains de prendre les armes. Il balança, absurde, sa raquette dans les airs, esquissant un service, un revers : mais elle était trop lourde, il n'avait pas songé à la presse. Il laissa la ferme modèle sur

sa droite, les bâtiments, les champs, les collines maintenant indécises dans l'obscurité qui rapidement tombait. La roue Ferris apparut de nouveau, juste le sommet, brûlant en silence haut sur la colline, presque droit devant lui. puis les arbres grandissants la recouvrirent. La route, exécrable et toute défoncée, descendait à cet endroit en pente raide; il approchait du petit pont sur la barranca, le ravin profond. Au milieu du pont il fit halte; il alluma une autre cigarette à celle qu'il venait de fumer et se pencha sur le parapet, regardant en bas. Il faisait trop noir pour voir le fond, mais : c'était bien là l'aboutissement et le clivage! Quauhnahuac était à cet égard, comme l'époque : de quelque côté qu'on tournât l'abîme vous guettait au coin. Dortoir pour vautours et cité Moloch! Tandis qu'on crucifiait le Christ, disait l'hiératique légende portée par la mer, la terre d'ici s'était ouverte d'un bout à l'autre, bien que la coïncidence n'eût alors pu frapper qui que ce soit! C'était sur ce pont que le Consul lui avait un jour suggéré de faire un film sur l'Atlantide. Oui, penché tout comme ceci, ivre mais contenu, cohérent, un peu fou, un peu impatient — c'était l'une de ces fois où le Consul avait bu à en être dégrisé — il lui avait parlé de l'esprit de l'abîme, du dieu de la tempête, « huracán », qui « témoignait de manière si suggestive des rapports entre les bords opposés de l'Atlantique. » Quoi qu'il eût voulu dire.

Ce n'était du reste pas la première fois que le Consul et lui avaient regardé dans un abîme. Car il y avait toujours eu, des siècles auparavant — et comment pouvait-on l'oublier maintenant? — le « Bunker du Diable » : et l'autre rencontre survenue là qui semblait en quelque obscure relation avec la suivante au Palais de Maximilien... Avait-ce été vraiment si extraordinaire de découvrir ici à Quauhnahuac le Consul, de découvrir que son vieux camarade de jeux britannique — il pouvait difficilement l'appeler « camarade d'école » — perdu de vue il y avait près d'un quart de siècle, vivait en fait, et avait, à son insu, vécu depuis six semaines dans la même rue que lui? Sans doute pas; sans doute était-ce simplement l'une de ces coïncidences dénuées de sens qu'on pourrait étiqueter : « tour favori des dieux ». Mais avec quelle intensité revivait-il, une fois de plus, ces vacances d'autrefois sur une plage d'Angleterre!

— M. Laruelle, né à Languion dans la Moselle, mais dont le père, riche philatéliste aux habitudes mal connues, était

venu s'installer à Paris, passait d'habitude, dans son enfance, ses vacances d'été en Normandie avec ses parents. Courseulles, dans le Calvados, sur la Manche, n'était pas une villégiature à la mode. Loin de là. Il y avait quelques rares pensions lézardées par le vent, des kilomètres de dunes désertes, et la mer était froide. Mais c'était à Courseulles, néanmoins, dans l'accablant été de 1911, qu'était venue la famille du célèbre poète anglais Abraham Taskerson, amenant avec elle l'étrange petit orphelin anglo-indien, songeuse créature de quinze ans, si timide et pourtant si curieusement maître d'elle-même, qui écrivait des poèmes que le vieux Taskerson (resté à la maison) semblait encourager, et qui éclatait en sanglots si l'on mentionnait devant lui les mots de « père » ou « mère ». Jacques, à peu près du même âge, s'était senti singulièrement attiré vers lui : et puisque les autres petits Taskerson — au moins six, presque tous plus âgés et, à ce qu'il semblait bien, tous d'une lignée plus rude, bien qu'à la vérité collatéraux du jeune Geoffrey Firmin — tendaient à faire bloc et à laisser seul le garçon, Jacques le vit très souvent. Ils vagabondaient tous deux au long du rivage avec une paire de vieux « cleeks » apportés d'Angleterre et quelques piteuses balles de golf en gutta-percha, qui pour leur ultime après-midi seraient glorieusement lancées dans la mer. « Joffrey » devint « La Vieille Noix ». Laruelle mère pour qui, quoi qu'il en fût, il était « ce beau jeune poète anglais », l'aimait aussi. Taskerson mère avait pris le petit Français en affection : il s'ensuivit que Jacques fut invité à passer le mois de septembre en Angleterre avec les Taskerson, chez qui demeurerait Geoffrey jusqu'à la rentrée des classes. Le père de Jacques, qui projetait de l'envoyer dans une école anglaise jusqu'à ses dix-huit ans, donna son consentement. Il admirait particulièrement le port droit et viril des Taskerson... Et c'est ainsi que M. Laruelle s'en vint à Leasowe.

C'était une sorte de version adulte, civilisée, de Courseulles sur la côte nord-ouest de l'Angleterre. Les Taskerson habitaient une confortable demeure dont l'arrière-jardin aboutissait à un beau terrain de golf onduleux borné du côté le plus distant par la mer. Cela semblait la mer; au vrai c'était l'estuaire, large de dix kilomètres, d'une rivière : un blanc moutonnement à l'ouest marquait où la véritable mer commençait. Les Monts Cambriens, maigres, noirs et nuageux, avec de temps en temps un pic neigeux pour rappeler

les Indes à Geoff, étaient de l'autre côté de la rivière. Au cours de la semaine, où on leur permettait de jouer, le golf était désert : de jaunes pavots de mer déchiquetés frémissaient dans l'herbe épineuse. Sur le rivage se trouvaient les restes d'une forêt antédiluvienne dont saillaient les vilaines souches noires, et plus loin en montant un vieux tronçon de phare abandonné. Dans l'estuaire il y avait une île, avec un moulin à vent dessus comme une bizarre fleur sombre, que la marée basse permettait d'atteindre à dos d'âne. La fumée des cargos gagnant de Liverpool le large traînait bas sur l'horizon. Il régnait un sentiment d'espace et de vide. Lors des week-ends seulement apparaissait certain désavantage de leur site : bien que la saison tirât à sa fin et que les hôtels hydrothérapiques et gris, le long des promenades, fussent en train de se vider, le terrain de golf était toute la journée bondé de courtiers de Liverpool jouant des doubles. Du samedi matin au dimanche soir une grêle ininterrompue de balles volant hors de jeu mitraillait le toit. Il faisait bon alors sortir avec Geoffrey dans la ville, encore pleine de jolies filles rieuses, et marcher dans les rues ensoleillées balayées de vent ou voir jouer sur la plage l'une des pantalonnades. Ou mieux que tout, voguer sur la lagune dans un petit yacht d'emprunt manœuvré de main de maître par Geoffrey.

Car Geoffrey et lui étaient — comme à Courseulles — souvent abandonnés à eux-mêmes. Et maintenant Jacques comprenait pourquoi il avait si peu vu les Taskerson en Normandie. Ces garçons étaient d'incomparables, de prodigieux marcheurs. Ce n'était rien pour eux que d'abattre quarante ou cinquante kilomètres dans la journée. Mais ce qui semblait plus étrange encore, vu qu'aucun n'avait passé l'âge de l'école, c'est qu'ils étaient d'incomparables, de prodigieux buveurs. Au cours d'une simple marche de huit kilomètres, ils avaient coutume de s'arrêter dans tout autant de caboulots et de boire dans chaque un litre ou deux d'une bière puissante. Même le plus jeune, qui n'avait pas plus de quinze ans, vous vidait ses six litres dans une après-midi. Et si quelque estomac s'en trouvait mal, tant mieux. Ça faisait de la place pour continuer. Ni Jacques, à l'estomac délicat — bien qu'il eût l'habitude de boire une certaine quantité de vin chez lui — ni Geoffrey, qui n'aimait pas le goût de la bière et suivait en outre une sévère école wesleyenne, ne pouvaient soutenir ce tempo médiéval. Mais de fait toute la famille buvait avec

démesure. Le vieux Taskerson, homme fin et bon, avait perdu le seul de ses fils qui eût à quelque degré hérité de talents littéraires; tous les soirs il restait assis tout chagrin dans son cabinet de travail, porte ouverte, à boire heure sur heure, ses chats sur les genoux, son journal du soir bruissant d'une désapprobation distante à l'égard des autres fils, qui de leur côté restaient assis à boire heure après heure dans la salle à manger. Mme Taskerson, tout autre chez elle, y sentant moins peut-être la nécessité de faire bonne impression, s'asseyait près de ses fils, son agréable visage empourpré, l'air mi-désapprobateur également, mais n'en expédiant pas moins allégrement, verre en main, tout un chacun d'autre sous la table. Il est vrai que les garçons avaient d'habitude quelque longueur d'avance. — Non qu'ils fussent gens à jamais se faire voir en train de tituber dans la rue. Leur point d'honneur était que, plus on est ivre, plus on doit sembler sobre. En règle générale ils marchaient fabuleusement roides, les épaules rejetées en arrière, le regard droit et fixe, tels des officiers de la Garde en service commandé, seulement, vers la fin du jour, très très lentement, bref avec ce même « port droit et viril », qui avait tellement impressionné le père de M. Laruelle. Malgré quoi ce n'était en aucune façon exceptionnel de découvrir le matin toute la maisonnée dormant sur le parquet de la salle à manger. Mais personne ne semblait s'en porter plus mal le moins du monde. Et l'office regorgeait toujours de barils de bière que débondait qui voulait. Pleins de force et de santé, les garçons mangeaient comme des lions. Ils dévoraient d'effrayantes platées de tripes de moutons frites et de ce qui s'appelait pouding noir ou au sang, sorte de conglomérat d'abats roulés dans la farine d'avoine dont Jacques craignait qu'il ne lui fût, du moins en partie, destiné à titre de faveur — *du boudin,* tu sais bien, Jacques — tandis que la Vieille Noix, souvent dénommé maintenant « le Firmin », restait assis, timide, dépaysé, devant son verre de bière blonde qu'il ne touchait pas, tentant sans assurance de s'entretenir avec M. Taskerson.

Il était de prime abord difficile de voir ce que « le Firmin » pouvait bien avoir à faire dans cette invraisemblable famille. Il n'avait aucun goût de commun avec les jeunes Taskerson et n'allait même pas à leur école. Il était cependant facile de voir que les parents qui l'avaient envoyé avaient les

meilleures raisons de le faire. Geoffrey « avait toujours le nez dans un livre », de sorte que « Cousin Abraham », dont l'œuvre avait un caractère religieux, ne pouvait qu'être « tout désigné » pour l'aider. Et quant aux garçons mêmes, ces parents en savaient sans doute aussi peu sur eux que la propre famille de Jacques; ils remportaient tous les prix de langues étrangères à l'école, et tous ceux de gymnastique : sûrement que ces beaux braves gars seraient « juste ce qu'il faut » pour aider le pauvre Geoffrey à surmonter sa timidité et l'empêcher de « rêvasser » à son père et aux Indes. Le cœur de Jacques s'ouvrit tout grand à la pauvre Vieille Noix. Sa mère était morte quand il était enfant, au Kashmir, et l'an dernier ou environ son père, qui s'était remarié, avait tout simplement, mais scandaleusement disparu. Personne au Kashmir ou ailleurs ne savait au juste ce qui lui était arrivé. Un jour il était monté dans l'Himalaya et s'y était évaporé, laissant Geoffrey à Srinagar, avec son demi-frère Hugh, alors au maillot, et sa belle-mère. Puis, comme si ce n'en était pas assez, la belle-mère mourut aussi, laissant les deux enfants seuls aux Indes. Pauvre Vieille Noix! Il était réellement, malgré sa bizarrerie, si sensible à la moindre gentillesse. Il était même touché qu'on l'appelât « le Firmin ». Et il s'était attaché au vieux Taskerson. M. Laruelle sentait qu'à sa façon il s'était attaché à tous les Taskerson et les eût défendus à mort. Il y avait en lui quelque chose de désarmant à force d'être sans défense et en même temps de si loyal. Et après tout, les fils Taskerson, en dépit de leurs airs de monstrueuse rudesse à l'anglaise, avaient fait de leur mieux pour ne point le laisser à l'écart et lui manifester leur sympathie à ses premières vacances d'été en Angleterre. Ce n'était pas leur faute s'il ne pouvait boire sept litres en quatorze minutes ou couvrir quatre-vingts kilomètres sans s'effondrer. C'était en partie grâce à eux que Jacques même se trouvait là pour lui tenir compagnie. Et ils avaient peut-être en partie réussi à lui faire surmonter sa timidité. Car la Vieille Noix avait au moins appris, et Jacques avec lui, l'art de « lever les filles à l'anglaise ». Il y avait une absurde arlequinade qu'ils chantaient, de préférence avec l'accent français de Jacques.

Jacques et Geoffrey chantaient le long de la promenade :

Oh we allll WALK *ze wibberlee* WALK
And we allll TALK *ze wibberlee wobberlee* TALK
And we allll WEAR *wibberlee wobberlee* TIES

And-look-at-all-ze-pretty-girls-with-wibberlee
wobberlee eyes. Oh
We allll SING *ze wibberlee wobberlee* SONG
Until ze day is dawn-ing
And-we-all-have zat-wibberlee-wobberlee, wobberlee
wibberlee-wibberlee-wobberlee feeling
In ze morning.

Le rite était ensuite de pousser un « Ohé » et de suivre quelque fille dont vous vous figuriez, si elle se retournait par hasard, avoir provoqué l'admiration. Si vous y étiez vraiment arrivé et que ce fût après le coucher du soleil, vous l'emmeniez faire un tour au golf qui était plein, comme disaient les Taskerson, de bons « p'tits coins pour s'asseoir ». La plupart de ceux-ci se trouvaient dans les principaux « bunkers » ou « gulleys » entre les dunes. Les bunkers étaient en général pleins de sable, mais à l'abri du vent, et profonds : aucun d'eux plus profond que le « Bunker du Diable ». Le Bunker du Diable constituait, non loin de la maison des Taskerson, un obstacle redouté, au milieu de la longue pente menant au huitième trou. Il défendait la pelouse en un sens, quoique de fort loin, étant bien plus bas et un peu sur la gauche. La fosse béait de façon à engloutir le troisième coup d'un joueur de golf comme Geoffrey, naturellement habile et gracieux, et environ le quinzième d'une mazette telle que Jacques. Jacques et la Vieille Noix avaient souvent affirmé que le Bunker du Diable serait un joli coin où emmener une fille, étant entendu, quel que fût l'endroit où l'on en menât une, que rien de très sérieux ne se passait. En général il régnait, dans toute cette histoire de « levage », un air d'innocence. Au bout d'un certain temps la Vieille Noix qui était, au bas mot, vierge, et Jacques qui prétendait ne point l'être, prirent l'habitude de lever les filles sur la promenade, de gagner le terrain de golf, de se séparer là, et de se retrouver plus tard. L'on avait, chose bizarre, des heures assez régulières chez les Taskerson. M. Laruelle ne savait jusqu'à présent pas pourquoi l'on ne s'était pas mis d'accord pour le Bunker du Diable. Il n'avait certes pas eu l'intention de jouer les espions aux dépens de Geoffrey. Avec une fille qui l'assommait, il coupait, par hasard, à travers le parcours du huitième trou pour atteindre l'avenue de Leasowe, lorsque sortirent du bunker des voix qui les firent tous deux sursauter. Puis le clair de lune dévoila l'étrange

scène dont ni lui ni la fille ne purent détourner les yeux. Laruelle eût vite passé son chemin mais ni lui ni elle — pas tout à fait instruits du choc affectif propre à ce qui se passait dans la fosse — ne purent contenir leur hilarité. Ce qu'il y avait de curieux, c'est que M. Laruelle ne s'était jamais souvenu des paroles d'aucun d'eux, seulement de l'expression de la figure de Geoffrey au clair de lune et de la gauche façon dont la fille s'était grotesquement remise en hâte sur pieds, et puis, que et lui et Geoffrey avaient fait montre d'un aplomb remarquable. Ils s'étaient tous rendus dans une taverne au nom singulier, comme « Ce n'est plus la même chose ». C'était de toute évidence la première fois que le Consul était jamais entré dans un bar de son propre mouvement; il commanda très fort du Johnny Walker pour tout le monde, mais le garçon, croisant le patron, refusa de les servir et en tant que mineurs ils furent mis à la porte. Hélas, pour quelque raison leur amitié ne survécut point à ces deux fâcheuses, quoique sans doute providentielles petites frustrations. Entre temps, le père de M. Laruelle avait renoncé à l'idée de l'envoyer à l'école en Angleterre. Les vacances fusèrent dans la désolation et les vents d'équinoxe. Il y eut une morne et mélancolique séparation à Liverpool et un mélancolique voyage de retour par Douvres, dans un esseulement de marchand à la sauvette, sur le bateau de Calais ballotté par la mer.

Prenant d'un coup conscience de quelque agitation, M. Laruelle se redressa juste à temps pour se garer d'un cavalier qui s'arrêtait le long du pont. La nuit était tombée comme la Maison Usher. Le cheval immobile clignait de l'œil dans les feux scintillants des phares d'une auto, phénomène peu commun si bas dans la Calle Nicaragua, qui arrivait de la ville dans un roulis de navire sur l'effroyable route. L'homme sur le cheval était à ce point ivre qu'il se vautrait par toute sa monture, perdant les étriers, ce qui tenait déjà du prodige vu leur taille, et parvenant tout juste à se retenir par les rênes, mais ne saisissant pas une seule fois le pommeau de la selle pour s'affermir. Le cheval se cabra sauvagement, rebelle — mi-ombrageux mi-dédaigneux, peut-être, de son cavalier — puis fonça d'un trait sur l'auto : l'homme, qui semblait d'abord parti à la renverse, s'en tira par miracle mais glissa sur le flanc tel un acrobate équestre, se retrouva en selle, glissa, buta, partit à la renverse — s'en tirant de

justesse chaque fois, jamais par le pommeau, mais toujours par les rênes qu'il tenait d'une main à présent, les étriers plus que jamais insaisissables tandis qu'il martelait avec rage les flancs de la bête du « machete » sorti d'un long fourreau recourbé. Pendant ce temps les phares avaient tiré de l'ombre une famille égaillée au bas de la colline, homme et femme en deuil avec deux enfants proprement vêtus, que la femme tira au bord de la route où le cavalier passait comme une flèche, l'homme reculant jusqu'au fossé. L'auto stoppa, baissa ses lumières pour le cavalier, puis s'en vint du côté de M. Laruelle et franchit le pont derrière lui. C'était une puissante voiture silencieuse, de marque américaine, enfoncée profond sur les ressorts, son moteur à peine audible, et distinctement résonnait le bruit des sabots du cheval qui s'éloignait à présent, remontant la Calle Nicaragua mal éclairée, au delà de la maison du Consul, où devait se trouver à la fenêtre une lumière que M. Laruelle ne tenait pas à voir — car bien après qu'Adam eût quitté le Jardin en la maison d'Adam la lumière brillait — et la barrière était réparée, au delà de l'école et de l'endroit où il avait certain jour rencontré Yvonne avec Hugh et Geoffrey — et il s'imagina le cavalier ne s'arrêtant même pas à sa maison à lui Laruelle, où des montagnes de malles restaient à moitié faites, mais prenant en un galop effréné le tournant dans la Calle Tierra de Fuego et par delà — les yeux fous tels que ceux près de voir la mort — à travers la ville; et cela aussi, pensa-t-il soudain, cette vision démente de frénésie maniaque, mais sous contrôle, pas tout à fait sans contrôle, en quelque façon presque admirable, cela aussi, obscurément, c'était le Consul...

M. Laruelle parvint en haut de la colline : il était dans la ville, au bas de la place, fatigué. Mais il n'avait point gravi la Calle Nicaragua. Afin d'éviter sa propre demeure il avait pris un raccourci à gauche juste derrière l'école, un chemin détourné, à pic et raboteux, qui tournait en rond derrière le zócalo. Les gens le regardaient avec curiosité descendre à petits pas l'avenue de la Revolución, toujours embarrassé de sa raquette. Suivie assez longtemps, cette voie ramenait une fois de plus à la grand'route américaine et au Casino de la Selva; M. Laruelle sourit : à ce compte il pouvait s'en aller décrivant à jamais une orbite excentrique autour de sa maison. Derrière lui maintenant la foire, à laquelle il avait à peine donné un coup d'œil, continuait à tourbillonner. La

ville, haute en couleurs même la nuit, était brillamment éclairée, mais par endroits seulement, comme un port. Le vent balayait d'ombres les trottoirs. Et çà et là dans l'ombre les arbres semblaient trempés de poussière de charbon, et leurs branches, ployées sous le poids de la suie. Dans un bruit de ferraille, le petit autobus repassa près de lui, allant dans l'autre sens à présent, freinant dur sur l'escarpement de la colline, et sans feu arrière. Dernier autobus pour Tomalín. M. Laruelle dépassa, sur le trottoir d'en face, les fenêtres du Dr Vigil : *Dr Arturo Díaz Vigil, Médico Cirujano y Partero, Facultad de Mexico, de la Escuela Médico Militar, Enfermedades de Niños, Indisposiciones nerviosas* — et comme tout cela différait en urbanité des placards sur quoi on tombait dans les vespasiennes! — *Consultas de* 12 *y* 4 *a* 7. Légère exagération, pensa-t-il. Des petits crieurs de journaux le passèrent, vendant à la course le *Quauhnahuac Nuevo*, la feuille du clan de l'Axe et d'Almazán qu'on disait publiée par l'importune Unión Militar. *Un avión de combate Francés derribado por un caza Alemán. Los trabajadores de Australia abogan por la paz. ¿Quiede Vd* — lui demandait une réclame dans une vitrine — *vestirse con elegancia y a la ultima moda de Europa y los Estados Unidos?* M. Laruelle descendit encore la colline. Devant la caserne deux sentinelles, aux casques de soldats français et aux uniformes mauve passé à lacs et entrelacs de galons verts, faisaient les cent pas. Il traversa la rue. A l'approche du cinéma il sentit que tout n'était pas dans les règles, qu'il y avait dans l'air une étrange excitation insolite, une sorte de fièvre. Il faisait à l'instant bien plus frais. Et le cinéma était dans l'obscurité, comme si l'on ne donnait pas de film ce soir-là. D'autre part une masse de gens, pas une queue, mais sans nul doute nombre de clients du ciné lui-même, débordant au dehors avant l'heure, se tenaient sous le porche et sur le trottoir à l'écoute d'un haut-parleur sur camion qui tonitruait la Washington Post March. Soudain il y eut un coup de tonnerre et les lumières de la rue s'éclipsèrent. Ainsi s'étaient éteintes déjà celles du cinéma. La pluie, pensa M. Laruelle. Mais son désir de se faire mouiller avait disparu. Il mit sa raquette sous son veston et courut. Tout à coup une rafale s'engouffra dans la rue, éparpillant les vieux journaux et soufflant net les lampions à pétrole des stands de la « tortilla » : au-dessus de l'hôtel, face au ciné, surgit un fauve griffonnage de foudre,

suivi d'un nouveau coup de tonnerre. Le vent gémissait, de tous côtés les gens couraient, riant pour la plupart, se mettre à l'abri. M. Laruelle pouvait entendre tonnerre sur tonnerre s'abattre à grand fracas sur les monts derrière lui. Il atteignit le cinéma juste à temps. La pluie tombait à verse.

Hors de souffle, il se tint sous le porche de l'entrée du ciné qui semblait, toutefois, plutôt l'entrée de quelque bazar ou hall ténébreux. Des paysans s'y tassaient avec leurs paniers. Au bureau de location, vide pour le moment, une poule frénétique sollicitait l'admission. Partout les gens allumaient des lampes de poche ou craquaient des allumettes. Le camion à haut-parleur alla traîner ailleurs dans le tonnerre et la pluie. *Los Manos de Orlac,* disait une affiche : 6 *y* 8.40. *Los Manos de Orlac, con Peter Lorre.*

Les lumières de la ville reparurent, mais le cinéma restait encore obscur. M. Laruelle se fouilla, en quête d'une cigarette. Les mains d'Orlac... Comme cela avait en un éclair ressuscité le cinéma des jours anciens, songea-t-il, au fait ses propres années d'étudiant attardé, les jours de l'Etudiant de Prague, de Vienne et Werner Krauss et Karl Grüne, les jours de la Ufa quand une Allemagne vaincue forçait le respect du monde cultivé par ses films. Mais c'était alors Conrad Veidt dans « Orlac ». Chose étrange, ce film-là avait été à peine meilleur que la version actuelle, médiocre produit de Hollywood qu'il avait vu quelques années avant à Mexico ou peut-être — M. Laruelle lorgna autour de lui — dans cette salle même. Ça n'était pas impossible. Mais autant qu'il s'en souvint, même Peter Lorre n'avait pu sauver le film et il ne voulait pas le revoir... Pourtant quelle interminable histoire compliquée, de sanctuaire et de tyrannie, semblait conter cette affiche maintenant indistincte au-dessus de lui, qui montrait Orlac l'assassin! Un artiste aux mains d'assassin; c'était l'étiquette, l'hiéroglyphe des temps. Car en vérité c'était l'Allemagne elle-même qui, dans la déchéance macabre d'un piètre croquis, le surplombait. — Ou était-ce, par un écart gênant de l'imagination, M. Laruelle lui-même?

Devant lui se tenait le gérant du ciné offrant dans la coupe de ses mains, avec cette courtoisie à devancer avec une prestesse foudroyante vos fouillements de poche propre au Dr Vigil, à tous les Latins d'Amérique, une allumette pour sa cigarette : ses cheveux, purs de toute goutte de pluie,

qu'on eût dit laqués presque, et le lourd parfum qui émanait de lui, trahissaient sa visite quotidienne à la « peluquería »; il était impeccablement vêtu d'un pantalon rayé et d'un veston noir, inflexiblement *muy correcto,* comme la plupart des Mexicains de sa classe, envers et contre vents et marées. Et voici qu'il jetait l'allumette d'un geste qui n'était point perdu, car il équivalait à une salutation. « Venez prendre un verre », dit-il.

« La saison des pluies a la vie dure », dit M. Laruelle souriant, tandis qu'ils se frayaient à coups de coude un passage dans une petite cantina attenante au ciné, mais qui n'en partageait pas l'auvent. Le bar, connu sous le nom de Cervecería XX, et qui était aussi « l'endroit où vous savez » du Dr Vigil, s'éclairait de bougies fichées dans des bouteilles sur le comptoir et les quelques tables le long des murs. Les tables étaient toutes au complet.

« Chingar », dit le gérant à mi-voix, préoccupé, sur le qui-vive et regardant autour de lui : ils s'installèrent debout à l'extrémité du comptoir pas très long où il y avait place pour deux. « Je suis bien navré que le fonctionnement doit être suspendu. Mais les fils se sont décomposés. Chingado. Chaque sacrée semaine quelque chose ne va pas avec les lumières. La semaine dernière c'était bien pire, vraiment terrible. Vous savez que nous avions une troupe de Panama ici essayant une pièce pour Mexico. »

« Ça ne vous ferait rien que je... »

« No, hombre », dit l'autre en riant. — M. Laruelle avait demandé au Sr. Bustamente, qui venait de réussir à attirer l'attention du barman, si ce n'était pas ici qu'il avait déjà vu le film « Orlac » et, dans l'affirmative, si c'était comme succès qu'on redonnait cette bande. « — uno — »

M. Laruelle hésita : « Tequila », puis se reprenant : « No, anis — anis, por favor, señor. »

« Y una — ah — gaseosa », dit le Sr. Bustamente au barman. « No, señor »; il appréciait du doigt, toujours préoccupé, le tweed à peine mouillé du veston de M. Laruelle. « Compañero, nous ne l'avons pas redonné. Il est seulement revenu. L'autre jour je passe mes dernières actualités ici, croyez-le : les premières actualités de la guerre d'Espagne qui sont encore revenues. »

« Mais je vois que vous recevez quelques bandes modernes

tout de même; M. Laruelle (il venait de refuser une place dans la loge officielle pour la seconde séance, s'il y en avait) lança un regard quelque peu ironique sur un dépliant criard, pendu derrière le bar et montrant une star, allemande malgré son aspect soigneusement espagnol : *La simpatiquissima y encantadora Maria Lanrock, notable artista alemana que pronto habremos de ver en sensacional Film.*

« — Un momentito, señor. Con permiso... »

Bustamente passa, non par la porte qu'ils avaient franchie en entrant mais par une issue latérale derrière le bar en écartant un rideau immédiatement à leur droite, dans le cinéma même. M. Laruelle eut un bon aperçu de l'intérieur. De là, en fait tout comme en cours de séance, venait un beau vacarme d'enfants braillards et de vendeurs de frites et de « frijoles ». L'on avait peine à croire que tant de gens eussent quitté leurs places. De sombres formes de chiens parias rentraient et sortaient entre les fauteuils. Les lumières n'étaient pas tout à fait parties : il en émanait une faible et roussâtre lueur orange, papillottante. Sur l'écran, où grimpait une interminable procession d'ombres nées des lampes de poche, restaient appendues, magiquement projetées sens dessus dessous, d'indécises excuses pour le « fonctionnement suspendu »; dans la loge officielle trois cigarettes s'allumèrent à une seule allumette. Dans le fond où le reflet de lumière s'accrochait aux lettres EJIDO de la sortie, M. Laruelle distinguait à peine la silhouette anxieuse du Sr. Bustamente gagnant son bureau. Dehors il tonnait et pleuvait. M. Laruelle sirota son trouble anis à l'eau, d'abord vertement glacial, puis assez nauséeux. Au fait ça n'était pas du tout comme l'absinthe. Mais sa fatigue s'était dissipée et il commençait d'avoir faim. C'était déjà sept heures. Seulement, Vigil et lui allaient sans doute dîner plus tard au Gambrinus ou chez Charley. Il fit choix, sur une soucoupe, d'un quart de citron qu'il se mit à sucer pensivement, en lisant un calendrier qui, près de l'énigmatique Maria Landrock, illustrait la rencontre de Cortez et de Montezuma à Tenochtitlán : *El último Emperador Azteca,* était-il écrit en dessous, *Moctezuma y Hermán Cortés representativo de la raza hispana, quedan frente a frente : dos razas y dos civilizaciones que habían llegado a un alto grado de perfección se mezclán para integrar el núcleo de nuestra nacionalidad actual.* Mais le Sr. Bustamente revenait, portant, dans une

main élevée au-dessus de la foule de gens près du rideau, un livre...

Saisi, M. Laruelle tournait et retournait le livre dans ses mains. Il le posa ensuite sur le comptoir et prit un petit coup d'anis. « Bueno, muchas gracias, señor », dit-il.

« De nada », répondit le Sr. Bustamente un ton plus bas; il balaya, d'un geste qui en même temps dénombrait, un pilier sombre qui s'avançait porteur d'un plateau de crânes au chocolat : « Ne sais pas depuis combien, peut-être deux, peut-être trois ans aquí. »

M. Laruelle jeta un nouveau coup d'œil à la page de garde, puis referma le livre sur le comptoir. Au-dessus d'eux la pluie clapotait sur le toit du ciné. Il y avait dix-huit mois que le Consul lui avait prêté ce volume de pièces élizabéthaines marron, fatigué. Yvonne et Geoffrey étaient alors séparés depuis cinq mois peut-être. Six autres devaient passer avant qu'elle ne revînt. Dans le jardin du Consul ils erraient à la dérive, lugubres, de-ci de-là parmi les roses et les plumbagos et les arbres à cire tels « des préservatifs usés », avait fait remarquer le Consul en lui jetant un regard diabolique, regard quasi officiel en même temps, qui maintenant semblait avoir dit : « Je sais, Jacques, tu ne me rendras peut-être jamais ce livre, mais une supposition que je te le prête précisément pour cela, pour qu'un jour tu regrettes de ne l'avoir pas rendu. Oh! je te pardonnerai en ce cas, mais pourras-tu te pardonner à toi-même? Pas seulement de ne l'avoir point rendu, mais parce que d'ici là le livre sera devenu l'emblème de ce qui même à présent ne peut se rendre. » M. Laruelle avait pris le livre. Il en avait besoin parce que, depuis quelque temps, il couvait l'arrière-pensée de tourner en France une version cinématographique moderne de l'histoire de Faust avec un personnage genre Trotzky comme protagoniste : en réalité, jusqu'à cette minute il n'avait pas ouvert le volume. Le Consul avait eu beau le réclamer à plusieurs reprises par la suite, M. Laruelle ne l'avait pas retrouvé, du jour qu'il l'eut sans doute laissé au cinéma. Il écouta l'eau descendre les caniveaux en grondant, au bas de l'unique porte à jalousie de la Cerveceria XX qui, au coin le plus à gauche, s'ouvrait sur une rue latérale. Un coup de tonnerre fit soudain trembler toute la bâtisse et l'écho s'en répercuta comme d'une dégringolade de charbon dans une glissière.

« Vous savez, señor, dit-il tout à coup, ce livre n'est pas à moi. »

« Je sais », répondit le Sr. Bustamente, mais tout doux, presque dans un murmure : « Je pense que votre amigo, c'était à lui. » Il eut une petite toux gênée, en appogiature. « Votre amigo, le *bicho.* » — Visiblement sensible au sourire de M. Laruelle, il s'interrompit tranquillement. « Je n'ai pas vouloir dire bicot; je veux dire *bicho,* celui aux yeux bleus. » Puis, comme s'il y avait encore le moindre doute sur la personne dont il parlait, il se pinça le menton en y tiraillant une barbiche imaginaire. « Votre amigo — ah — Señor Firmin. Le Cónsul. L'Americano. »

« Non, il n'était pas Américain. » M. Laruelle essayait d'élever un peu la voix. Ce n'était pas facile, car tout le monde s'était tu dans la cantina et M. Laruelle observa qu'un étrange silence s'était abattu sur le cinéma aussi. La lumière faisait maintenant tout à fait défaut et son regard plongeait, par-dessus l'épaule du Sr. Bustamente et au delà du rideau, dans une obscurité de cimetière, poignardée de lueurs des lampes de poche comme d'éclairs de chaleur, mais les vendeurs avaient baissé la voix, les enfants cessé de rire et de crier, tandis que le public réduit demeurait flasquement assis, ennuyé mais patient devant l'écran obscur, soudain illuminé, balayé en silence de grotesques ombres de géants et de piques et d'oiseaux, puis de nouveau obscur, les hommes bordant le balcon de droite, qui ne s'étaient pas donné la peine de descendre ou de bouger, en massive frise obscure taillée à même le mur, hommes graves, moustachus, guerriers dans l'attente du début du spectacle, rien que pour un coup d'œil sur les mains sanglantes de l'assassin.

« No? » fit doucement le Sr. Bustamente. Il but une petite gorgée de gaseosa en regardant aussi dans la salle obscure et puis, encore préoccupé, tout autour dans le bar. « Mais était-il vrai, alors, qu'il était un Consul? Car je me souviens de lui bien des fois assis ici à boire : et souvent, le pauvre type, il n'a pas de chaussettes. »

M. Laruelle eut un petit rire. « Oui, c'était le Consul de Grande-Bretagne ici. » Ils parlaient en espagnol à mi-voix et le Sr. Bustamente, désespérant des lumières pour dix minutes encore, se laissa persuader de prendre un verre de bière tandis que M. Laruelle s'offrait une boisson sans alcool.

Mais il n'était point parvenu à expliquer le Consul à

l'aimable Mexicain. Les lumières étaient revenues incertaines dans le cinéma comme dans le bar, quoique la séance n'eût pas repris, et M. Laruelle était assis seul à une table libre au coin de la Cerveceria XX avec un autre anis devant lui. Son estomac en pâtirait : ce n'était que l'année passée qu'il s'était mis à boire tellement sec. Il était là rigide, le livre de pièces élizabéthaines fermé sur la table, fixant des yeux sa raquette appuyée au dossier de la chaise en face qu'il gardait au Dr Vigil. Il se sentait assez semblable à qui gît dans sa baignoire, toute l'eau écoulée, dans une hébétude, presque une mort. Si seulement il était rentré il aurait à cette heure fini de faire ses malles. Mais il n'avait même pas pu se décider à dire au revoir au Sr. Bustamente. Et il pleuvait toujours sur le Mexique, hors de saison, les eaux sombres s'enflant au dehors pour engloutir son propre « zacuali » de la Calle Nicaragua, sa tour inutile contre la venue du second déluge. Nuit de la Culmination des Pléiades! Qu'était un Consul, après tout, pour qu'on s'en préoccupât? Le Sr. Bustamente, plus âgé qu'il ne paraissait, s'était souvenu des jours de Porfirio Diaz, des jours où, en Amérique, toutes les petites villes au long de la frontière mexicaine hébergeaient un « Consul ». De fait, on trouvait des Consuls du Mexique même dans des villages à des centaines de kilomètres de cette frontière. L'on attend des Consuls qu'ils veillent aux intérêts du commerce entre pays, n'est-ce pas? Mais des villes d'Arizona qui ne faisaient pas dix dollars d'affaires l'an avec le Mexique avaient des Consuls aux gages de Diaz. Bien sûr, ce n'était pas des Consuls, mais des espions. Le Sr. Bustamente le savait, car avant la révolution son propre père, libéral et membre de la Ponciano Arriaga, était resté trois mois en prison à Douglas, Arizona (malgré quoi le Sr. Bustamente allait lui-même voter pour Almazán) sur les ordres d'un des Consuls à gages de Diaz. Donc n'était-ce pas raisonnable de supposer, avait-il suggéré sans malice et peut-être sans grand sérieux, que le Señor Firmin était de ces Consuls, pas un Consul du Mexique, bien sûr, ni tout à fait de l'espèce de ces autres-là, mais un Consul d'Angleterre qui pouvait difficilement prétendre prendre à cœur les intérêts du commerce anglais dans un lieu où il n'y avait ni intérêts anglais ni Anglais, d'autant moins, à y réfléchir, que l'Angleterre avait rompu les relations diplomatiques avec le Mexique?

Le Sr. Bustamente semblait à moitié convaincu pour l'heure

que M. Laruelle s'était laissé abuser, que le Señor Firmin avait été au vrai une manière d'espion ou, comme il disait, de scopion. Mais nulle part au monde n'y avait-il de gens plus humains ou plus enclins à la sympathie que les Mexicains, quelques suffrages qu'ils pussent apporter à Almazán. Le Sr. Bustamente était tout prêt à plaindre le Consul, même en tant que scopion, à plaindre de tout cœur la pauvre âme solitaire, tremblante, dépossédée, qui était demeuré ici à boire nuit après nuit, abandonné de sa femme (bien qu'elle soit revenue, avait presque hurlé M. Laruelle, c'était là l'extraordinaire, elle était revenue!) et peut-être même, lorsqu'on se rappelait les chaussettes, de son pays, et errant sans chapeau et « desconsolado » et hors de lui à travers la ville, poursuivi par d'autres scopions qui — sans qu'il en fût jamais sûr, ici un homme à lunettes noires qu'il supposait un flâneur, là un autre traînard sur l'autre bord de la route qu'il prenait pour un « peon », là un garçon chauve à boucles d'oreille qui, se balançant follement sur un hamac grinçant, gardaient les issues de toutes les rues et allées, ce que pas même un Mexicain ne croirait (parce que ce n'était pas vrai, fit M. Laruelle) mais qui demeurait tout à fait possible, comme le père du Sr. Bustamente le lui aurait assuré, il n'avait qu'à s'y mettre et tirer ça au clair, tout comme son père lui aurait assuré que lui, M. Laruelle, ne pourrait franchir la frontière dans un fourgon à bestiaux, mettons, sans qu' « ils » le sachent à Mexico avant son arrivée et décident déjà de ce qu' « ils » allaient faire à ce sujet. Certes, le Sr. Bustamente ne connaissait pas bien le Consul, quoiqu'il eût l'habitude d'ouvrir l'œil, mais toute la ville le connaissait de vue, et l'impression qu'il donnait, l'an dernier en tout cas, à part d'être toujours *muy borracho* bien sûr, était d'un homme vivant dans une crainte perpétuelle pour sa vie. Une fois il s'était précipité dans la cantina El Bosque, tenue par la vieille Gregorio, maintenant veuve, en hurlant quelque chose comme « Sanctuario! », que des gens le poursuivaient, et la veuve, plus terrifiée que lui, l'avait caché dans l'arrière-salle la moitié de l'après-midi. Ce n'était pas la veuve qui lui avait raconté ça mais le Señor Gregorio lui-même avant sa mort, lui dont le frère était son jardinier à lui, Sr. Bustamente, car la Señora Gregorio était à demi Anglaise ou Américaine elle-même et avait eu quelques délicates explications à fournir tant au Señor Gregorio qu'à son frère Bernadino. Et cependant, si

le Consul avait été un « scopion », il n'en était plus un et on pouvait lui pardonner. Après tout, lui-même était *simpático*. Ne l'avait-il pas vu une fois dans ce même bar donner tout son argent à un mendiant que la police emmenait?

— Mais le Consul n'était pas un lâche, avait coupé M. Laruelle, peut-être hors de propos, du moins pas de l'espèce à trembler pour sa peau. C'était au contraire un homme extrêmement brave, rien moins qu'un héros en fait, qui avait mérité, pour courage exceptionnel au service de son pays dans la dernière guerre, une médaille des plus convoitées. Malgré tous ses défauts ce n'était pas non plus un vicieux dans le fond. Sans trop savoir pourquoi, M. Laruelle sentait qu'il aurait pu s'avérer une grande force pour le bien. Mais le Sr. Bustamente n'avait jamais dit qu'il était un lâche. Presque respectueusement, le Sr. Bustamente signala qu'être lâche et craindre pour sa vie étaient au Mexique deux choses différentes. Et bien sûr que le Consul n'était pas un vicieux mais un *hombre noble*. Cependant, son caractère, les si beaux états de service que revendiquaient pour lui M. Laruelle, n'avaient-ils pu justement le qualifier pour les activités excessivement périlleuses de scopion? Il paraissait vain d'essayer d'expliquer au Sr. Bustamente que l'emploi du pauvre Consul ne signifiait qu'une simple mise à la retraite et que, son intention première ayant bien été d'entrer à l'Indian Civil Service, il n'avait embrassé la Carrière en réalité que pour, à cause de ceci ou de cela, se faire botter de consulats en consulats toujours plus perdus et, en fin de compte, dans la sinécure de Quauhnahuac, poste où on le pensait le moins à même de nuire à cet Empire, auquel une part au moins de son esprit, à ce que soupçonnait M. Laruelle, croyait si passionnément.

Mais pourquoi tout cela était-il arrivé? se demandait-il à présent. « ¿Quién sabe? » Il se risqua à un autre anís, et à la première goutte une scène d'une exactitude sans doute très relative (M. Laruelle avait servi dans l'artillerie à la dernière guerre, y avait survécu bien qu'il eût pour un temps été sous les ordres de l'officier Guillaume Apollinaire) s'évoqua dans son esprit. Calme plat sur la ligne mais le vapeur *Samaritan*, s'il aurait dû y être, s'en trouvait en réalité loin au nord. A la vérité, pour un vapeur faisant route de Shanghaï à Newcastle, New South Wales, avec une cargaison de wolfram, antimoine et mercure, il suivait depuis quelque temps une route plutôt bizarre. Par exemple, pourquoi avait-il débouché dans le

Pacifique par le détroit de Bungo au sud de Shikoku du Japon et non par la Mer de Chine Orientale? Depuis des jours maintenant, non sans ressembler à quelque mouton égaré sur les incommensurables verts pâturages des eaux, il croisait au large d'îles intéressantes et diverses, fort loin de son parcours. La Femme de Loth et Arzobispo. Rosario et l'Ile à Soufre. L'Ile Volcan et Saint-Augustin. Ce fut quelque part entre Guy Rock et le récif Euphrosyne qu'il repéra d'abord le périscope et poussa ses moteurs arrière toute. Mais quand le sous-marin fit surface, le vapeur mit en panne. Navire marchand sans armes, le *Samaritan* n'offrit pas le combat. Avant qu'arrivât l'équipe d'abordage du sous-marin, néanmoins il changea tout soudain d'humeur. Comme par magie le mouton se mua en dragon vomissant le feu. Le submersible n'eut même pas le temps de s'immerger. Tout son équipage fut capturé. Le *Samaritan*, qui avait perdu son capitaine dans l'engagement, poursuivit sa route, laissant le sous-marin flamber à l'abandon, cigare fumeux brûlant sur la vaste surface du Pacifique.

Or, à quelque titre obscur pour M. Laruelle — car sans avoir fait la marine marchande Geoffrey était passé, via le Yacht Club et quelque société de sauvetage, lieutenant de marine ou peut-être à l'époque, Dieu seul sait, lieutenant-commandant — le Consul avait eu une forte responsabilité dans cette escapade. Et pour cela, ou pour son courage à cette occasion, il avait reçu l'Ordre ou la Croix du British Distinguished Service.

Mais il y eut apparemment quelque anicroche. Car alors que les membres de l'équipage du sous-marin furent faits prisonniers de guerre quand le *Samaritan* (rien qu'un d'entre les noms du navire, mais le préféré du Consul) toucha le port, pas un de leurs officiers ne se trouvait par mystère avec eux. Il était arrivé quelque chose à ces officiers allemands, et ce qui était arrivé n'était pas joli. Ils avaient, disait-on, été kidnappés par les chauffeurs du *Samaritan* et brûlés vifs dans les chaudières.

M. Laruelle y réfléchit. Le Consul aimait l'Angleterre et, jeune homme, aurait pu — quoique ce fût douteux, la chose étant alors bien plus caractéristique des non-combattants — partager la haine populaire de l'ennemi. Mais il était homme d'honneur et sans doute nul ne supposa un instant qu'il eût

ordonné aux chauffeurs du *Samaritan* de mettre les Allemands à la chaudière. Personne n'imaginait qu'un tel ordre, donné, eût été obéi. Il n'en restait pas moins qu'on y avait mis les Allemands et rien ne servait de dire qu'ils y étaient tout à fait à leur place. Il fallait un bouc émissaire.

De sorte que le Consul n'avait point reçu sa décoration qu'il n'eût passé d'abord en cour martiale. Il fut acquitté. M. Laruelle ne voyait pas du tout pourquoi ç'avait été lui et nul autre qu'on avait cru devoir juger. Il était certes commode de se représenter le Consul comme une sorte de pseudo-« Lord Jim » en plus lacrymatoire, vivant un exil volontaire, ruminant, malgré sa décoration, son secret, son honneur perdu, et se figurant qu'il en porterait toute sa vie le stigmate. Evidemment, il ne portait aucun stigmate. Et il n'avait montré aucune répugnance à discuter l'incident avec M. Laruelle qui avait lu à ce sujet, des années auparavant, un prudent article de *Paris-Soir*. Il avait même fait énormément d'esprit là-dessus. « Les gens n'allaient tout simplement pas à la ronde », dit-il, « mettre à la chaudière les Allemands. » Ce ne fut que les derniers mois qu'une ou deux fois, à la stupéfaction de M. Laruelle, il s'était mis à proclamer, étant saoul, non seulement sa culpabilité en la matière mais qu'il en avait toujours horriblement souffert. Il alla bien plus loin. Pas de fautes à imputer aux chauffeurs. Pas question d'aucun ordre qu'on leur eût donné. Jouant des muscles, sardonique, il déclara avoir lui-même accompli tout seul le haut fait. Mais à ce moment-là le pauvre Consul avait déjà perdu presque toute faculté de dire la vérité et sa vie était devenue une extravagante fiction parlée. A la différence de « Jim », il n'était plus qu'assez peu soucieux de son honneur, et les officiers allemands, plus qu'un simple prétexte à acheter une autre bouteille de « mescal ». C'est ce que M. Laruelle dit sans ménagement au Consul, et ils eurent une querelle grotesque, de nouveau brouillés — ils ne l'avaient pas été en des cas plus amers — et le demeurant jusqu'au bout — en fait ce fut à la fin pire en tristesse et en méchanceté que jamais — comme des années avant à Leasowe :

Lors je veux voler tête baissée dans la terre :
Terre, ouvre-toi! elle ne veut pas m'abriter!

M. Laruelle avait ouvert le livre de pièces élizabethaines au hasard et, un moment assis là, oublieux de ce qui l'entou-

rait, fixa des yeux ces mots qui semblaient détenir le pouvoir de lui plonger l'esprit en un gouffre, comme pour réaliser sur son âme la menace jetée par le Faust de Marlowe à son désespoir. Mais Faust n'avait pas tout à fait dit cela. Il regarda le passage de plus près. Faust avait dit : « Lors je veux courir tête baissée dans la terre » et : « Oh! non, elle ne — » Ça n'était pas aussi mauvais. En l'occurrence courir n'était pas si mauvais que voler. En intaille sur la couverture de cuir marron du volume courait aussi une figurine dorée sans visage, porteuse d'une torche semblable au col allongé et à la tête et au bec ouvert de l'ibis sacré. M. Laruelle soupira, honteux de lui-même. D'où était venue l'illusion, de l'évasive lueur vacillante de la bougie, flanquée de la terne, bien qu'à présent moins terne lumière électrique ou, peut-être, de quelque correspondance, comme aimait à dire Geoff, entre le monde subnormal et l'anormalement équivoque? Combien le Consul s'était délecté aussi au jeu absurde : sortes Shakespeareanae... *And what wonders I have done all Germany can witness. Enter Wagner, solus... Ick sal you wat suggen, Hans. Dis skip, dat comen from Candy, is als vol, by God's sacrement, van sugar, almonds, cambrick, en alle dingen, towsand, towsand ding.* M. Laruelle ferma le livre sur la comédie de Dekker, puis, au nez du barman qui l'observait, torchon sale au bras, avec un paisible ahurissement, il ferma les yeux, et rouvrant le livre fit en l'air tournoyer un doigt, qu'il abattit résolument sur un passage qu'alors il éleva à la lumière :

Coupée est la branche, qui eût pu pousser tout droit,
Et brûlé du laurier d'Apollon le rameau,
Qui autrefois croissait dedans ce savant homme,
Faust s'en est allé : vois sa chute en l'enfer —

Remué, M. Laruelle replaça le livre sur la table, le ferma du pouce et des doigts d'une main, tandis qu'il étendait l'autre vers une feuille de papier plié voltigeant du volume. Il cueillit le papier entre deux doigts et le déplia, le retournant. *Hotel Bella Vista,* lut-il. C'était en réalité deux feuilles d'un papier à lettres d'hôtel, particulièrement mince, comprimées dans le livre, longues mais étroites et toutes couvertes des deux côtés d'écriture au crayon sans marge. Au premier coup d'œil l'on n'eût point dit une lettre. Mais il n'y avait pas à se méprendre, même dans la clarté indécise, sur l'écriture mi-ample mi-recroquevillée, et totalement ivre, du Consul lui-

même, les *e* grecs, les *d* en arcs-boutants, les *t* comme des croix solitaires au bord de la route sauf quand ils crucifiaient tout un mot, les mots mêmes descendant une côte à pic, quoique chaque lettre à part parût résister à la pente et, se raidissant, grimper en sens contraire. M. Laruelle eut un scrupule. Car il voyait maintenant que c'était bien là une sorte de lettre, encore que son auteur n'eût à coup sûr guère eu l'intention, ou peut-être plus assez d'assurance digitale pour la poster :

« ...Nuit : et une fois de plus, le corps à corps nocturne avec la mort, la chambre trépidante d'orchestres démoniaques, les bribes de sommeil apeuré, les voix à la fenêtre dehors, mon nom répété sans cesse avec mépris par des groupes d'arrivants imaginaires, les clavecins de la ténèbre. Comme s'il n'y avait pas assez de vrais bruits dans ces nuits couleur de cheveux gris. Non tels que le fracas déchirant des cités d'Amérique, le bruit de pansements arrachés d'immenses géants à l'agonie Mais les chiens parias qui hurlent, les coqs qui annoncent l'aube toute la nuit, le battement des tambours, le gémissement qu'on retrouve plus tard, blanc monceau de plumes sur les fils télégraphiques aux arrière-jardins ou volaille perchée dans les pommiers, la peine éternelle qui ne dort jamais du grand Mexique. Pour moi j'aime emmener ma peine à l'ombre des vieux monastères, ma faute dans les cloîtres, au bas des tapisseries et dans les miséricordes d'inimaginables cantinas où des clients tardifs à la triste figure et des mendiants culs-de-jatte boivent à l'aube, dont la froide beauté jonquille se redécouvre en la mort. Aussi quand tu partis, Yvonne, j'allai à Oaxaca. Pas de plus triste mot. Te dirai-je, Yvonne, le voyage terrible à travers le désert dans le chemin de fer à voie étroite sur le chevalet de torture d'une banquette de troisième classe, l'enfant dont nous avons sauvé la vie, sa mère et moi, en lui frottant le ventre de la « tequila » de ma bouteille, ou comment, m'en allant dans ma chambre de l'hôtel où nous fûmes heureux, le bruit d'égorgement en bas dans la cuisine me chassa dans l'éblouissement de la rue, et plus tard, cette nuit-là, le vautour accroupi dans la cuvette du lavabo? Horreurs à la mesure de nerfs de géant! Non, mes secrets sont de la tombe et ils doivent être tus. Et c'est ainsi parfois que je pense à moi-même comme à un grand explorateur qui, ayant découvert quelque pays extraordinaire, n'en peut jamais revenir pour faire don de son savoir au monde : mais le nom de ce pays est enfer.

Ce n'est pas au Mexique bien sûr, mais dans le cœur. Et aujourd'hui j'étais à Quauhnahuac comme d'habitude quand j'ai reçu de mon avoué l'annonce de notre divorce. Cela je me le suis attiré. J'ai reçu d'autres nouvelles aussi : l'Angleterre rompt les relations diplomatiques avec le Mexique et tous ses Consuls — c'est-à-dire, ceux qui sont Anglais — sont rappelés au pays. Ceux-là sont de braves gens bienveillants, la plupart, au bon renom desquels je porte atteinte, je suppose. Je ne rentrerai pas au pays avec eux. J'y rentrerai peut-être mais pas en Angleterre, pas en ce pays-là. Alors, à minuit, j'allai dans la Plymouth voir à Tomalín mon ami le Tlaxcaltecan Cervantes, l'amateur de combats de coqs, au Salón Ofélia. Et de là, je suis venu au Farolito de Parián où me voici maintenant assis dans une petite salle à l'écart du bar à quatre heures et demie du matin en train de boire de l' « ochas » et puis du mescal et d'écrire ceci sur du papier à lettres que j'ai chipé au Bella Vista l'autre nuit, peut-être parce que celui du Consulat, cette tombe, me blesse la vue. Je crois connaître assez la souffrance physique. Mais c'est le pire de tout, que de sentir son âme mourir. Je me demande si c'est parce que ce soir mon âme est vraiment morte que j'éprouve pour l'instant quelque chose comme la paix.

Ou est-ce parce qu'il existe droit à travers l'enfer un sentier, comme Blake savait bien, et que sans le prendre, peut-être, ces temps derniers parfois, en rêve, j'ai pu le voir? Et voici un effet bizarre sur moi des nouvelles de l'avoué. Il me semble voir maintenant, entre les mescals, ce sentier, et au delà, d'étranges perspectives telles des visions d'une nouvelle vie commune que nous pourrions mener quelque part. Il me semble nous voir vivre en quelque terre nordique, de collines et de montagnes et d'eau bleue; notre maison s'élève au bord d'une passe et un soir nous sommes debout là, heureux l'un de l'autre, sur le balcon de cette maison, à regarder l'eau. Il y a des scieries à demi cachées par les arbres là-bas et, au pied des collines sur l'autre rive de la passe, ce qui semble une vieille raffinerie à pétrole, mais que la distance estompe et rend belle.

C'est une soirée d'été sans lune d'un bleu léger, mais il est tard, dix heures peut-être, et Vénus resplendit en pleine lumière du jour, nous sommes donc à coup sûr loin au nord, debout sur ce balcon, quand de là-bas s'en vient et s'enfle au long de la côte le tonnerre d'un long train de marchandises

à plusieurs locomotives, tonnerre parce que bien que cette large bande d'eau nous en sépare, le train roule vers l'est et que de l'est souffle le vent changeant pour le moment, et que nous faisons face à l'est, tels des anges de Swedenborg, sous un ciel clair, sauf loin au nord-est où plane, sur les distantes montagnes d'un violet passé, un amas de nuages d'un blanc presque pur soudain, comme d'une lumière dans une lampe d'albâtre, illuminés du dedans par des éclairs d'or; pourtant l'on ne peut entendre nul tonnerre, rien que le grondement du grand train avec ses locomotives et l'entrechoc de ses vastes échos comme il avance des collines dans les monts : puis tout à coup accourt un bateau de pêche haut gréé qui double vivement le cap telle une girafe blanche, très rapide et noble, laissant derrière lui une longue crête de sillage aux volutes d'argent, à vue d'œil ne s'approchant point de la côte, mais voici que la masse en glisse vers la rive et nous, la crête à festons d'argent du remous frappe d'abord la côte au loin, puis s'éploie au long de toute la courbe de la plage, son tumulte et son tonnerre qui enflent rejoignant maintenant le tonnerre décroissant du train, et enfin se brise en rebords sur notre rive, tandis que les radeaux, car il y a des radeaux de bois de flottage, ensemble se balancent, que tout s'entrechoque et en toute splendeur se brasse et se tourmente et se froisse dans cette lisse houle d'argent, puis peu à peu se calme à nouveau, et l'on voit le reflet des lointains et blancs nuages d'orage dans l'eau, et à présent l'éclair au sein des nuages blancs dans les hauts fonds, comme le bateau de pêche lui-même au flanc duquel file dans le sillage d'argent la volute d'or qu'y mire une lumière de cabine, s'évanouit au tournant du cap, silence, puis de nouveau au fond des blancs, blancs nuages d'albâtre de l'orage loin au delà des monts, l'éclair d'or sans tonnerre dans la soirée bleue, d'outremonde...

Et comme nous sommes là, debout, d'un seul coup surgit à nos yeux le remous d'un autre navire hors de vue, telle une roue immense, aux énormes rayons balayant tour à tour la baie —

(Plusieurs mescals plus tard.) Depuis décembre 1937, et que tu es partie, et c'est maintenant le printemps 1938 à ce que j'entends, j'ai délibérément lutté contre mon amour pour toi. Je n'osai m'y soumettre. Je me suis agrippé à toutes les branches ou racines qui pouvaient m'aider à franchir tout seul

cet abîme dans ma vie, mais je ne puis me leurrer plus longtemps. Si je dois survivre il me faut ton secours. Autrement, tôt ou tard, je tomberai. Ah! si seulement tu m'avais laissé en mémoire de quoi te haïr en sorte qu'à la fin nulle douce pensée de toi ne me toucherait jamais dans mon affreuse situation! Mais au lieu de cela tu m'as envoyé ces lettres. Mais j'y pense, pourquoi envoyer les premières à Wells Fargo, Mexico? Se peut-il que tu n'aies pas compris que j'étais toujours ici? Ou que — même à Oaxaca — Quauhnahuac demeurait ma base. C'est très curieux. Ç'aurait été si facile de se renseigner. Et si seulement aussi tu m'avais écrit *sur-le-champ,* il aurait pu en aller autrement — même une carte postale à mon adresse, dans la commune angoisse de notre séparation, qui en eût appelé simplement à *nous,* en dépit de tout, pour mettre aussitôt fin à cette absurdité — de quelque, de n'importe quelle façon — et disant que nous nous aimions; ou autre chose de simple, un télégramme. Mais tu as attendu trop longtemps — ou il le semble maintenant, jusqu'après Noël — Noël! — et le Nouvel An, et alors ce que tu as envoyé, je n'ai pu le lire. Non : à peine ai-je été une seule fois assez libre de mon tourment ou assez dégrisé pour saisir plus que le sens général d'une quelconque de ces lettres. Mais les sentir, je le pouvais, je le peux. Je crois en avoir quelques-unes sur moi. Mais elles font trop mal à lire, comme trop longuement ruminées. Je ne l'essaierai pas à présent. Elles me brisent le cœur. Et de toute façon elles sont venues trop tard. Et maintenant il n'y en aura plus, je suppose.

Hélas! mais pourquoi n'ai-je prétendu au moins les avoir lues, accepté l'offre d'une sorte de rétractation dans le fait même de leur envoi? Et pourquoi n'ai-je expédié un télégramme ou quelque mot tout de suite. Ah! pourquoi, pourquoi, pourquoi? Car je pense que tu serais revenue à temps si je t'en avais priée. Mais voilà ce que c'est que de vivre en enfer. Je ne pouvais, je ne puis te prier. Je ne pouvais, je ne puis expédier de télégramme. Ici et à Mexico, je suis resté planté là, à la Compania Telegráfica Mexicana, et à Oaxaca, tremblant et transpirant dans le bureau de poste et rédigeant toute l'après-midi des télégrammes, quand j'avais assez bu pour raffermir ma main, sans en envoyer un. Et j'eus une fois un numéro quelconque de téléphone à toi et t'appelai vraiment sur longue distance à Los Angeles mais sans succès. Et une autre fois il y eut un dérangement du

téléphone. Alors pourquoi ne pas aller moi-même en Amérique? Je suis trop malade pour me débrouiller avec les billets, pour supporter l'exténuant tremens de delirium des interminables plaines à cactus. Et pourquoi m'en aller mourir en Amérique? Il me serait peut-être égal d'être enterré aux Etats-Unis. Mais je crois que je préférerais mourir au Mexique.

En attendant me vois-tu travaillant toujours à mon livre, essayant toujours de répondre à des questions telle que : Y a-t-il une réalité dernière, extérieure, consciente et à jamais présente, etc., accessible par n'importe quelles voies acceptables pour toutes les religions et croyances et adaptables à tous les climats et pays? Ou me découvres-tu entre Compréhension et Pitié, entre Chesed et Binah (mais encore à Chesed) — en équilibre et l'équilibre est tout, précaire — balançant, vacillant au-dessus de l'effroyable vide qui n'admet point de pont, de la trace qui-se-peut-à-peine-déceler de la foudre de Dieu de retour à Dieu? Comme si j'avais jamais été à Chesed! Ce serait plutôt le Qlipoth. Alors que je devrais avoir à mon actif d'obscurs volumes de vers intitulés Triomphe de Hurlu-Berlu ou Le Nez à la Lumineuse Verrue! Ou au mieux, comme Clare, « tisser l'effrayante vision »... En chaque homme un poète frustré! Mais c'est une bonne idée peut-être, vu les circonstances, de feindre pour le moins de poursuivre son grand travail sur le « Savoir Secret », car on peut toujours dire quand jamais il ne sort que le titre en explique l'absence.

—Mais hélas! pour le Chevalier à la Triste Figure! Car Yvonne, oh sans répit me hantent à tel point tes chansons, ta chaleur et ta joie, ta simplicité et ta camaraderie, tes aptitudes à des centaines de choses, ta santé foncière, ton désordre, ton ordre tout aussi excessif — les doux commencements de notre union. Te souviens-tu de la chanson de Strauss que nous fredonnions d'habitude? Une fois l'an les morts vivent l'espace d'un jour. Oh! viens à moi encore comme autrefois en mai. Jardins du Généralife, Jardins de l'Alhambra. Et l'ombre de notre destin à notre rencontre en Espagne. Le bar Hollywood à Grenade. Pourquoi Hollywood? Et le couvent de nonnes là, pourquoi : de Los Angeles? Et à Malaga, la Pension México. Et pourtant rien jamais ne peut prendre la place de cette unité qu'autrefois nous connûmes et qui ne peut pas ne pas exister toujours Dieu seul sait où. Que nous connûmes même à Paris avant l'arrivée de Hugh. Est-ce là une illusion aussi? Me voilà en pleine pleurnicherie, c'est certain. Mais

personne ne peut prendre ta place; je dois le savoir à l'heure qu'il est, je ris en écrivant ceci, que je t'aime ou pas... Parfois m'envahit un sentiment des plus pressants, un égarement de jalousie au désespoir qui, approfondi par l'alcool, tourne au désir de me détruire par ma propre imagination — au moins pour ne pas être en proie aux fantômes.

(Plusieurs petits mescals plus tard, et l'aube au Farolito)... Le temps est un faux guérisseur en tout cas. Comment qui que ce soit pourrait-il se permettre de me parler de toi? Tu ne peux savoir la tristesse de ma vie. Sans cesse hanté, que je dorme ou veille, par l'idée que tu pourrais avoir besoin de mon secours, que je ne puis apporter, comme j'ai besoin du tien, que tu ne peux apporter, t'apercevant dans mes visions et dans chaque ombre, il m'a absolument fallu t'écrire ceci, que jamais je n'enverrai, pour te demander ce que nous pouvons faire. N'est-ce pas extraordinaire? Et pourtant — ne le devons-nous pas à nous-mêmes, à ce même que nous avons créé, en dehors de nous, d'essayer à nouveau? Hélas! qu'est-il arrivé à l'amour et à l'accord qui furent nôtres! Que va-t-il en advenir — que va-t-il advenir de nos cœurs? L'amour est la seule chose qui donne un sens à nos pauvres allées et venues sur terre : pas précisément une trouvaille, je le crains. Tu vas me croire fou, mais c'est de la sorte que je bois aussi, comme absorbant un éternel sacrement. Oh! Yvonne, nous ne pouvons laisser ce que nous avons créé sombrer dans l'oubli de cette terne façon —

Lève tes yeux vers les collines, semble me dire une voix. Parfois, quand je vois le petit avion rouge de la poste arriver d'Acapulco à sept heures du matin au-dessus des collines étranges, ou que plus vraisemblablement j'entends, gisant au lit (quand à cette heure j'y suis), tremblant, expirant, tressautant — juste un menu grondement enfui — et qu'en jabotant j'allonge la main vers le verre de mescal, la boisson que jamais je ne puis, même en la portant à mes lèvres, croire réelle, que j'ai eu la merveilleuse prévoyance de mettre bien à la portée la nuit d'avant, je pense que tu vas être dedans, dans cet avion chaque matin qu'il passe, et que tu seras venue pour me sauver. Puis la matinée passe et tu n'es pas venue. Mais oh à présent je prie pour cela, que tu viennes. Réflexion faite je ne vois pas pourquoi d'Acapulco. Mais pour l'amour de Dieu, Yvonne, entends-moi, ma défense est à bout, en ce moment à bout — voici l'avion qui passe, je l'ai entendu au

loin puis, rien qu'un instant, par delà Tomalin — reviens, reviens. J'arrêterai de boire, quoi que ce soit. Je me meurs sans toi. Pour l'amour du Christ, Yvonne, reviens-moi, entends-moi, c'est un cri, reviens-moi, Yvonne, ne serait-ce qu'un jour... »

M. Laruelle se mit très lentement à replier la lettre, en lissant avec soin les plis entre pouce et index, puis sans y penser presque il l'eut sitôt froissée. Il resta là assis, le papier froissé dans son poing sur la table à regarder, profondément absorbé, autour de lui. Dans les cinq dernières minutes la scène avait changé du tout au tout à la cantina. Dehors l'orage semblait passé, mais la Cervecería XX s'était entre temps remplie de paysans, qui de toute évidence s'y étaient abrités. Ils ne s'étaient pas assis aux tables, qui étaient vacantes — car bien que la séance n'eût pas encore repris, la plus grande partie des spectateurs étaient retournés à la file dans la salle, assez calmes maintenant comme à la fin de l'attente — mais s'étaient entassés au bar. Et il y avait de la beauté et une sorte de piété planait sur cette scène. Dans la cantina se consumaient encore les bougies et les pâles lumières électriques. Un paysan tenait deux petites filles par la main tandis que le parquet s'était recouvert de paniers, la plupart vides et accotés l'un à l'autre, et maintenant le barman donnait à la plus jeune des fillettes une orange : quelqu'un sortit, la petite fille s'assit sur l'orange, la porte à jalousie se mit à battre et battre et battre. M. Laruelle regarda sa montre — Vigil ne viendrait pas d'ici une demi-heure encore — et de nouveau les pages froissées dans sa main. La fraîcheur nouvelle de l'air lavé de pluie pénétra dans la cantina par la jalousie et il put entendre la pluie s'égoutter des toits et l'eau dévaler toujours les caniveaux de la rue et au loin de nouveau les bruits de la foire. Il allait replacer la lettre dans le livre quand, mi-distraitement, mais sur une brusque et nette impulsion, il l'offrit à la flamme de la bougie. La flambée éclaira toute la cantina d'une bouffée de lumière où les figures du bar — au nombre desquelles il distinguait maintenant outre les petits enfants et les paysans, planteurs de cactuss ou de coings, aux amples costumes blancs et à larges chapeaux, plusieurs femmes en deuil de retour du cimetière et des hommes à faces et vêtements sombres avec des cols ouverts et des cravates dénouées — parurent, pour un instant, figées, fresque

murale : tous s'étaient tus et le fixaient de leurs yeux curieux à la ronde, tous sauf le barman qui parut un moment sur le point de protester, mais perdit tout intérêt comme M. Laruelle déposait le bloc qui se tortillait dans un cendrier, où splendidement conforme à ses plis il se recroquevilla, castel en flammes, croula, s'affala en une ruche cliquetante à travers quoi voletaient et rampaient des étincelles telles que des vers rouges, tandis que par-dessus flottaient dans la fumée ténue de rares bribes de cendre, carapace morte à présent, faiblement crépitante...

Du dehors tout à coup une cloche clama, puis brusquement se tut : *dolente... dolore!*

Au-dessus de la ville, dans la noire nuit d'orage, à l'envers tournoyait la lumineuse roue.

MERCVRIALE

LETTRES

SIMONE WEIL ET LA REFORMATION DE L'HOMME. — Ceux qui ont connu Simone Weil alors qu'elle militait en marge du communisme officiel, puis l'ont perdue de vue, n'ont pas été peu étonnés de lire l'an dernier *La Pesanteur et la Grâce* (1), bréviaire mystique présenté et édité par M. Gustave Thibon et contenant on ne sait quelle proportion des notes ou manuscrits que lui avait abandonnés l'auteur. Combien connaissaient, en effet, l'évolution de Simone Weil, de cet esprit épris de vérité et d'absolu, rompu à l'exercice de toutes les philosophies? Combien ont su les vraies raisons qui ont poussé une jeune fille de santé délicate à quitter sa chaire de professeur pour se faire tantôt ouvrière d'usine, tantôt ouvrière agricole? Pourquoi rejoignait-elle les Rouges en Espagne alors qu'elle ne voulait pas se battre, et pourquoi s'est-elle laissé mourir de privations, en Angleterre, pendant l'occupation, afin de partager, disait-elle, le sort des Français les plus défavorisés? *La Pesanteur et la Grâce* nous donne le témoignage d'une expérience spirituelle qui s'égale à celle des grands mystiques et nous permet de comprendre sa conduite. Avec *L'Enracinement* (2) nous possédons en outre l'exposé de pensées fortes et lucides qui n'avaient pas été depuis longtemps formulées avec cette rage de vérité sur notre civilisation, l'homme d'aujourd'hui, le sens qu'il doit donner à sa vie.

Simone Weil était un esprit essentiellement religieux. Elle a besoin de Dieu, à la fois comme nourriture, illumination, résolution des contradictions, souverain bien; elle décrit l'état de l'âme propice à la venue de la grâce, énumère les conditions qui favorisent cette venue, et sa propre démarche s'éclaire par le rejet de deux autres : celle de Pascal, celle des « faux mystiques ».

Pour Simone Weil, Pascal « a commis le crime du manque de probité dans la recherche de Dieu ». Elle développe ainsi ce point de vue insolite : « ayant eu l'intelligence formée par la pratique de la science, il n'a pas osé espérer qu'en laissant à cette intelli-

(1) Plon.
(2) Gallimard, collection *Espoir*.

gence son libre jeu elle reconnaîtrait dans le dogme chrétien une certitude. Et il n'a pas osé non plus courir le risque d'avoir à se passer du christianisme ». Voilà pour son manque de courage. Et pour son manque de probité : « Il a entrepris une recherche intellectuelle en décidant à l'avance où elle devait le mener. » Sa tentative ne pouvait aboutir qu'à un double échec : pour son « apologie de la religion chrétienne » il n'avance que des « preuves misérables : l'argument du pari, les prophéties, les miracles », plus gravement, il n'atteint pas lui-même la certitude. Simone Weil ne craint pas d'écrire : « Il n'a jamais reçu la foi, et cela parce qu'il avait cherché à se la procurer. »

La foi est un don, nous le savions, un cadeau de Dieu aux âmes qui se mettent en état de le recevoir. Comment les mystiques ne seraient-ils pas les bienheureux par excellence? Les risques qu'ils courent, pense Simone Weil, sont plus terribles encore, car ils peuvent se tromper tragiquement d'objet : comme la vraie mystique, la fausse tourne vers Dieu « la faculté d'amour et de désir dont l'énergie sexuelle constitue le fondement physiologique... (mais) laisse à cette faculté son orientation naturelle et, lui donnant un objet imaginaire, imprime à cet objet comme étiquette le nom de Dieu ». C'est là une opération qui se place, écrit Simone Weil, « encore au-dessous de la débauche ».

Pour elle, ces deux attitudes extrêmes sont entachées du même vice : la présence d'un « je » au sein d'une expérience où ne devrait exister que Dieu seul. Il ne suffit pas de renoncer, de rompre tous les liens terrestres, il faut nier son « moi », le tuer, le détruire, il faut se « décréer » : « Etre rien, écrit-elle, pour être à sa vraie place dans le tout... Si seulement je savais disparaître, il y aurait union d'amour parfait entre Dieu et la terre où je marche, la mer que j'entends... » L'énergie que Dieu par sa création a placée en nous, par la « décréation » se libérerait et deviendrait susceptible « d'épouser le vrai rapport des choses »; nous rendrions à Dieu la part de divinité qu'il a aliénée en nous permettant d'exister.

L'ascèse particulière de Simone Weil vise par suite à supprimer tout ce qui fortifie l'obstacle et, au moins philosophiquement, tout ce qui lui permet d'être. Elle renonce à l'imagination, au désir, aux envolées rêveuses dans le passé et l'avenir. Elle ne veut ni de l'amour ni même de l'amitié. (« Désirer l'amitié est une grande faute... Désirer échapper à la solitude est une lâcheté. ») Elle rejette toutes les jouissances du sentiment comme « impures et troubles », comme corruptrices; elle écarte les croyances « combleuses de vide, adoucisseuses des amertumes : celle à l'immortalité, celle à l'utilité des péchés, celle à l'ordre providentiel des événements, — bref, dit-elle, les consolations qu'on cherche ordinairement dans la religion ». S'appliquant à « vouloir à vide, à vouloir le vide », à « désirer sans objet », elle renonce à son propre

salut et irait jusqu'à refuser de tendre la main pour le saisir si Dieu lui-même le lui offrait. Mieux : elle veut aimer Dieu et le prier « en pensant qu'il n'existe pas »; elle veut le penser « sous la forme de l'absence... cette absence étant le plus merveilleux témoignage du parfait amour ».

Cette démarche singulière s'appuie plus singulièrement encore sur l'exercice d'une intelligence qui entend aller jusqu'au bout de ses pouvoirs, refuse de capituler devant les faux mystères. Le monde créé par Dieu échappe à son créateur qui se tient hors de lui et ne saurait y intervenir, puisqu'il « a confié tous les phénomènes sans exception au mécanisme du monde ». C'est l'usage de la raison qui « rend les choses transparentes à l'esprit »; c'est l'intelligence qui, ne pouvant pénétrer le vrai mystère, permet du moins de l'approcher et, dans ce dessein, « doit être plus aiguë, plus perçante, plus précise, plus rigoureuse et plus exigeante que pour tout autre usage ». Simone Weil veut réconcilier raison et foi, science et religion qui se porteraient et se compléteraient si la science était demeurée comme chez les Grecs « une forme de la contemplation religieuse ». Elle se plaît à répéter que saint Jean de la Croix a tracé l'itinéraire *géométrique* de l'âme vers Dieu.

Par cette démarche que nous venons d'esquisser schématiquement et sans tenir compte des retours en arrière, des orientations divergentes, Simone Weil entend donc arriver à Dieu, à la vérité, à l'absolu. Outre qu'elle ne confesse pas y être parvenue, la portée de sa tentative se trouve réduite pour les raisons mêmes qui la rendent inimitable. Seul un être d'exception, aux limites de l'inhumanité par excès de dons proprement humains, pouvait l'entreprendre; seule Simone Weil avec sa complexion physiologique et psychologique propre pouvait y consacrer sa vie, son intelligence, son érudition, son exigeant besoin de pureté. Il est peu probable que sa quête solitaire suscite des exemples.

Quête solitaire, mais en laquelle elle ne s'était pas enfermée. Sa biographie en fait foi. Professeur, ouvrière d'usine, militante révolutionnaire, mystique, philosophe, elle puisait dans ces diverses formes d'existence la matière même de sa recherche qui semble n'avoir progressé qu'à partir de contradictions surmontées : anarchisme et patriotisme, tradition et révolution, raison et foi, christianisme sans baptême, etc. C'est pourtant le même mouvement qui, loin de la porter d'un extrême à l'autre, lui fait embrasser du même regard les deux pôles et la hisse sur un plan supérieur. Elle veut réconcilier sans amoindrir, trouver l'équilibre et non le juste milieu. « Il faut accueillir, écrit-elle, toutes les opinions, mais les composer verticalement et les loger à des niveaux convenables. » Au sommet, il va sans dire qu'elle place Dieu, le surnaturel, la vérité, la lumière, entité diversement nommée dont elle

fait dans *L'Enracinement* l'objet de conquête de la civilisation, de la France, de chaque créature.

Aussi ce dernier ouvrage est-il mieux que ce « rapport sur les possibilités de redressement de la France » qu'on lui demandait de Londres en 1942. Les vues en sont parfois confuses, souvent discutables, mais il est tout entier orienté selon une conception philosophique si élevée que des analyses vues ailleurs, des propositions déjà formulées s'imposent à nous avec la clarté de l'évidence. Son objet n'est-il pas la recherche de cette évidence quand elle écrit : pour un écrivain ou un philosophe il s'agit moins de « trouver du nouveau » que de revivifier des vérités tombées en désuétude? Et si elle entend écrire un « prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain », peut-elle commencer autrement que par l'énoncé des « besoins de l'âme » : ordre et liberté, obéissance et responsabilité, égalité et hiérarchie, honneur, liberté d'opinion, sécurité et risque, propriété privée et propriété collective, enfin, besoin de vérité? Méconnaît-elle la situation particulière de la France à cette époque? Compte-t-elle pour rien les réalités économiques, politiques, sociales et surtout guerrières? Non. Mais elle analyse la première et retombe sur les secondes par le détour de l'être humain par qui et pour qui devrait s'ordonner le reste. Si la Résistance continue de croire à la suprématie de l'Etat, à la prééminence de la force, si elle nourrit une fausse conception de la grandeur nationale, si elle croit à l'histoire, au progrès, à l'argent, si chacun des hommes qui la composent ne cherche pas avant tout la vérité et la réalisation de la justice, alors ne viendra jamais la vraie libération. Hitler peut mourir maintenant et ici, demain il revivra partout; pour le vaincre il faut éviter de se mesurer à lui sur son terrain.

Simone Weil ne se contente pas de ces objurgations à la Bernanos. Elle passe en revue et analyse dans tous les domaines : littérature, histoire, économie, politique, religion, éducation, sur le plan de la recherche scientifique comme sur celui de la vie ouvrière, tous les facteurs de « déracinement » (les marxistes diraient d' « aliénation ») et propose les remèdes qui permettraient à l'homme de s' « enraciner », de satisfaire ce besoin qu'a l'être humain « de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle par l'intermédiaire des milieux dont il fait naturellement partie, non un apport mais un stimulant qui rende sa vie propre plus intense ».

Dans *La Pesanteur et la Grâce* l'obstacle principal à la connaissance de Dieu était le « moi »; ici l'obstacle à la vie harmonieuse et juste de l'homme en société est « le social ». « Le moi et le social sont les deux grandes idoles », écrit-elle, et elle n'est pas loin de penser que la seconde est plus opaque, plus oppressive et plus néfaste que la première. C'est « le gros animal » de Platon qui conquiert, opprime, colonise, déracine, qui fait de l'histoire

« un tissu de bassesses et de cruautés », de l'homme à travers les siècles un esclave conscient ou inconscient. Le christianisme lui-même, en raison de ses origines juives et parce que Rome en a fait une religion officielle, satisfait le « gros animal » et le flatte. Car qu'est-ce que Rome? « Le gros animal athée, matérialiste, n'adorant que soi », et Israël? « Le gros animal religieux. Ni l'un ni l'autre, poursuit-elle, n'est aimable. Le gros animal est toujours répugnant. »

Tant dans *L'Enracinement* que dans *La Pesanteur et la Grâce* on discerne quelques-unes des sources de la pensée de Simone Weil : Platon d'abord et surtout, les Grecs en général, le Nouveau Testament, les Upanishads, saint Jean de la Croix, Spinoza, Hegel. Mais de même qu'il est difficile de juger son expérience mystique, il est impossible de prendre une exacte mesure de ses conceptions politiques et sociales. Dans le premier cas nous sommes désarmés, dans le second nous ne savons quels critères choisir. Veut-elle le bonheur de l'homme? Elle ne s'y intéresse qu'en deuxième ou troisième lieu. L'agrandissement de ses pouvoirs? Elle n'en parle pas. Croit-elle, puisqu'elle se fonde uniquement sur eux, que le désir de vérité et de justice, le besoin de surnaturel soient universels? A cette seule condition pourtant, sa thérapeutique serait efficace. Il est à craindre que les hommes aient entre eux un plus grand dénominateur commun, et que Simone Weil, comme Pascal, ait trop facilement cru à l'évidence de ses hypothèses.

Maurice Nadeau.

Situations, III, par *Jean-Paul Sartre;* in-16, 320 p., 380 fr. (Gallimard). — Valéry publiant *Variété,* Gide publiant *Divers* ont voulu « détacher » ces recueils : les détacher de toute référence, c'est-à-dire de toute *chose* extérieure à l'esprit du pensant. Sartre au contraire, prenant pour titre un des mots-clefs de la doctrine existentialiste, rappelle qu'il n'y a pour lui de pensée qu' « en situation », que la pensée n'est vivante et vraie que dans la mesure où elle se trouve aux prises avec ce qui n'est pas elle et qui la nie, avec l'existant; que lorsqu'elle est située. Ce troisième tome de *Situations* répond à son titre. L'esprit de Sartre, exigeant, tenace, et tout à fait insensible à ces tentations du superficiel qui ont si facilement raison de tant de bonnes têtes, s'en prend ici à quelques faits aujourd'hui caractéristiques de ce qu'il appelle « l'impénétrabilité têtue de l'univers » ou « l'altérité, l'irrationalité, l'opacité du réel » : la guerre, l'occupation et la collaboration, l'Amérique, le matérialisme dans la pensée révolutionnaire, l'homme de couleur devant l'homme blanc; qui sont des problèmes — et probablement quelques-uns des problèmes essentiels d'aujourd'hui — en tant que faits. Les douze essais qui composent ce volume, et dont le plus ancien date de 1944, mettent en lumière les traits propres du talent de Sartre, fait avant tout, semble-t-il, de force et d'obstination. Sartre est tout le contraire d'un précieux; il ne cherche pas le brillant, et l'on peut croire même qu'il le refuse :

les bonheurs d'expression qu'il rencontre sont d'autant plus éclatants (les termes de l'école existentialiste paraissent ici plus rares que dans les volumes précédents). En revanche, la patience et le souffle qu'il montre dans ses analyses, leur ampleur, leur solidité, et cette prudence pas à pas mais aussi cette endurance, ce refus de s'arrêter ou seulement d'abréger tant qu'on n'a pas conscience d'avoir fouillé jusqu'au fond du sac, sont d'un maître confirmé. Etant entendu qu'en littérature il est possible de reconnaître un maître sans reconnaître ni ses conclusions ni ses disciples. — S. P.

La vie d'Elémir Bourges, par *Raymond Schwab;* in-16, 280 p., 315 fr. (Stock). — Est-ce vraiment la civilisation occidentale, comme le croit Raymond Schwab, qui nous donne le spectacle de ses derniers sursauts, ou seulement une forme de cette civilisation, — elle qui a déjà passé par tant d'avatars? Il est sûr, en tout cas, que la personne de Bourges est un type accompli de cette civilisation, ou de cette forme. C'est là ce qui donne au livre de R. Schwab une portée exemplaire.

Peu d'existences sont aussi dépourvues d'événements. Hasard? Non : Bourges fuyait la réalité comme indigne de l'homme, et se réfugiait dans l'Art et le Rêve. Attitude aujourd'hui toute démodée en effet, et devenue même peu concevable. Il faut pourtant la concevoir, puisqu'elle a pu être l'expression d'un temps où les humains ne valaient pas mieux sans doute mais n'étaient pas pires que ceux d'aujourd'hui : ils étaient hommes comme nous le sommes.

Raymond Schwab a bien connu Bourges; puis il a disposé de tous les papiers qu'il avait laissés (après les avoir expurgés de tout l'anecdotique); notamment des *Lettres à la Fiancée* (qui vont paraître, et dont le *Mercure* a publié quelques-unes). Son livre s'appuie donc sur une documentation de première main infiniment précieuse. Il la met en œuvre avec un tact, une délicatesse de sympathie, une pénétration, une noblesse qui font d'une biographie ainsi conçue une œuvre de création, et un modèle. — S. P.

La Révolte des Ecrivains d'aujourd'hui, par *René-Marill Albérès;* in-16, 256 p. (Coll. « Mises au point », Corrêa). — « ...Il est aussi d'autres siècles que n'éclaire nul feu central, où chacun doit allumer seul sa flamme ou grelotter dans les ténèbres... L'aventure de l'homme devient alors celle de Prométhée... » L'attitude de M. Albérès, dans l'essai initial de son livre (« Littérature prométhéenne »), est voisine de celle de M. André Rousseaux opposant notre « littérature du salut » à une « littérature du bonheur ». Sous cet angle M. Albérès étudie successivement Malraux, Camus, Bernanos, Anouilh, Aragon, Sartre, et, pour la contre-épreuve, Giraudoux ou « l'anti-prométhée ». — S. P.

Le Tarot de Marseille, par *Paul Marteau*, préface de Jean Paulhan, introduction d'Eugène Caslant; 19×27,5 cm., 300 p., reproduction en couleurs des 78 lames, 2.900 exemplaires, 2.500 fr. (Arts et Métiers graphiques). — Un ouvrage fort curieux et un fort beau livre. La préface est du meilleur Paulhan, et va loin. L'introduction, le texte expliquent l'usage du tarot et développent son symbolisme. C'est un essai, et c'est un traité. Une curiosité? Sans doute, mais de ces « curiosités » qui ont signification et portée. — S. P.

Sortilèges du verbe, par *Matila C. Ghyka*, préface de Léon-Paul Fargue; in-16, 232 p., 300 fr. (Gallimard). — Ce livre d'un amateur de mots rappelle l'*Esthétique de la Langue française* de Gourmont; ou plutôt, il en prend la suite. Car le mallarméisme a développé ses effets dans l'intervalle avec toutes les recherches qui s'y rattachent sur le pouvoir incantatoire des mots. Aussi ce « divertissement sémantique », d'accès et de pratique d'ailleurs faciles et plaisants, va-t-il beaucoup plus loin dans les mystères de l'expression (l'un des derniers chapitres, sur les rapports de la métaphore et de la correspondance des occultistes, est frappant). La préface est un des textes les plus juteux de Fargue, si grand lorsqu'il est grand. — S. P.

Le style au microscope, par *Criticus;* in-16, 244 p., 350 fr. (Calmann-Lévy). — M. Criticus a dû bien s'amuser. Ce que tant de critiques voudraient faire, il l'a fait. Il a pris les quelques dizaines de

lignes initiales d'œuvres contemporaines (auteurs : Aragon, Aymé, Fargue, Gide, Romains, Mauriac, Maurois, Montherlant, Salacrou, Sartre, Troyat, Valéry), et il les a corrigées et commentées comme des copies d'écoliers. A la loupe, sinon au microscope. L'expérience donne parfois des résultats plaisants. Parfois aussi le correcteur prête à corrections... Mais le livre, écrit sans pédanterie, non sans malignité, est amusant et original. — S. P.

Fâchés, Solitaires et Bourrus, par *Léo Larguier;* in-16, 320 p., 16 h. t. hélio, 300 fr. (Albin Michel). — C'est la solitude plus que la fâcherie que dépeint le charmant et discret Léo Larguier dans ces évocations, brèves mais si vivantes, d'écrivains et de peintres, de Malherbe à Degas par Erasme, Kant ou La Tour. — S. P.

Eloge du Maquereau, par *René-Louis Doyon;* in-16 (14×19,5 cm.), 152 p., tirage limité à 520 exemplaires (La Connaissance). — Le charmant, le curieux, l'érudit R.-L. Doyon, qui réprouve nos timidités actuelles et l'appauvrissement de notre langage, prêche d'exemple. Non sans préciser qu'« éloge », pour qui connaît la tradition du français, n'est pas « apologie ». Voici donc une monographie du maquereau. Le mot d'abord : significations, filiations, parentés, équivalences en d'autres langues; puis une étude du type et ses incarnations littéraires à travers les âges. Petit livre, mais savoureux, — pour les amateurs du langage, non du scandale. — S. P.

Servitude amoureuse, par *Georges Lecomte;* in-16, 312 p., 390 fr. (Albin Michel). — Il serait facile, peut-être trop facile, de condamner ce roman, et avec violence. Tout en lui est d'un autre âge, le style, la technique, les types, les thèmes, la conception (notre âge n'est pas meilleur : mais on ne remonte pas le temps). Et pourtant, une fois surmontée la première surprise, il faut lui reconnaître ses vertus, une ampleur souple, une *composition* des personnages plus subtile que les effets parfois faciles du schématisme contemporain, et surtout une soumission aux faits et à la durée, une sorte de sagesse indulgente qui nous éloignent le plus heureusement du monde du moralisme à la Bourget que l'on redoutait — à tort — en lisant les premiers chapitres. — S. P.

L'expérience démoniaque, par *Gengenbach;* in-16, 352 pages (Editions de Minuit). — Les aventures satano-sacerdotales de l'auteur ont défrayé la chronique. Elles restaient excitantes tant qu'elles relevaient de la légende. Le livre déçoit. Quelle puérilité! C'est l'occultisme des concierges. — S. P.

La fin d'un Bluff, par *Thomas Narcejac;* in-16, 184 p. (Le Portulan). — Thomas Narcejac croit toujours au roman policier, mais ne croit plus au roman policier noir. Il dit pourquoi. Longuement. — S. P.

Kin P'ing Mei ou la merveilleuse histoire de Hsi Men avec ses six femmes, version française de *Jean-Pierre Porret;* in-16; 312 p. (Guy Le Prat). — Adapté d'après la traduction allemande d'un roman chinois datant de la fin du XVIe siècle (nous dit-on), c'est un aimable récit libertin et picaresque, où la finesse s'allie à la truculence. Je ne sais ce qu'en pensent les sinologues; mais la lecture en est bien plaisante. — S P.

CINEMA

EXAMEN DE CONSCIENCE. — Peut-être convient-il de donner aux lecteurs du *Mercure* quelques explications sur cette rubrique où il m'a été fait l'honneur de succéder à Léon Moussinac et à Antoine, et que je me trouve assurer depuis le numéro mille. Deux difficultés se sont présentées à son titulaire présent, qu'il convient de n'avoir jamais surmontées, si ce n'est de manière empirique et peu satisfaisante. La première tient au *Mercure;* la seconde au cinéma. Un assez grand nombre de pages noircies de petits caractères posent maintenant ce double problème dans des termes assez clairs, et assez abondamment illustrés, pour que cet examen de conscience puisse peut-être présenter quelque intérêt pour qui fré-

quente avec quelque assiduité cette banlieue un peu excentrique d'une revue littéraire. Enfin, espérons-le.

Comment toucher les lecteurs du *Mercure?* Quels sont-ils, où sont-ils? Il en est de très jeunes, il en est d'un peu moins. Cette revue est en période de mue. Elle prolonge une tradition; institution consacrée, elle scrute les temps modernes et se projette dans l'avenir. Que le cinéma ait sa place au *Mercure*, c'est une vérité ancienne déjà; mais quelle audience le cinéma rencontre-t-il aujourd'hui parmi ses lecteurs? J'avoue manquer beaucoup d'éléments d'appréciation sur ce point. Alors, je vais mon chemin. Je ne m'arrête pas trop à des considérations vaines, qui sont : à quel niveau de compétence technique rencontrer le lecteur? est-il légitime d'invoquer un système de références qui est en partie pour lui lettre morte, peut-être? dans quelle mesure la mythologie du cinéma, soit la déification de la vedette, hors de quoi le septième art est mutilé d'un chapitre capital, irrite-t-elle le lecteur d'austère formation académique; dans quelle mesure les autres lecteurs y voient-ils comme moi un fascinant champ d'observations sociologiques et un phénomène tout aussi fascinant d'expérimentation plastique; dans quelle mesure enfin y trouvent-ils quelque amusement? Etc., etc. D'une autre façon, où sont et qui sont les lecteurs du *Mercure?* Où, surtout, sont-ils? Cette revue compte, je crois bien, la plus haute proportion, entre toutes les revues françaises, des abonnements à l'étranger. Pour ces lecteurs-là, c'est à un vaste témoignage parisien sur l'évolution mondiale du cinéma qu'il faut tendre. Tout essai de concordance entre les projections et la critique est impossible en ce qui les concerne. Pour les Français, en revanche, parisiens ou provinciaux, j'avoue éprouver quelque malaise. Il « sort » à Paris entre trois et douze films chaque semaine. Tout compte rendu critique qui porte sur cette matière est naturellement dépassé par le fait que cette matière est submergée elle-même sous l'avalanche des films des semaines suivantes. Là, c'est affaire de délais d'impression, et je suis démuni naturellement. Un mensuel n'est pas un hebdomadaire. Accepter les fatalités du mensuel est tout ce que je puis pour vous, sauf à tricher, c'est-à-dire prendre de l'avance. Ce que je fais assez souvent, à l'occasion de voyages à l'étranger, des festivals, des présentations privées, au risque de verser dans l'inconvénient contraire, celui de toucher à une matière dont le public n'est pas juge encore.

La difficulté qu'éprouve le titulaire de cette rubrique touchant la façon d'approcher les problèmes du cinéma est d'une nature plus subtile. Qu'on lui permette ici deux mots d'histoire. Naguère, Léon Moussinac, Roger Leenhardt, Jacques Brunius, Jean-Georges Auriol, Germaine Dulac, Louis Delluc, Paul Gilson, Henri Jeanson, Pierre Laroche, Jean Tedesco, Marcel Carné avant qu'il n'aborde la mise en scène, Robert Florey, avant qu'il ne devienne à Hollywood le collaborateur de Chaplin, Carlo Rim, quelques

autres encore que je m'excuse d'oublier, ont illustré la critique interne. Je veux dire qu'eux tous, au lieu d'être uniquement des journalistes, étaient — ou étaient virtuellement, et sont en effet devenus — des cinéastes, à un titre ou à l'autre. D'autres, par la fréquentation des studios, des scénaristes, des metteurs en scène, des comédiens, ou, ce qui est beaucoup mieux, par les nécessités de leurs travaux d'historiens, pouvaient prétendre à une bonne connaissance objective du cinéma, technique, industrie, œuvres : Georges Charensol, René Jeanne, Georges Altman, la plupart des jeunes rassemblés par René Lehmann à l'*Intransigeant* et à *Pour vous*, dont Nino Frank, devenu scénariste, Roger Régent, Jean-Georges Auriol déjà cité, Jean Vidal (je livre ces noms en vrac). Cependant, le ton était donné par une autre école, celle qui fait du critique un spectateur-témoin, simplement plus assidu, et plus averti sans doute, que la masse des spectateurs : la crédibilité et le bon goût étaient ses critères. Jean Fayard, par exemple, n'a jamais autrement défini la fonction du critique. Or, de leur aveu, la normalienne Claude-Edmonde Magny, le normalien Robert Brasillach allaient au cinéma selon Jean Fayard. Je serai bien le dernier à dire qu'ils avaient tort, et je n'affirme certes pas non plus que le critique de *Candide*, puis d'*Opéra*, connaît le cinéma objectivement moins bien que tous ceux de nos communs confrères cités plus haut! Je cherche seulement à situer deux écoles, et à les incarner dans des noms. L'école du spectateur-témoin était avant-guerre la plus nombreuse comme la plus influente. Ces valeurs tendent aujourd'hui à se renverser. De la jeune critique, ou du moins de ceux de ses éléments les meilleurs, il est vrai de dire qu'elle forme une génération de cinéastes, débutants ou virtuels, assez peu soucieux du journalisme et passionnément désireux d'en sortir. Ces garçons fréquentent les plateaux et le haut personnel du film; souvent écrivent des scenarii; parfois sont passés par l'*Institut des Hautes Etudes Cinématographiques*; nombre d'entre eux développent impromptu leur vocation en prêchant la bonne parole dans les ciné-clubs; certains, tel André Bazin, ont un rôle important d'initiateurs, et organisent des stages pour les instituteurs ou les animateurs, justement, des ciné-clubs; d'autres ont été stagiaires ou assistants de mise en scène; l'un d'eux a été le conseiller d'une firme de production pour le choix des sujets de grands métrages; cinq ou six sont fréquemment nommés « chargés de presse » (une fonction publicitaire, et qui crée quelque redoutable équivoque, mais il faut manger). Je sais des cinéastes de talent, tels Yves Allégret, René Wheeler, Carlo Rim, Jacques Becker, Gilles Grangier, qui ne négligent pas les avis de la jeune critique et la lisent avec intérêt. Que l'épanouissement du charabia y ait redoutablement gagné est exact. Certains de ces garçons écrivent atrocement. Qu'il leur arrive même de s'intéresser peu à la crédibilité du récit, voire au respect du bon goût, parce qu'ils accordent moins de

prix au cinéma, moyen d'expression entre d'autres, et comme eux chargé de raconter une histoire, et qui par elle-même vaut ou ne vaut pas, plutôt qu'à l'aventure spécifique d'un art nouveau, c'est pareillement sûr. Je crois pourtant que leur conception est la meilleure. Après tout, il me paraît plus important, pour l'analyse et l'investigation d'un art en devenir perpétuel et d'une plasticité caméléonique, et pour un art lié aux conditions d'une technique changeante, de s'efforcer à fixer ses lois propres et ses points d'application les meilleurs, plutôt que de s'en tenir au critère de l'histoire qui respecte la crédibilité et le bon goût, notions d'ailleurs fragiles et liées à la sociologie de l'époque. Cela soit dit d'ailleurs sans esprit de système, et sans négliger que, dans une anthologie de la critique de cinéma, il faudrait faire une place d'honneur à l'article de Jean Fayard sur *Clochemerle* (entre autres), qui est admirable de simple brio et de limpidité dans l'ironie. Mais cela soit dit, aussi, pour fixer — encore une fois, si cela peut intéresser quelque lecteur assidu — la conception du critique de cette revue.

Deux mots encore. Comme Jean Fayard, et selon son expression, je m'efforce à situer mon zéro assez haut. Il se peut bien cependant que je sois trop l'esclave d'un système de références dont les moyennes sont désolantes pour ne pas parfois prendre un recul suffisant et pour parfois faillir à cette règle du zéro exigeant. Le critique ne peut sur ce point solliciter l'indulgence du lecteur qu'en lui rappelant la particularité navrante du métier qu'il exerce : nul n'attend du critique littéraire qu'il rende compte de Gide et de Dekobra; *mutatis mutandis*, il en est tout autrement dans notre province. Peut-être même y a-t-il quelque justification à ne pas mépriser cette confusion des valeurs littéraires, propre au cinéma, parce que, justement, le cinéma possède encore ses valeurs spécifiques. Nous sommes dans le domaine des belles pages égarées; nous sommes dans le domaine où le génie avoisine la sottise (Stroheim). Le *Fantasia* de Disney est un monument d'horrible mauvais goût, mais aussi par endroits le superbe point d'aboutissement des recherches de Fischinger sur les concordances entre la musique et le dessin animé (ballet de l'*Apprenti sorcier*, par exemple). Une des nouvelles de *Païsa*, comme le dit Robert Kanters, rappelle, à ne retenir que la ligne de l'argument, le livret d'un déplorable opéra-comique : mais c'est le bon goût mondain et l'absolu littéraire et la crédibilité sociale des temps normaux, qui ont tort ici contre le ton narratif du cinéaste, qui sonne vrai, et contre la crédibilité du moment, celle de l'offensive alliée en Italie, et contre un film qui, par sa bouleversante nouveauté, est et demeure le plus important de l'après-guerre. De même arrive-t-il qu'une médiocre bande de music-hall filmé américain ouvre, en l'une ou l'autre de ses séquences, une voie où fertilement engager un chapitre du cinéma futur. Ainsi de suite.

Il se pourrait que le présent titulaire de cette rubrique soit un jour prochain contraint de renoncer, pour des raisons qui n'ont pas place ici. C'est là l'une des raisons de cet examen de conscience. Il ne faudra pas tirer sur le critique.

Jean Quéval.

It always rains on Sunday. — Robert Hamer, on le sait depuis *San Dimitrio-London*, est l'un des bons documentaristes-dramaturges de l'Angleterre. Ici, il prend pour point d'appui l'un des quartiers de l'East-end, Bethnal Green. A peu près tout ce qui est du reportage est excellent. La zoologie humaine — fripiers juifs, petits bourgeois, francs voyous, demoiselles à cheval sur vice et vertu, escrocs philanthropes, faux dur du jazz local, etc. — incarne bien ce reportage, mais impersonnellement. Le metteur en scène me parait avoir été desservi en effet par le scénario. Celui-ci est admirable dans les intentions, qui consistent à faire passer tous ces types pittoresques dans l'argument. Mais justement, ils n'y passent pas. Cet essai de construction unanimiste échoue. Autant que j'en puisse juger au moment où j'écris ces lignes, la tentative de Jacques Becker, dans *Rendez-vous de juillet*, est du même ordre, mais réussie. L'interprétation de *It always rains on Sunday* est au niveau d'une figuration différenciée et suprêmement intelligente. Tout de même l'un des films attachants de ces derniers mois.

Kalpana. — Caligari, Métropolis, Orson Welles, Eisenstein, Jean Cocteau, les *Ziesfeld follies*, le Châtelet et les Folies-Bergères. Ce sont quelques-uns seulement des noms qui ont été prononcés à propos de ce film hindou de l'esthète Udaya Shankhar. Avec cela, l'œuvre trouve une espèce d'unité dans la magnification chorégraphique du folklore hindou. Elle intègre encore une étude de mœurs et un ballet antimécanicien et d'intentions révolutionnaires. Rarement ai-je vu plus déconcertant bric-à-brac, où se mêlent plus étrangement l'authentique et le fabriqué. Il est de nombreux passages de grande beauté et qui confirment que le cinéma peut renouveler et améliorer le ballet. Il y a aussi d'admirables visages, et une femme splendide, et des morceaux efficaces de suggestion érotique. Certainement l'œuvre la plus curieuse et la plus inattendue présentée au festival de Knokke, certainement l'une des plus intéressantes aussi. Beaucoup trop longue, malheureusement, et dépourvue de rythme narratif comme de l'argument, ou du livret, qui la porterait mieux.

Hollywood d'hier et d'aujourd'hui. — Notre compatriote Robert Florey s'est installé à Hollywood en 1921 et il y est toujours. Je crois bien qu'il y est devenu comme une institution. Il a écrit le scénario et le découpage de sept films. Il en a mis en scène quatre-vingt-onze, dont soixante-sept de long métrage, à l'adaptation desquels il a souvent pris une part décisive. Parmi eux, en collaboration avec Chaplin, *Monsieur Verdoux*. Il a dirigé le premier film de Raimu, des frères Marx, de Claudette Colbert, de Bette Davis, de Gertrude Lawrence, d'Evelyn Keyes et d'Errol Flynn. Et, naturellement, il a connu tout le monde. On imagine ce que des écrivains du type Robert Brasillach, Claude Roy ou Paul Guth auraient tiré de cette matière. Il est clair, hélas! que Robert Florey s'est débarrassé de son livre plutôt qu'il ne l'a écrit. Il parait que Maurice Bessy, qui est un habile homme et doué d'une plume cursive, a été chargé de la présentation et de l'adaptation de ces textes. C'est lui qui le dit, mais il n'y parait pas. Le livre est farci d'anglicismes, tels que le mot *villain*, qui s'y trouve bien cinquante fois; nourri d'énumérations fastidieuses de noms et de palmarès, qui feraient d'excellents tableaux, en annexes; de faits divers qui laissent sur l'appétit (il est effarant de voir combien de comédiens et de techniciens se sont suicidés, et Thorey, chaque fois, nous dit qu'ils se sont en effet suicidés; mais pourquoi?) les portraits tournent court; la chronologie s'accommode comme elle peut de chevauchements innombrables. Outre qu'il n'a pas le don de l'écrivain, pas même la plus élémentaire aptitude à décrire et à exposer, Florey a visiblement écrit à la hâte, entre des films, défaut multiplié dans son cas par le fait qu'il est à la fois trop proche et trop plein de son sujet. Tout cela est grand dommage. Car son livre est une mine de renseignements inédits, ajoute beaucoup à la matière du portrait

d'Hollywood qui reste à écrire, et il en est peu d'aussi impérieusement indispensables au spécialiste. Pour ma part, avec ses évidents et irritants défauts, je l'ai trouvé fascinant — comme sont fascinantes les photographies des primitifs américains dont il est illustré, — et je me suis fait de l'auteur le portrait le plus sympathique. Mais il faut le lire en filigrane et à l'aide de nos souvenirs noirs et blancs.

Pour la diffusion des films en 16 mms. — Il se trouve certainement, parmi les lecteurs du *Mercure,* des directeurs d'associations éducatives ou culturelles, voire des particuliers, qui projettent des films en 16 mms. Pour le cas où ils en ignoreraient l'existence, je leur signale l'*Annuaire de programmation en format réduit* (édition 1949), rédigé par les soins de l'*Association du* 16 *mm-sonore,* et qui est, m'assure-t-on, aussi complet qu'il se peut. Les autres lecteurs excuseront cette note au nom de la légitimité d'une bonne propagation du cinéma. — J. Q.

RADIO

DE LA TELEVUE. — Nous avons interrogé quelques téléspectateurs. Des Américains, des Anglais, des Français. Voici l'essentiel de leurs réponses.

A. « L'image et le son ne sont pas assortis. Je fais parler le personnage invisible comme s'il était à côté de moi; je l'éloigne ou l'approche à mon gré. Mon écran mesure 22 centimètres en diagonale, et je suis sans pouvoir sur la dimension de l'image. Si je donne au son un volume agréable, c'est un Lilliputien qui me parle avec la voix de Gulliver. Seule la télévision collective, avec un écran de salle de cinéma, peut rétablir l'équilibre. »

B. « Toute invention nouvelle suscite des mots nouveaux. Ceux que la télévision a suscités jusqu'ici ne sont pas beaux. La plupart sont hybrides. Je veux dire que *télé* vient du grec, et qu'on lui accole des mots qui ne viennent pas du grec.

« Ici le latin est pour ainsi dire inutilisable. *Longe,* qui veut dire loin, est trop près de *longus,* qui veut dire long, et le français ne peut les distinguer. Tirer tout du grec? Le fait de voir des images qui viennent de loin, ce serait la *téléiconoscopie.* Avouez que c'est affreux.

« Du moins faut-il éviter la confusion. Pour certains, téléviser, c'est émettre des images; pour d'autres, c'est les recevoir et les voir.

« *Télé* est bref, bien connu de tout le monde, et ne demande qu'à s'accoupler. Il ne faut pas abuser de sa facilité. La tentation sera grande d'en affubler inutilement tout ce qui participe à la télévision. J'ai lu récemment dans un hebdomadaire « littéraire » : la *télécouleur,* un spectacle *télécolorvisé...* Pourquoi pas une *téléchanson?* un *télédéfilé* de *télémannequins?* Il faut s'attendre du moins à *télévedette,* à *téléstar,* à *télétechnicien...* Certains seront admissibles : c'est une question de goût.

« Etymologiquement *vue* et *vision* sont synonymes. Par suite on pourrait aussi bien dire : *télévue* pour exprimer l'action de voir des images qui viennent de loin. Pour ma part, j'admettrais volontiers le verbe *télévoir :* je télévois, nous télévoyons. »

C. « J'avais entendu dire que parfois un dieu s'avise de se déguiser et de demander l'hospitalité à un mortel pour l'éprouver. C'est ce qui m'est arrivé dimanche dernier. J'ai su plus tard que ce grand bel homme barbu était Jupiter en personne.

« J'étais en train de suivre sur mon écran un match de football. J'ai osé lui dire : « L'homme est devenu aussi puissant que les dieux. Je vois quelque chose qui se passe à 80 kilomètres de chez moi. » Et Jupiter ma répondu : « Je vois ce que tu vois sur cet écran, et je le vois mieux, et je vois ce qui est en marge de l'écran et que tu ne vois pas. Je vois ce que je veux et quand je le veux, et jusqu'au plus secret de la nuit la plus noire. Mais cette image que tu admires, je ne la vois pas, ou du moins je n'y trouve aucun intérêt. Je ne vois que l'agitation d'un grand nombre de petits carrés plus ou moins lumineux. N'oublie pas, mortel présomptueux, que le fait que des points inégalement sombres et disposés dans un certain ordre font pour ton œil une figure, que ce fait manifeste l'imperfection de cet œil, l'imperfection voulue de l'œil que je t'ai donné. »

D. « On peut écouter la radio pendant des heures, on ne peut pas téléregarder longtemps. Gallup a calculé qu'aux Etats-Unis le télévoyant ne reste pas plus de dix-sept minutes par jour en moyenne devant son écran.

« On peut faire autre chose tandis que le récepteur est ouvert : cuisiner, repriser des chaussettes, prendre son repas, lire, faire ses comptes, flirter... La radio n'est pas jalouse. Elle rompt une solitude, elle fait une atmosphère; elle est compagne, voire complice. La télévue est exclusive, elle nous requiert. On peut jouir d'entendre sans écouter; mais non pas de voir sans regarder. »

E. « La radio apparesse l'esprit, j'en suis d'accord. Du moins l'imagination entre en campagne. Que je le veuille ou non, et plus ou moins vaguement, le son me porte à imaginer. J'imagine celui qui chante. J'imagine ceux qui discutent. J'imagine la séance publique, sa scène et ses spectateurs. J'imagine la cérémonie ou le match que l'on me décrit. Ma mémoire anime mon imagination.

« On peut collaborer beaucoup avec le livre que l'on lit; un peu avec la radio que l'on écoute. Devant mon écran je n'ai plus rien à faire. Je me laisse aller. L'adjonction de l'image au son a pour effet de porter à la perfection cette passivité que Georges Duhamel a justement dénoncée.

« L'image mouvante est du reste plus despotique que le son. J'ai plus de mal à m'arracher à l'image parlante qu'à la parole aveugle. Je regarde plus longtemps que je ne devrais : j'en sors tout abêti et les yeux fatigués. »

F. « Je ne connais rien à la peinture; je n'ai jamais mis les pieds dans un musée. Je suis passionné pour le baseball, et c'est pourquoi j'ai acheté à crédit un appareil de télévision.

« L'autre jour, ils nous ont passé un tableau célèbre, paraît-il, d'un grand peintre italien d'autrefois. Ils l'ont donné en cou-

leur. Tantôt l'ensemble du tableau, et tantôt des parties en plus gros. Et un monsieur que je ne voyais pas, et que je n'avais pas envie de voir, m'a expliqué tout ce que je voyais. J'ai presque tout compris. Ça duré un quart d'heure, et j'en aurais bien vu et écouté davantage. C'était très intéressant. J'ai une grande envie d'aller voir le tableau. »

G. « La radio pure favorisait « l'erreur douce et grossière », pour parler comme Corneille. Je donnais à une voix ravissante la figure de cette voix. C'est Juliette, oui, c'est bien elle. C'est la voix de ma sylphide. Je télévois, et je vois une dondon mûrissante ».

A. Dubois La Chartre.

MUSIQUE

LE PRIX DE ROME DE COMPOSITION MUSICALE. — LE DOUX CABOULOT. ETUDE (*Opéra-Comique*). — On a tout dit déjà à propos du concours de composition musicale et du Prix de Rome. Cette année encore, et même plus que jamais, malgré la réforme qui introduit dans le jury des compositeurs choisis en dehors de l'Institut, les discussions ont été vives. La médiocrité des cantates soumises au jugement des membres de l'Académie des Beaux-Arts, d'abord, le choix des lauréats, ensuite, tout a été matière à disputes, et c'est le règlement même du concours qui est mis en question.

Le sujet de la cantate, comme de coutume, prêtait à de sérieuses réserves. Le poème de M. Alphonse Bourgoin, encore qu'il soit moins médiocre qu'à l'ordinaire, n'échappe point aux reproches. Sans doute est-il impossible d'écrire un chef-d'œuvre quand il faut se plier aux règles du genre. Il s'agit, en effet, d'établir un texte versifié en deux ou trois scènes à trois personnages, d'offrir au musicien l'occasion de composer des airs, un duo, un trio, de varier suffisamment les effets pour qu'il lui soit possible de montrer ses dons d'invention mélodique, son aptitude à traiter un sujet lyrique. Cela peut être gai ou triste, bouffon ou tragique; mais quel que soit le genre choisi, c'est bien la quadrature du cercle que doit résoudre l'auteur de ce libretto. M. Alphonse Bourgoin proposait donc cette année aux logistes *La Résurrection de Lazare*. Le thème en vaut un autre, encore qu'il ne permette guère de varier le ton : il faudrait le génie de Bach ou de Haendel pour le traiter avec toute la grandeur qu'il commande. La première scène nous montre donc Marthe et Marie, sœurs de Lazare, désespérées de la mort de leur frère qui, depuis quatre jours, repose déjà dans le tombeau. Elles se lamentent, et Marie s'écrie :

Ton ardente et puissante prière,
Jésus, Sauveur, Maître si doux,
Aurait sauvé notre frère bien aimé
Si nous t'avions eu près de nous!

Voilà le genre de vers. Et ceux-là ne sont pas les pires.

Mais à l'instant que Marie prononce ces mots, Jésus apparaît sur le seuil : « Me voici! » Car les deux femmes ont envoyé un messager à Samarie, et le Maître est venu. Il les console; il prie, et les exhorte à avoir foi en Lui. Puis il se fait conduire au lieu où repose son ami. C'est la fin de la première scène.

Un cortège funèbre et les lamentations des deux sœurs la relient au second épisode, fort court. Devant le tombeau de Lazare, Jésus se recueille, adresse au Père une ardente supplication :

Je sais bien que toujours vous m'écouterez,
Mais ceux qui sont à mes côtés,
Et qui marchent dans la nuit noire,
Je veux que désormais ils puissent croire
Que celui qui commande aux morts
Est Fils de Dieu!

Le miracle s'est accompli. Jésus ordonne que l'on délie Lazare du suaire qui l'enveloppe. Les deux femmes se prosternent devant le Christ et rendent grâces à Dieu.

Certes, le texte est loin de la grandeur qu'il faudrait pour un tel sujet; certes, sa brièveté ressemble plus à l'impuissance qu'à la concision qui renforcerait sa majesté. Mais en dépit de ces faiblesses, le sujet reste ce qu'il est, et par cela même, il rendait possibles des développements musicaux où les candidats eussent montré leur intelligence et leur sensibilité. La plupart cependant ont paru perdre leurs moyens devant ce scénario. Ils n'ont même pas essayé de marquer l'allégresse et la reconnaissance de Marthe et de Marie lorsqu'elles voient Lazare sortir du tombeau. Certes, elles remercient le Seigneur, mais sans effusion, sans le moindre élan. On dirait une simple formule de politesse, banale et mondaine. De même la déploration qui précède le cortège funèbre a été traitée selon des formules, sans rien de vibrant, de passionné. Ce ne sont que des devoirs d'élèves, mais point des compositions laissant deviner un tempérament, l'originalité d'un talent à qui l'on pardonnerait bien volontiers des maladresses, mais dont on voudrait au moins trouver trace. Sur les cinq candidats, un seul manifeste la velléité de montrer qu'il a vraiment une personnalité. Hélas, celui-ci gâte tout par son ignorance du métier. Car c'est quand même un métier que d'écrire de la musique, comme de faire un livre. Et c'est bien ce qui afflige devant ces cantates si faibles : ceux de ces jeunes gens qui savent leur métier semblent dépourvus de toute personnalité; le seul qui soit lui-même, qui ait des idées, ne sait pas les exprimer de manière à les faire sentir. Il est jeune, Dieu merci; il a le temps d'apprendre à composer, et surtout à orchestrer. En aurait-il la volonté? On voudrait en être sûr.

Une délibération du jury qui dure une heure et quart, et qui est sûrement fort agitée, car, derrière la porte close de la salle des séances, le public entend de frénétiques coups de sonnette et de grands éclats de voix. Durant ce temps-là, pour se distraire, on

fait des pronostics. Presque tous croient qu'il ne sera pas décerné de premier grand prix. Erreur : lorsque la porte s'ouvre, on apprend que Mlle Adrienne Clostre est l'heureuse gagnante de cette loterie. Et plus tard, quand vient l'heure des indiscrétions, on sait qu'il y eut bataille au sein du jury; que les peintres, les sculpteurs, les graveurs et les architectes, membres de l'Académie des Beaux-Arts, ont refusé de suivre l'avis des musiciens leurs collègues et des jurés adjoints « indépendants ».

Est-ce la sacro-sainte formule de la cantate qui est cause de cette insignifiance, de cette médiocrité des ouvrages présentés au jugement de l'Académie des Beaux-Arts? Conviendrait-il de réformer, comme on en parle depuis longtemps, le règlement qui impose aux candidats admis à « monter en loge » après le concours d'essai où ils ont eu à traiter un sujet de fugue vocale à quatre parties au moins, et un chœur à quatre voix au moins, avec orchestre, une scène lyrique à trois ou à deux voix dont le texte leur est remis à leur arrivée? Trente jours leur sont accordés pour la composition de cette cantate. On a proposé de remplacer la « scène lyrique » par un mouvement de symphonie, par toute autre forme de composition musicale. On échapperait ainsi à l'écueil constitué par la platitude des livrets, c'est certain. Mais il existe déjà un concours de composition musicale; le concours pour le prix de Rome en deviendrait la réplique. Il est bon que les candidats à cette récompense fassent la preuve qu'ils sont capables d'écrire un ouvrage lyrique, un oratorio, une comédie musicale, un opéra. Oui, mais alors — répondent les adversaires de la cantate — qu'on choisisse au moins des textes possibles, qu'on ne se contente point de vers de mirliton sur des scénarios absurdes. Et c'est tout le problème. Où trouver le poète qui consentira l'effort d'écrire de tels livrets, mal rémunérés. Contrairement à la légende, l'Institut est pauvre, et les dévaluations successives l'ont à peu près ruiné. Alors, il est probable que nous entendrons pendant bien des années encore les mêmes doléances; à moins qu'on ne modifie le règlement; et ce seront alors d'autres griefs que l'on articulera contre un mode de concours qui, à son tour, se révélera non moins imparfait... Car, en vérité, le problème semble à peu près insoluble, et si tout le monde est d'accord sur l'étendue du mal, sur sa gravité, nul ne sait au juste comment y porter remède.

L'Opéra-Comique continue de donner les preuves d'une activité digne de louanges. Après que la troupe de chant eut créé *Le Oui des jeunes filles*, le corps de ballet, quinze jours plus tard, donnait deux ouvrages nouveaux; *Le doux Caboulot*, de M. Jacques Larmanjat, et *Etude chorégraphique*, sur des pièces de Chopin, orchestrées par M. Henri Büsser; deux ouvrages dont le contraste est savoureux, et qui, par cela même, se font heureusement valoir l'un l'autre.

On connaît le texte de Francis Carco, qui chante « le doux caboulot perdu sous les branches ». Le ballet dont M. Jacques Larmanjat a écrit la partition et M. Jean-Jacques Etcheverry composé la chorégraphie, illustre cette chanson d'une manière fort ingénieuse. Le décor, simple à l'extrême, mais frais, pimpant, de M. Raymond Peynet, nous le montre ce « doux caboulot » au bord de la rivière, et c'est une petite bicoque tapie sous la verdure. Un pêcheur à la ligne trempe son fil dans le courant; le patron et la servante disposent les tables en attendant le client. La journée est belle : leur attente sera courte. Arrivent en effet la jeune fille à marier et ses petites amies, des calicots et des demoiselles de magasin, une nourrice et un beau militaire, et une bouquetière qui va de groupe en groupe et voit bientôt sa corbeille vidée. Deux amoureux, Jeanne et Pierre, surviennent tout à la joie d'être ensemble; et un vieux joueur de clarinette entraîne tout le monde dans une ronde tandis que le crépuscule, déjà, tombe. Car, au théâtre, les jours sont courts, courts comme le bonheur. Mais ils « durent bien le temps nécessaire pour que Jeanne et Pierre ne regrettent rien... »

Pas de trois du patron, de la servante et de la bouquetière; pas de deux de Jeanne et de Pierre, variations de l'un, variations de l'autre; danse générale sur l'air mélancolique de la clarinette; pas de deux du militaire et de la nourrice, et finale, tout cela est amusant, varié, plein de bonhomie et jamais vulgaire. C'est une réussite à laquelle contribue grandement la musique de M. Larmanjat. Il a su trouver la teinte qui convenait, il a su donner de la grâce à ces joies populaires, mettre de la poésie dans cette guinguette de banlieue, une nuance délicieuse d'émotion qui se garde d'être de la sensiblerie. Une gageure tenue et gagnée par un compositeur qui est aussi un poète et qui a bien accordé son instrument sur le diapason de Francis Carco. M. Larmanjat n'a pas eu de visées ambitieuses, mais il a réussi ce qu'il voulait faire, et il nous a donné un ouvrage dont le succès, au soir de la première, a été des plus vifs. Le « doux caboulot » aura certes bien des clients parmi les habitués de l'Opéra-Comique.

Avec *Etude*, c'est une autre réussite, mais cette fois, c'est à la danse classique que les auteurs doivent leur triomphe. J'emploie le mot à dessein : il y eut je ne sais combien de rappels au baisser du rideau, et ce fut aussi bien la virtuosité éblouissante de Mlle Solange Schwarz, la chorégraphie admirablement composée par M. Jean-Jacques Etcheverry, l'orchestration délicate des pièces de Chopin par M. Henri Büsser, que le public applaudit si longuement qu'il semblait ne pas se décider à quitter la salle. Le choix des pièces orchestrées, d'abord, est excellent : les *Etudes* 9 et 6 de l'opus 10; les *Préludes* 6 et 11 de l'opus 28; l'*Etude* 5 de l'opus 25 c'est tout l'art de Chopin en raccourci. J'avoue n'être point de ceux qui crient au sacrilège devant l'orchestration des ouvrages primitivement écrits pour le piano — à condition, bien entendu, que le

musicien qui entreprend de les instrumenter soit lui-même un artiste, et qu'il ne s'avise pas de vouloir faire « autre chose » que ce qu'il trouve dans le texte choisi. Je ne sais rien de plus respectueux que ce qu'a fait M. Büsser, et c'est l'âme même de cette musique qui passe dans une partition dont la couleur correspond fidèlement aux nuances, aux inflexions de l'original.

La réalisation scénique est d'un goût parfait; sur un fond neutre, apparaissent six danseuses: corsages et longues jupes romantiques de tulle noir pailleté; seuls, les protagonistes : Mlle Solange Schwarz, MM. Michel Rayne, Constantin Tcherkass et Michel Gevel, seront en blanc. Cette discrétion rehausse la beauté des pas qui leur sont confiés, la noblesse de leurs attitudes. Et cela encore est en parfait acord avec la musique de Chopin.

Il était salutaire que l'on nous montrât un spectacle d'une tenue aussi irréprochable: nous venons d'assister cette saison à des exhibitions d'une tout autre nature, et qui n'avaient avec la chorégraphie et la musique qu'un rapport lointain. En donnant cette leçon de bon goût, l'Opéra-Comique a montré que les meilleures traditions ne sont pas perdues. Dieu veuille que la leçon soit comprise : le *Doux Caboulot* voisine sur l'affiche avec *Etude*, et ce voisinage ne fait que prouver ce qui, au surplus, est évident, à savoir qu'une œuvre légère, où tout est fantaisie, peut, tout autant qu'un ouvrage sérieux, plaire aux délicats; et même satisfaire les nombreux sans qu'il soit besoin d'y introduire le piment de la loufoquerie ni de rechercher le scandale.

René Dumesnil.

Jean-Baptiste Lully, par *Eugène Borrel* (Edit. La Colombe, collection « Euterpe », 128 p., 175 fr.). — Après le *César Franck* de M. Norbert Dufourcq et le *Richard Strauss* de M. Claude Rostand, la collection Euterpe publie un *Lully*, dû à M. Eugène Borrel, et qui ne le cède en rien à ces ouvrages remarquables. Nous devions déjà à cet auteur un volume paru en 1934 chez Alcan et consacré à *l'Interprétation de la Musique française de Lully à la Révolution;* ce sont les mêmes qualités, la même clarté, la même sûreté de l'information que l'on trouve dans son *Lully*. Le sous-titre porte ces mots : le cadre, la vie, l'œuvre, la personnalité, le rayonnement, et c'est tout ce programme qui est en effet rempli. Le sujet était difficile; il eût fallu à d'autres, moins sûrs de leurs moyens, tout un gros ouvrage pour en venir à bout, et il n'est pas certain qu'ils auraient réussi à en dire autant que M. Eugène Borrel a su le faire en un court espace. Mais si ce livre est dense, il s'en faut qu'il soit lourd, et si l'étude technique est très poussée, elle est compréhensible pour tous, ce qui n'est point non plus un mérite si commun.

Mozart, par *Jean Chantavoine* (Le Bon Plaisir, Librairie Plon, 146 p., 285 fr.). — Tout récemment, M. Jean Chantavoine nous donnait un *Mozart dans Mozart*, dont je signalais ici même l'intérêt. Aujourd'hui, c'est une étude d'ensemble sur la vie et l'œuvre du maître de Salzbourg qu'il nous apporte. Il semblait difficile de renouveler un sujet si souvent traité. L'auteur y parvient cependant parce qu'il a de Mozart une connaissance profonde, parce qu'il montre l'inanité de tenaces légendes, telles que la « facilité » (certains diraient volontiers « paresseuse ») de Mozart, qui fut en réalité une sorte de piège auquel l'auteur de Don Juan sut échapper non sans peine et sans heurts. Et du coup, c'est le caractère de l'homme qui apparaît en pleine lumière, dans cette lutte engagée

par la vie, et gagnée par l'œuvre, à force de volonté, de travail. Une autre légende également réfutée par M. Jean Chantavoine est celle du *Requiem* dont on a tellement disputé : M. Chantavoine est allé aux sources et a rendu à Mozart ce qui était à Mozart, à Süssmayr ce qui était à Süssmayr.

La musique contemporaine en France, par *René Dumesnil*, 2 vol. (nos 132 et 133 de la Collection Armand Colin). — Ce n'est pas une réimpression, mais une nouvelle édition entièrement refondue de ces deux petits volumes célèbres. René Dumesnil y étudie successivement le renouveau symphonique et l'évolution du théâtre lyrique contemporain. Les lecteurs du *Mercure* seront heureux de suivre dans son inventaire et ses analyses le critique lucide et sympathique, sensible et précis auquel ils se sont attachés depuis tant d'années. — S. P.

DISQUES

VUE CAVALIERE SUR LA SYMPHONIE. — Il serait presque aussi malaisé de dater la naissance de la Symphonie que celle de la cathédrale gothique, et cela n'irait pas non plus sans dispute. Encore n'y a-t-il plus de contestation sur l'*opus francigenum*. La Symphonie a-t-elle de meilleurs titres à se vouloir *opus germanicum?* Sans doute, bien que les trois nations musiciennes puissent prétendre à l'avoir portée sur les fonds : Stamitz en est-il le père ou le parrain? cependant que le Viennois Matthias Monn écrit des symphonies singulièrement modernes et que Gossec en France, Sammartini (qui eut encore le mérite d'enseigner Glück) pour l'Italie, donnent des symphonies qui sont plus et mieux déjà que des formes vides prêtes pour le génie. C'est au milieu du XVIIIe siècle que s'assemblaient ainsi les matériaux de ce qui allait devenir le plus majestueux monument. Voilà un anniversaire que l'Anthologie Sonore se devrait de marquer en nous donnant, sinon une œuvre entière de chacun des initiateurs, du moins un mouvement caractéristique d'une symphonie allemande, d'une française et d'une italienne. Ce ne serait pas, pense-t-on, sans intérêt pour l'histoire de la musique.

En tout cas, le premier qui, justement, ait construit un monument et qui ait du même coup, donné, avec le style et la grandeur, les lois sur lesquelles s'édifiera la symphonie classique, c'est Haydn. Le disque l'a quelque peu délaissé, au moins en tant que symphoniste, ces derniers temps; raison de plus pour revenir à un remarquable enregistrement de la *Concertante* (1) par Charles Münch, avec aux pupitres solistes : R. Charmy, A. Navarra, M. Morel et F. Oubradous. Enfin, Mozart vint : les grandes symphonies sont de sa maturité. Naguère ou plutôt jadis — le lecteur ne saurait s'en souvenir — j'ai parlé ici de la *Jupiter* et je voudrais qu'on reprît la gravure la plus belle (2) de cette symphonie solaire, où Mozart fait entendre, pur et nu, l'accent de la tragédie, ce souffle tragique à la fois humain et cosmique, païen et chrétien qui est, par exemple, dans *Phèdre*. Au contraire je ne reviendrai

(1) O. L. 83 à 85.
(2) Gramophone DB 2343 à 2345.

point sur l'enregistrement récent par la Philharmonie de Vienne de la Symphonie en si bémol (3), autrement que pour nous introduire à l'itinéraire que nous font parcourir à travers la Symphonie les gravures de ces dernières semaines. Nous voici tout de suite transportés sur la montagne : c'est quatre au moins des symphonies de Beethoven qui nous sont offertes, ici et là, parfois doublement. Seuls s'en plaindraient ceux qui ont le souffle court ou l'appétit chétif. S'il est trop évident que la gravure d'une œuvre inédite est presque toujours préférable à la répétition d'un chef-d'œuvre, il n'est pas moins vrai que cette multiplication des épreuves pour les grandes œuvres est nécessaire, qu'elle lave justement la musique enregistrée du péché originel dont on l'a chargée : parfaite, peut-être, mais privée de vie. Autant d'enregistrements, autant d'auditions différentes; l'amateur pourra choisir, comme un autre choisira entre les états d'une eau-forte; le spécialiste, lui, aura le loisir de faire des confrontations toujours pleines d'enseignements.

L'enregistrement que Toscanini vient de nous donner de la *Première* a chance d'effacer tous les autres (4). Qu'à travers lui l'œuvre a de séductions! Ce n'est pourtant qu'une œuvre de jeunesse, la troisième seulement que Beethoven écrivait pour l'orchestre et avant laquelle il était encore inconnu. Il va avoir trente ans; la rencontre avec Mozart date de son adolescence, mais il ne l'a point oubliée; consciemment ou non, elle le hante. Depuis plusieurs années déjà il songeait à une symphonie; il a des esquisses qu'il va enfin utiliser pour l'œuvre qui prend corps. Et c'est un émouvant « Tombeau de Mozart ». L'orchestre ne diffère guère, ni la structure, ni surtout l'esprit : l'*andante cantabile*, dont Toscanini exprime toute la vive tendresse, est imprégné de Mozart. L'amateur de disques beethovenien qui voudra porter son choix sur une des symphonies « brèves » préférera peut-être la *Quatrième* dont la gravure est d'une égale qualité. C'est à Toscanini encore qu'on la doit; à quoi bon de longs discours? On s'émerveillera une fois de plus de cet art inimitable, de cette intensité de *vie* qui, d'une interprétation, fait une re-création véritable (5).

Il y a huit années et déjà un monde nouveau entre la Première symphonie et la Sixième, cette *Pastorale* dont le titre même est tout un programme. Sans doute Beethoven avait déjà écrit une symphonie à programme avec l'*Héroïque*, mais cela demeurait assez vague et abstrait. Cette fois, le parti est franc; les scènes, les tableaux sont soigneusement décrits; nouveauté qui n'en est pas une, dessein bien fait pour séduire des Français : de Janne-

(3) *Mercure*, IX, 48.
(4) Gram. DB 3537 à DBS 3540.
(5) *Ib.* DB 3896 à 3899.

quin à Couperin la musique à programme a fait fortune chez nous. On a beaucoup médit de cette musique, et sans doute est-elle la plus déplorable quand elle est médiocre. Mais elle peut être aussi pure que la musique pure. Je veux dire qu'on peut n'y trouver rien d'autre que la musique. On peut y apporter aussi tout ce qui vous plaît; mais c'est vrai de la musique sans sous-titre qui a l'avantage d'être plus malléable : nul ne pourra vous contredire sur ce que vous y trouverez; tout au plus les puristes vous mépriseront-ils d'y trouver quelque chose. Tandis que la musique à programme vous joue des tours : ainsi d'un écrivain de bonne renommée, peu familier sans doute de Beethoven qui, écoutant la *Pastorale* et croyant entendre une Passion, entendait aussi, bouleversé, le dernier soupir du Christ : c'était le cri de la caille. C'est justement un des grands mérites de l'interprétation de Carl Schurich, conduisant l'Orchestre Philharmonique de Berlin, de n'insister point sur le chant de la caille, non plus que sur celui du coucou, de voiler, de fondre tout ce qui serait indiscrètement descriptif ou imitatif. Dans un enregistrement d'avant-guerre, Mengelberg s'appesantissait un peu, d'ailleurs avec puissance. Ici (6), — l'enregistrement bénéficie du procédé polytonal qui lui donne relief et perspective — nous pesons à peine sur l'herbe verte; cette Pastorale est moins terrienne, pourtant quel accent de nature! Sans titre ni sous-titres, on saurait qu'elle déborde du cœur de l'homme qui a écrit : « Nul ne peut aimer la campagne autant que moi », et : « J'aime mieux un arbre qu'un homme. »

Six ans plus tard, Beethoven est roi. Au Congrès de Vienne les princes lui font la cour. Il rayonne un instant, puis entre dans l'ombre et la douleur. Dix années séparent la Huitième symphonie de la Neuvième. Mais le créateur sans doute aura nourri longtemps l'œuvre géante; il l'achève dans l'hiver de 1823 et c'est, semble-t-il, en l'écrivant que lui vient la pensée du couronnement choral; il existe, en effet, des esquisses d'un final purement instrumental. L'exécution eut lieu à Vienne, au printemps. Weingartner a recueilli un témoignage émouvant de cette journée : il rencontra une vieille dame qui avait été des choristes de la première audition; elle avait alors seize ans, et Beethoven s'était placé à côté d'elle, au milieu du chœur, pour *entendre;* la description qu'elle fait de lui coïncide avec l'image qui est la nôtre. Par une rare fortune, la Neuvième fut tout de suite comprise et admirée, l'enthousiasme de la critique égala celui du public. Quant au résultat matériel, il est éloquent : 300 francs. Ce témoignage, ce lien vivant entre le maître et lui, émouvait Weingartner qui aimait se replonger dans cette atmosphère, lui à qui l'on doit quelques-unes des plus belles exécutions de la Neuvième. Il l'avait enregistrée, comme d'ailleurs la Huitième. Ces gravures épuisées sont maintenant remplacées par celles que vient de nous donner, avec le même

(6) Polydor 68.194 à 68.199.

Orchestre Philharmonique de Vienne, Herbert von Karajan (7). Un enregistrement de la Neuvième est toujours un événement, un effort qu'on ne répète pas tous les jours. Or, un autre enregistrement, dû à Eugen Jochum et à l'Opéra de Hambourg, paraît en même temps (c'est, je crois, une réédition) (8). Nous sommes comblés. Nous avons dit pourquoi il y avait intérêt à multiplier les enregistrements des grandes œuvres. Tout de même, les contingences limiteront sans doute pour un certain temps les gravures de la Neuvième, à celles-ci entre lesquelles nous aurons à choisir. Choix difficile; elles sont d'une qualité sensiblement égale, avec des mérites moins opposés que complémentaires. Techniquement, il semblerait que la balance dût pencher pour l'enregistrement de Vienne, plus récent; et pourtant l'enregistrement de Hambourg est souvent d'un relief sans bavure, sans empâtement. Karajan conduit avec fougue, dans un grand élan jubilatoire : l'œuvre monte d'un jet. A Hambourg, elle monte en gradins puissants; Jochum a de rêveuses lenteurs, des balancements de houle; le quatrième mouvement, par exemple, émerge de l'ombre dans un mystérieux murmure. Le chant choral est plus grave, plus solennel, plus « allemand ». Il y a dans les chœurs viennois une allégresse incomparable; pour les solistes, le baryton de Hambourg est supérieur à celui de Vienne, mais Vienne a Mme Elisabeth Schwarkopf : il n'est pas de voix plus belle, plus ample, plus pathétique. Le beethovenien qui ne possède pas encore la Neuvième va se sentir soudain trop riche.

Du programme de la *Pastorale* à celui de la *Fantastique*, il y aura encore un grand pas; nous le franchirons avec Weintgartner (9). Effusion à la Jean-Jacques, la *Pastorale* est encore une Rêverie; c'est une Confession toute brûlante que Berlioz va nous faire, une confession nullement voilée, et avant que le musicien monte au pupitre, tout le monde — le monde à vrai dire restreint qui voudra y prêter l'oreille — saura qu'il a fait cette musique avec sa passion volcanique pour une Ophélie de théâtre. Nous n'en sommes pas encore là. Si l'on peut, dans l'*Inachevée*, trouver sans doute l'écho d'un malheureux amour, c'est que cette musique ne va pas sans l'accompagnement indiscret de l'anecdote sentimentale; et puis, dès que le musicien est romantique on ne peut se dispenser d'écouter dans chaque accord battre son cœur. Schubert, sans doute, ne pouvait pas ne pas y mettre le sien, mais enfin sa symphonie est faite de mouvements, non d'états d'âme et de tableaux passionnés. Est-ce à l'anecdote qu'elle doit d'être si populaire, ou encore au romantique attrait de son inachèvement? Quoi de plus beau qu'un beau fragment? Mais puisqu'il est vrai qu'une architecture peut être un cri, écoutons donc cette plainte déchirante et suave à travers l'architecture que dessine, avec une

(7) Symph. N° 8 : Columbia LFX 824 à 826; Symph. N° 9 : *Ib.* LFX 846 à 854.
(8) Poly. 566.261 à 566.269.
(9) Col. LFX 1708 à 1713.

sinueuse et noble fermeté, avec de délicats détails, Paul Kletzi qui dirige l'Orchestre Philharmonique de Londres (10).

Il faudra revenir en France pour retrouver, après la révolution du poème symphonique à laquelle Berlioz a pris une grande part, la symphonie dans sa forme classique, impassible chez Saint-Saens, inspirée enfin avec Franck qui est le véritable héritier de Beethoven. On souhaiterait de sa Symphonie un enregistrement qui soit digne d'elle et de nous. En attendant, écoutons d'un autre précurseur, d'un solitaire — et d'une toute autre veine, poème symphonique ou concerto plus encore que symphonie — la *Symphonie Espagnole* de Lalo à laquelle Mlle Lola Bobesco donnait naguère toute son ardeur profonde (11) ; et reprenons le grand enregistrement par Mme Marguerite Long et Paul Paray de la *Symphonie sur un chant montagnard* où d'Indy en étant hautement et purement français s'égale aux grands symphonistes allemands (12) ; écoutons enfin cette *Symphonie* de Bizet, si peu connue et qui mériterait d'être aussi populaire que *Carmen*, œuvre éclatante et ferme, admirable exemplaire de cette musique « méditerranéenne » dont il commence d'être beaucoup question, et dont voici un enregistrement hors de pair par l'Orchestre Philharmonique de New-York (13).

Les Russes ont donné à la symphonie une couleur et un accent nouveaux, mais ce n'est point chez Tchaïkovsky, plus « occidental », qu'on trouve cet accent et cette couleur à l'état pur; d'une mâle ardeur dans certaines pages, il n'a pas la flamme, la frénésie sauvages de ses prédécesseurs; aussi est-il plus proche de nous et trouvons-nous suffisamment russe, mais sans excès, la cinquième *Symphonie en mi mineur*, œuvre touffue, diverse, dont Paul Kletzki excelle à dégager la saveur, les bariolages et aussi la singulière nostalgie (14).

Strawinsky illustre par son exemple, dans une contradiction qui n'est qu'apparente, l'esprit de création, la réaction et l'éternel retour. Farouche adversaire de la musique à programme, champion de la musique pure, il ne veut pas qu'on pollue la musique d'émotions surajoutées, qu'on fasse d'elle en quelque sorte le vaisseau d'émois sentimentaux auxquels elle est étrangère. Elle est elle-même, et par elle-même doit éveiller en nous une « jouissance d'un ordre bien plus puissant et plus élevé ». Enfin, elle est une architecture. Et Strawinsky a bien raison. Mais cette position pourrait paraître sous-entendre une critique de Beethoven. Or, nul n'est plus beethovenien que Strawinsky. Il lui importe peu que Bonaparte ait inspiré l'*Héroïque* où il ne veut voir que la Symphonie n° 3, et de la musique. Enfin, il précise ce retour à Beethoven en réagissant contre l'instrumentation moderne, extérieure à

(10) *Ib.* LFX 763 à 765.
(11) Col. LFX 610 à 613.
(12) *Ib.* LFX 352 à 354.
(13) Col. LFX S 870 à 873.
(14) *Ib.* LFX 752 à 757.

l'œuvre, pour exiger qu'on se modèle sur la « sobriété » beethovenienne trop souvent déprisée. Certes, la musique de Strawinsky « institue un ordre dans les choses », et la *Symphonie en trois mouvements* est un bel effet de cette architectonique. Elle se développe (songeons au mot de Gœthe) comme un monument en mouvement. Beauté de la forme pure déployée dans le temps, l'*andante* central, largement rythmé comme une colonnade, est encadré symétriquement de deux mouvements vifs, comme par des ailes ou des tours. Strawinsky au pupitre nous donne avec l'Orchestre Philharmonique de New-York un admirable enregistrement qui a reçu le Grand Prix du disque (15).

Il y a certes moins de dépouillement et de parti constructif dans *Symphonie en sol* de M. Jean Rivier; d'une coloration orchestrale riche et variée elle témoigne du souci inlassable et fécond de la recherche qui est l'honneur de ce compositeur (16).

Il ne nous reste à former qu'un souhait : pour couronner l'édifice de la symphonie française moderne, qu'on nous donne une belle gravure de la *Symphonie* d'Honegger.

Yves Florenne.

Concertos. — Walter Susskind, dirigeant le *Philharmonia String Orchestra*, nous propose du *Concerto* (ré min.) pour deux violons de Bach, une interprétation que d'aucuns trouveront peut-être trop fougueuse; je la préfère à tels alanguissements, et les deux solistes français Arthur Grumiaux et Jean Pougnet interprètent sans aucun romantisme inconvenant mais avec quelle sensibilité! ces pages admirables baignées de sereine tendresse (Col. GFX 124 et 125). — Cette cire remarquable est égalée par la gravure forte et pure du *Concerto* à quatre pianos, par G. Kuhn, G. Astorg, G. Lusson et C. Beche avec l'orchestre « Pro Musica » dirigé par A. Goldschmidt (Polyd. 566.274 et 275). L'enregistrement par les mêmes artistes du *Concerto* pour trois pianos dont nous avons parlé nous rendait difficiles. L'attente est comblée. Au revers, le *Largo* pour quatre violons de Vivaldi est de la même qualité. Voici des disques du premier rayon. C'est le même orchestre de chambre qui nous donne avec M. Orazio Frugoni un très brillant enregistrement du *Concerto Inconnu* de Beethoven (Pol. 566.292 à 294). Une excellente cire encore : le *Concerto* en si bémol maj. de Mozart, par Andor Foldes et les concerts Lamoureux (*Ib.*, 566.283 à 285). — Brahms souffre d'un préjugé d'ennui. Y a-t-il entre lui et nous un malentendu irrémédiable et nous est-il vraiment aussi incommunicable que Fauré l'est aux Allemands? Vous en douterez en écoutant le *Concerto* en si bémol pour piano qui est pourtant rien moins que bref : il dure une heure et s'écoule comme un instant. Il est vrai que c'est Toscanini qui dirige et que le pianiste est Horowitz. C'est un prodige. (Gramo. DB 5861 à 5866).

Varia. — D'Horowitz encore, une médaille : à l'avers, *Etudes pour les arpèges composées* de Debussy, au revers, de Poulenc, la *Pastourelle* pour « L'Eventail de Jeanne » et la *Toccata* des Trois pièces pour piano (DB. 2247). — « Pro Musica », avec notamment H. Merckel, A. Navarra, M. Frécheville, nous restitue dans la série des « chefs-d'œuvre oubliés » *l'Octuor* de Mendelssohn (Pol. 566.280 à 282). — Un très viennois *Danube Bleu* de Karajan (Col. LFX 840). Enfin, *Le Festin de l'Araignée :* on ne l'avait pas, je crois, réenregistré depuis Straram. C'est M. Louis Fourestier avec l'orchestre de l'Opéra qui nous restitue cet enchantement (Pathé PDT 198 et 199).

(15) *Ib.* LFX 834-35-36.
(16) *Ib.* LFX 828-29-30.

ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

HISTOIRE DE L'ECRITURE. — Sous ce titre, M. J. Février vient de publier un livre (1) destiné à remplacer celui que Ph. Berger écrivit sur le même sujet, il y a environ un demi-siècle; mais, tandis que Ph. Berger n'avait pas la masse de documents qui ont été réunis depuis et s'intéressait surtout aux écritures orientales, l'étude de M. Février envisage l'histoire de l'écriture d'un point de vue général et se rapporte à toutes les écritures connues; nous ne retiendrons ici qu'une partie des matières dont ce livre traite, exposant les conclusions qu'on en peut tirer.

Il s'en faut que la genèse de l'écriture soit simple et son développement arbitraire. On en saisit le mieux la marche dans les écritures du Proche-Orient, moyen d'expression des civilisations les plus anciennes, et ce groupe peut servir d'exemple pour la démonstration du processus de sa formation.

L'écriture primitive semble en rapport étroit avec ce qui a été l'art de l'époque; elle représente des scènes plus ou moins simplifiées dont la signification reste constante, malgré que les termes de l'explication puissent légèrement varier; l'idée importe, les mots qui l'expriment ne s'imposent pas. Cette écriture peut se nommer idéographique; on en trouve des exemples dans l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud, avec les *codices*, longue suite d'images composant le récit continu d'un événement. Lorsque les conquérants espagnols débarquèrent dans le Nouveau Monde, les progrès de leur marche furent relatés de cette façon par les indigènes. Cette écriture paraît, à l'aurore de l'Egypte, sur la « *palette de Narmer* »; elle représente, de façon conventionnelle et abrégée, le roi vainqueur d'ennemis que lui livre le dieu Horus; les ennemis sont figurés par un certain nombre de roseaux accompagnés d'une tête humaine, et le dieu sous les traits du faucon, son symbole. Au cours de l'histoire on retrouve ce mode d'expression; par exemple, sur un cylindre-sceau d'Asie Mineure ayant appartenu à la collection Tyskiéwicz et retraçant les divers temps d'une cérémonie destinée, croit-on, à obtenir la chute de la pluie. Même principe sur ces tableaux de notre Moyen Age où, dans un récit continu, les divers épisodes d'un événement, vie des saints le plus souvent, sont alignés côte à côte; on pourrait presque considérer que, dans bien des cas, les représentations figurées ne sont qu'une application du procédé.

Je crois qu'un des exemples les plus anciens du genre, où le dessin veut simplement suggérer, sans préciser comme il le fera au stade suivant, est constitué par des vases provenant de Suse, site qui se trouve au Sud-Est de la Mésopotamie, en territoire iranien. Dans une nécropole de ce champ de fouilles (nécropole qui peut remonter au minimum à 3500 environ avant notre ère),

(1) Payot, 1948.

et où la France a commencé ses travaux il y a cinquante ans, on a découvert des tombes à mobilier funéraire consistant surtout en vaisselle nécessaire aux besoins du mort dans l'au-delà.

Or, tous ces vases sont couverts de dessins qui, au cours d'un passé déjà long à cette époque, ont pu se simplifier en tendant vers les formes géométriques. Les tombes susiennes étant creusées en pleine terre, il ne pouvait être question de graver ou de peindre sur leurs parois, comme en Egypte, les scènes de la vie du mort capables de s'animer et de lui être utiles dans sa vie future; on les a résumées sur les vases dont il se servira; les oiseaux qu'il prendra au piège sont reproduits de façon schématique sur la ligne ondulée qui signifie l'eau; le défunt a ainsi à sa disposition les oiseaux des marécages; même simplification pour les chèvres sauvages qu'il chassera; l'artiste, à qui l'espace est mesuré, ne trace plus que les longues cornes de l'animal courbées en cercle; au centre du cercle, un rameau, un carré quadrillé, un carré à lignes ondulées suggèrent l'animal dans le fourré, en plaine, près du point d'eau. Une grammaire conventionnelle s'est élaborée dans la « peinture des lettrés » chinoise, où quelques dispositifs du paysage, à signification bien fixée : nuage, branche d'abricotier en fleur, canard, etc..., expriment à quelle saison et par quel temps le paysage est vu.

Malgré ses raffinements, cette écriture-peinture idéographique n'atteint pas la précision souhaitable. Elle l'acquiert dans les hiéroglyphes égyptiens qui représentent, très abrégés, tous les éléments du monde sensible, à l'exception des idées abstraites que possède le chinois; mais il faudrait savoir à quel moment ces pictogrammes, car il s'agit d'une écriture pictographique, ont été introduits dans le répertoire des scribes.

A même époque, la Mésopotamie adoptait semblable écriture; les plus anciens spécimens qu'on en possède sont de la période dite d'Ourouk, située dans la seconde moitié du IVe millénaire avant notre ère. Comme en Egypte, le scribe reproduit tout ce qui constitue le monde qui l'entoure : parties du corps humain, animaux, arbres, sujets divers. On peut constater qu'à ce moment l'écriture n'est pas indépendante; elle exprime les objets de même façon que le dessinateur; dans les deux cas, la main, par exemple, sera dotée d'un pouce quasi retourné et plus long que les autres doigts; le pied, d'abord gracile, à voûte plantaire accusée, deviendra lourd, à cheville épaisse, aussi bien dans l'écriture que sur les monuments de la même période.

Nous sommes loin, semble-t-il de l'écriture cunéiforme, cet assemblage de traits en forme de clous qui crible les monuments assyriens. Elle est pourtant dérivée des pictographes par un mécanisme assez simple. Les mésopotamiens utilisaient, comme support de leur écriture, l'argile déposée par le limon des fleuves qui abondait autour d'eux. Sur de petits pains de cette substance,

ils traçaient au stylet l'image des objets et les disposaient par colonnes verticales, en allant de droite à gauche. Deux inconvénients en résultaient; la main qui tenait le stylet altérait parfois la colonne contiguë en se déplaçant; on y obvia en faisant faire à la tablette un quart de tour vers la gauche; la première colonne verticale de droite devint la première ligne horizontale du haut; on prit l'habitude d'écrire les pictographes couchés et l'écriture progressa de gauche à droite comme la nôtre.

D'autre part, un dessin exécuté à la pointe sur argile fraîche produit des bavures, à moins de ne faire qu'égratigner la surface; le scribe prit l'habitude de décomposer la silhouette du signe en tronçons de lignes juxtaposés et imprimés avec le bout du stylet; l'écriture cunéiforme était née.

Pendant longtemps, faute de connaître les périodes archaïques de la civilisation mésopotamienne, on considéra l'écriture cunéiforme comme dérivée de signes d'autant plus linéaires qu'ils étaient plus anciens, sans pouvoir aller plus loin dans cette incursion dans le passé. Or les scribes mésopotamiens, pas beaucoup mieux informés que les modernes, avaient le souvenir de l'origine pictographique de leur écriture, sans pouvoir préciser davantage. Certains, même, dans leur bon vouloir, restituèrent d'invention, sur des tablettes venues jusqu'à nous, les prétendus ancêtres de quelques-uns de leurs signes.

C'est seulement dans l'entre-deux-guerres que les fouilles, devenant plus profondes et atteignant les couches les plus anciennes de civilisation, on exhuma tous les intermédiaires qui ont fait du pictographe un signe linéaire, et de celui-ci un cunéiforme.

L'anomalie que semblaient constituer les cunéiformes était une illusion. L'écriture dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate fut pictographique à l'origine, comme celle des Egyptiens qui ont gardé le signe primitif (hiéroglyphe) tout en le simplifiant (hiérotique et démotique), comme celle des Chinois qui l'ont allégé. La genèse de l'écriture n'est pas un phénomène arbitraire; c'est une manifestation de l'unité de l'esprit humain.

Dr G. Contenau.

Carthage, par *M. Hours-Miédan* (Paris, Presses Universitaires, Collection « Que sais-je? », 1949). — Carthage, nom prestigieux de l'histoire, tant pour la haine tenace que lui porta Rome (la *Pax Romana!*) que pour le poème de Virgile sur lequel tant de générations ont peiné, n'a point laissé les traces que l'on attendrait d'une si puissante cité. La destruction de la Carthage punique fut totale, et les grandes bâtisses romaines de la reconstruction ont servi, pendant des siècles, de carrière de pierre à toute la région. Le livre de Mme Hours-Miédan, bien ordonné, très clair et au courant des dernières recherches, fait le point sur la question. La prospérité de la Carthage punique est d'abord évoquée, sa fondation au IXe siècle par un clan de Tyriens venus se réfugier par raison politique dans un comptoir phénicien depuis longtemps fondé sur la côte africaine, à quelques kilomètres de la Tunis moderne, puis son essor commercial que lui fait expier Rome. Sa place dans l'histoire de la civilisation apparaît considérable : mise en valeur des terres, explorations commerciales étendues, périples audacieux de ses

navigateurs pour reculer les bornes du monde connu, aménagement de la vie sociale. Peu de soucis artistiques, semble-t-il, mais une religiosité profonde qui a inspiré d'innombrables petits monuments dédicatoires. Malgré cela, la religion de Carthage garde un aspect assez sombre; les sacrifices d'enfants, que beaucoup attribuaient à la légende, sont abondamment attestés par d'assez récentes fouilles. Le dernier chapitre traite de la reconstruction de la ville et de sa survie pendant les périodes romaine et byzantine. Bref, un résumé lucide de tout ce que l'on peut connaître actuellement de Carthage.

Préhistoire de la Méditerranée, par *Marc R. Sauter* (Paris, Payot, 1948). — Il ne serait possible, à qui s'occupe d'études méditerranéennes, de connaître le développement, depuis les âges les plus reculés, de la civilisation sur les côtes que baigne cette mer, qu'au prix de longues recherches dans les bibliothèques. M. Marc R. Sauter, professeur à l'Université de Genève et spécialiste de ces questions, comble cette lacune dans son ouvrage qui traite du paléolithique et du mésolithique sur tout le littoral que baigne la Méditerranée. L'enquête s'arrête avec raison au néolithique qui, pour certaines régions envisagées, appartient presque à la protohistoire ou du moins marque une coupure avec les civilisations qui l'ont précédé. Cette étude d'ensemble permet de dresser un tableau comparatif des recherches, d'indiquer les points où se rencontre en abondance telle forme de civilisation, ceux qui en sont dépourvus et, par le nombre de prospections effectuées, de pouvoir souvent soupçonner que la prétendue pauvreté d'un site tient peut-être à la pauvreté des investigations qui y ont été conduites.

Le volume fait en outre connaître bien des trouvailles intéressantes qui sont ignorées des non-spécialistes. Prenons, par exemple, celles du Mont-Circé en Italie, qui domine de 540 mètres la plaine alluviale de l'Agro Pontino et où, dans une grotte, on rencontra à la fois un crâne caractéristique du Néanderthal et des ossements d'animaux provenant du dépôt funéraire destiné à l'homme dont on a recueilli les restes. Alors que les Moustériens étaient installés dans les grottes du Mont-Circé, ils pouvaient chasser dans la plaine l'hippopotame, la panthère, le lion, l'éléphant, le rhinocéros; puis vint l'aggravation climatique froide, prélude de grandes modifications dans la faune. Les préhistoriens seront reconnaissants à M. Sauter de leur avoir donné un si précieux instrument de travail.

Les dieux et le destin en Babylonie, par *M. David* (Paris, Presses Universitaires, Collection « Mythes et Religions », 1949). — La philosophie, que pratique l'auteur de ce livre, n'est pas à la portée de tous et il faut être versé dans le langage spécial des adeptes de cette discipline pour pouvoir le lire avec fruit. Si je ne puis rendre compte de subtilités qui m'échappent, voici du moins le gros de la thèse. Lorsqu'on interroge la religion à une époque correspondant à l'apogée de la civilisation babylonienne, et cette époque est la Première Dynastie, moment où la langue, dont les termes ont souvent acquis des sens divers et nouveaux au cours du temps, ont alors une précision qu'ils ne retrouveront plus, on y voit l'affirmation d'une religion subordonnée à la volonté des grands dieux qui ont fixé les limites, le destin, dans lesquels pourra se mouvoir l'humanité. Ce destin est rigoureux, rappelé d'année en année au cours de cérémonies où les dieux réunis en conseil sont supposés déterminer l'avenir pour l'an qui vient. Mais ce destin, auquel sont soumis le roi et ses peuples, le roi n'y échappant pas plus qu'eux, et ayant en outre le devoir de les maintenir dans ses limites, n'est rigoureux que dans son cadre général, l'humanité ayant le pouvoir de l'aménager plus ou moins dans le plan qui lui est tracé. L'intérêt de ce petit volume est de rejoindre par une voie spéculative les conclusions auxquelles ont pu bonnement aboutir les orientalistes par voie directe : par exemple, lorsqu'une personne ou une chose aura reçu des dieux un « bon nom », on entend bien qu'il lui est accordé une bonne destinée. Peut-être même pourrait-on soutenir que dans le plan initial de la religion babylonienne, qui est purement naturiste, il y a déjà une application du destin aux dieux eux-mêmes, dans le retour des phénomènes saisonniers. Mais pour reprendre une citation de A. R. que fait Mme M. David sur les mathématiques des Babyloniens dont on a pu dire que la méthode était « d'essais constants » (p. 106), on peut affirmer que cette méthode a présidé au développement de leur pensée religieuse; « jamais, fait remarquer l'auteur, ne disparaîtra

dans la religion akkadienne la crainte suscitée par l'arbitraire des dieux ». Une lecture attentive du livre de Mme M. David sera d'un grand profit pour ceux qui veulent étudier la religion babylonienne que je crois une des plus terribles qu'on ait conçues. — G. C.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

ANTHOLOGIES RECENTES. — Ce n'est pas trop d'une chronique dans l'année pour mentionner les anthologies qui ne cessent de paraître. Elles permettent, quelles que soient leurs insuffisances, inhérentes au genre lui-même, de prendre des vues larges d'une littérature qui, abordée par le détail, ne donnerait que des coups d'œil partiels et hasardeux. Il importe surtout de signaler celles qui en valent la peine; juger de leur valeur, c'est-à-dire principalement discuter les raisons qui ont fait retenir ou écarter tels auteurs ou telles œuvres, reviendrait à opposer des préférences à d'autres aussi légitimes, et demanderait beaucoup d'espace. Ce qu'on va lire est donc presque uniquement un répertoire.

Il n'existe pas, sauf erreur, d'anthologie qui embrasse toute la poésie de langue anglaise du XIIIe siècle à notre après-guerre. En voici plusieurs qui recouvrent successivement ces six siècles et demi comme se relayent les vagues sur une plage (1).

L'*Oxford Book of English Verse* de Quiller-Couch n'est pas une nouveauté. C'est le choix le plus abondant, le plus éclectique, le plus traditionnel, et l'un des plus autorisés de la poésie anglaise entre 1250 et 1918. Il avait été complété juste avant la guerre, la production ultérieure étant réservée à un autre volume dont Yeats était l'éditeur. Longtemps épuisé, le voici réimprimé. La faveur qui l'entoure est trop générale pour qu'on ne salue pas sa réapparition.

Deux anthologies de dimensions comparables, sorties depuis la guerre, méritent d'être citées avec lui. Celle de M. et R. Bottrall, *Collected English Verse*, est plus complète pour la période contemporaine et inspirée d'un esprit plus hardi. Il y a cependant des zones de silence : les imagistes et les « apocalyptiques » ne seraient-ils déjà plus bons que pour la poubelle de l'histoire? A de telles exceptions près, la matière est riche et attrayante. Le *London Book of English Verse* a pour but avoué de renouveler la matière de l'*Oxford Book*. Tourné dans l'ensemble vers le passé (de la Mare et Eliot sont les seuls vivants qui y figurent,

(1) *The Oxford Book of English Verse*. New Ed., by Quiller-Couch (Oxford University Press, xxxii-1166 p.). *Collected English Verse*, by R. and M. Bottrall (London, Sidgwick and Jackson, xxiii-586 p., 12/6). *The London Book of English Verse*, by H. Read and B. Dobrée (London, Eyre and Spottiswode, xxxv-874 p., 12/6). *The London Book of English Prose* (m. auteurs, m. éd., xxxiv-572 p., 10/6). *A Little Treasury of Modern Poetry*, by O. Williams (London, Routledge, 640 p., 10/6). *Poems of Our Time*, by R. Church and M. Bozman (London, Dent, xxvi-326 p.). *Poetry of the Present*, by G. Grigson (London, Phoenix House, 223 p., 10/6). *New British Poets*, by K. Rexroth (New York, New Directions, xxxviii-312 p., 3 dollars).

et maigrement), il a rejeté plus de la moitié des poèmes retenus par Quiller-Couch et son prédécesseur encore estimé, Palgrave, auteur du vieux *Golden Treasury*. C'est que, comme il est dit dans une introduction longue, explicite et suggestive, la sensibilité du lecteur a changé depuis trente à cinquante ans; on ne supporte plus une espèce « fausse, ou en tout cas inférieure », de romantisme. C'est aussi que notre sensibilité s'est purifiée d'une certaine sentimentalité qui a laissé ses traces chez Palgrave et Quiller-Couch. Tout cela, exposé à loisir, vaudrait d'être discuté si cette chronique n'était pas une simple bibliographie descriptive. Une autre nouveauté du *London Book* est d'inclure un nombre respectable de longs poèmes ou de longs fragments. La division en 10 livres, selon le type de poésie et sans suite chronologique à l'intérieur de chaque section, peut dérouter d'abord, plaire ensuite par les groupements de thèmes. Un frère jumeau de ce recueil, le *London Book of English Prose*, précédé d'une introduction qui fait également réfléchir, et divisé suivant des principes analogues, pique la curiosité, oriente l'attention vers les directions les plus variées, et, même si l'on n'a pas le temps ou le moyen d'aller plus loin, satisfait par d'excellents échantillons d'auteurs souvent peu fréquentés.

A Little Treasury of Modern Poetry de Williams, limité aux cinquante dernières années, occupe une situation intermédiaire entre les précédents et ceux dont il sera question plus bas. Il est riche et catholique, par la qualité diverse des poèmes et par la variété des genres. Une assez grande part, amusante, en est consacrée à l'humour. Les Américains y sont en force: raison qui, à elle seule, suffirait à le distinguer, malgré des omissions qu'on s'explique mal.

Différents par le plan, et ne couvrant que la période 1900-1942, les *Poems of Our Time* veulent faire résonner « la voix du peuple anglais » pendant ce presque demi-siècle. Il ne s'agit pas d'une histoire en vers, mais d'une succession de quatre grandes « vagues » d'inspiration qui suivent assez bien l'évolution des événements. Il est certain que les poètes, et parfois les mêmes poètes, ont écrit différemment de 1900 à 1914, de 1914 à 1918, de 1918 à 1930, et depuis lors. Parti légitime et utile parce qu'en pratique les auteurs de ce choix n'ont pas laissé entamer l'obéissance à la réalité et le contact direct du texte par les courants dogmatiques où se débat notre temps.

Ces courants ne sont pas absents, sans aller jusqu'à l'envahissement, de deux recueils consacrés exclusivement à la jeune poésie. Dans *Poetry of the Present,* aucun poète n'est né avant 1904, aucun avant 1908 dans *New British Poets.* Chacun est constitué selon des canons et des préférences souvent différents, plus étroits peut-être dans le premier. Tous deux mettent au jour des talents qu'on ne connaissait souvent que par ouï-dire. Il faut les lire ensemble si l'on veut avoir une idée à peu près complète

des poètes anglais éclos depuis une quinzaine d'années. On ne saurait trop recommander leurs longues introductions; souvent passionnées, mais bien documentées, elles font, prises concurremment, connaître les principes et les tendances de la poésie contemporaine, si vivante, si bouillonnante de talents en travail dans toutes les directions.

Aucun des recueils dont il vient d'être parlé n'évite des omissions nombreuses, parfois éclatantes. Comment s'en étonner? J'en avais dressé une liste sommaire que je renonce à transcrire. Comme ils se complètent, il faut les lire tous; on leur devra alors un panorama fidèle de la poésie anglaise de tous les temps, c'est-à-dire d'une de celles qui n'ont presque jamais dans le monde, aujourd'hui comme hier, cessé de se maintenir au premier rang.

Jacques Vallette.

Gloucestershire, by *K. Hare* (x-224 p.); **Cornwall**, by *C. Berry* (XIV-152 p.); **South London**, by *H. Williams* (x-415 p.) (3 vol., London, Hale, 1949, 15/ chacun). — Trois nouveaux « County Books ». Photo toujours aussi soignée, abondante, diverse et caractéristique : une iconographie probablement sans égale de la Grande-Bretagne est en train de se constituer. Texte admirable également de soin et de diversité; chaque écrivain a longtemps vécu dans son comté, et épouse heureusement son sujet. Les deux premiers comtés ci-dessus sont encore à peu près indemnes de la lèpre industrielle. Le premier héberge sans doute les plus vieillotes communautés campagnardes anglaises; il parle d'histoire, de Rome aux guerres civiles des XVe et XVIIe siècles. Le folklore riche, la langue savoureuse, les écrivains dont le nom est lié aux lieux (Shakespeare, les poètes modernes Flecker et Davies) donnent matière à plusieurs chapitres. De façon aussi amusante et instructive, Berry présente la Cornouaille terrienne et maritime, ses landes, ses coins douillets, ses saints, sa cuisine, ses concours de lutte et d'éloquence, sa magie celtique. Londres-Sud : 10 anciens villages, aujourd'hui municipalités fondues en un énorme ensemble industriel et commercial, terre inconnue et passionnante à explorer. Magnifiques photos de paysages urbains (port de Londres à plusieurs endroits, gares de triage). Bourré d'histoire, d'information et de critique sociales, le livre est un document important (à propos des prisons, pourquoi Williams ne cite-t-il pas Howard bien avant Dickens?) sur la vie grande et sordide et sur la reconstruction actuelle, très discutée, d'un centre vital du pays.

The Jenkinson Papers, 1760-1766, ed. by *N. S. Jucker* (*Ib.*, Macmillan, 1949, XXIX-452 p., 28/). — La carrière de Ch. Jenkinson (*circa* 1727-1808), qui devint en 1786 premier comte de Liverpool, importe beaucoup à la connaissance de l'Angleterre entre 1760 et 1780 environ. Dans des livres encore récents, mais déjà classiques, le prof. Namier avait renouvelé l'interprétation de la politique anglaise à ce moment. La correspondance choisie de Jenkinson, introduite et annotée minutieusement par Miss Jucker, donne à ces vues une illustration capitale. Entre 1760 et 1766, George III tente d'asseoir son influence personnelle en émiettant les partis; la guerre d'Amérique devient inévitable. Miss Jucker montre que, si Jenkinson joue alors un rôle important, il n'est pas l'éminence grise qu'on en a pu faire, et que sa correspondance est surtout un bon témoignage. Chose curieuse, ayant débuté dans le gouvernement, il n'y fit pas la grande carrière qu'on aurait pu attendre. C'est l'intrigue politique qui lui valut la pairie; même son exemple (le seul qui vienne à l'esprit, à chances égales) ne prouve pas que n'importe quel homme doué pouvait accéder n'importe où : comme pour tous ses contemporains « arrivés », sa famille était socialement bien placée.

The Moment of Truth, by *S. Jameson* (*Ib.*, *Id.*, 1949, 167 p., 7/6). — L'heure de la vérité, c'est celle où, trop nombreux pour quitter par le dernier avion l'Angleterre submergée par une invasion sovié-

tique, quelques personnages choisissent de rester (pour se battre, par simple attachement au sol natal, ou même pour rejoindre l'envahisseur) ou de gagner l'Amérique (pour se battre encore, ou pour emporter à la semelle de ses souliers la civilisation occidentale). Le débat des sentiments, des égoïsmes, des mobiles supérieurs (où servir le mieux?) est vif et entraînant, et importe plus que les personnages un peu schématiques. On aime, comme toujours chez cet auteur, la clarté et l'économie du style et de la construction.

The Tales of D. H. Lawrence (*Ib.*, Heinemann, 1138 p., 21/). — On trouve maintenant réunis ici, par ordre chronologique, tous les contes et nouvelles de Lawrence — les uns brefs, les autres déjà romans par la longueur — auparavant épars dans plusieurs recueils.

Orpheus II, ed. by *J. Lehmann* (*Ib.*, Lehmann, 1949, 196 p., 12/6). — Ce recueil vaut qu'on le conserve en raison des sujets traités, du style et des idées. Deux nouvelles remarquables. Des poèmes de L. Bowes Lyon, Barker, Yates, etc. Des essais critiques (p. ex. sur Fitzgerald, James, Bernanos, l'esprit européen en littérature, divers aspects du théâtre). La pièce maîtresse est sans doute la section où quatre poètes de premier plan expliquent leurs procédés de composition et d'écriture, dans la mesure où ils sont conscients; ces chapitres d'introspection aideront à comprendre la poésie de E. Sitwell, N. Nicholson, McNeice et Barker.

Dublin, by *J. Harvey* (*Ib.*, Batsford, 1949, XII-116 p., 15/). — Utile à plusieurs égards. Harvey écrit l'histoire de Dublin, objectivement, remontant d'aujourd'hui au moyen âge. Il peint la ville et ses environs pittoresques, son architecture à l'évolution homogène (il n'y a peut-être pas de meilleur exemple de l'urbanisme anglais au XVIIIe siècle), le milieu physique, intellectuel et moral. Il fait sentir l'originalité et la richesse de la culture locale, ses rapports avec l'Angleterre et l'Europe. Cette exploration d'un monde assez inconnu bien qu'il importe à notre civilisation est vivifiée par plus de 160 figures, un frontispice en couleurs, cartes, plans, reproductions de peintures et gravures anciennes, et environ 100 photos modernes; le tout bien choisi et bien exécuté, comme toujours, chez Batsford.

The Autobiography of Leigh Hunt, ed. by *J. Morpurgo* (*Ib.*, Cresset Press, 1949, XXVIII-512 p., 9/6). — A part un ou deux poèmes d'anthologie et des essais trop peu lus, Hunt survit par son autobiographie. Indispensable à tout curieux de Shelley, Keats, Byron, Lamb, Coleridge, etc, elle doit son charme propre à l'auteur vivant, sincère, aimable, fusant en anecdotes, remarques et digressions appétissantes. L'introduction, l'apparat critique font de cette édition (la dernière annotée date de 50 ans) quelque chose de tout à fait nouveau. L'éditeur observe entre autres que Hunt écrivain, né l'année où mourait le Dr Johnson et mort trois ans après la naissance de Shaw, est à cheval sur le XVIIIe siècle et l'époque victorienne sans bien s'emboîter dans aucun; il le défend contre le Skimpole de Dickens, caricature scandaleuse; et il permet, par une table de concordance, de relever ce qui, dans ce livre, subsiste de celui qui, quelque 30 ans plus tôt, causa une brouille retentissante entre Byron et Hunt.

A New Romantic Anthology, ed. by *H. Treece* and *S. Schimanski* (*Ib.*, Grey Walls, 1949, 243 p., 10/6). — A l'origine de cette anthologie il y a un anti-classicisme inspiré notamment du personnalisme de Mounier et de l'anarchisme de Read et de Comfort, convergeant dans la Nouvelle Apocalypse. Soit. Intéressant et sympathique par la réaction contre la machine, la stimulation de la personne, la conscience de la responsabilité. Classement méthodique : une section sur le romantisme dans la poésie, le cinéma, le roman d'aujourd'hui; des essais des éditeurs; des poèmes contemporains anglais, écossais, irlandais, gallois; trois nouvelles. Non inédit, mais représentatif d'un effort commun, et commodément réuni.

Essays on Literature and Society, by *E. Muir* (*Ib.*, Hogarth Press, 1949, 168 p., 8/6). — Muir connaît à fond ses auteurs et ne parle que sur pièces; il écrit peu : toutes qualités rares. Ses études sont courtes, concises, pleines. Par l'intelligence et la sympathie, il s'accommode au ton et aux idées d'époques très variées : du moyen âge (Henryson) il passe à la Renaissance (Chapmann, la politique et *Lear*), au XVIIIe siècle (Sterne), au romantisme (Burns, Scott), aux temps modernes et contemporains (Browning, Hardy, Hölderlin, Kafka, Spengler). En allant droit à l'essentiel de ses auteurs, il renouvelle l'idée que nous en avons. Le volume justifie le mieux son titre

par trois **articles sur « Une vue politique de la littérature », « La décadence du roman », L'homme naturel et l'homme politique » :** en y montrant, par comparaison avec le passé, le changement de la composition et du style sous l'influence d'expériences et de problèmes nouveaux, en dégageant des tentatives actuelles pour affirmer l'homme éternel en un âge partisan, il contribue à débrouiller la confusion où nous vivons.

The Labyrinth, by *E. Muir* (*Ib.*, Faber, 1949, 61 p., 8/6). — Muir est aussi poète notable. Il y a trois ans, on a parlé ici de son *Voyage*. Il s'agit encore dans *The Labyrinth* du voyage de la vie, médité par un esprit mûr, interrogateur, mélancolique, courageux, agile à saisir en images ce que notre destin, dans notre durée et dans celle de l'humanité, offre de contradictions logiques résolues ou conciliées en vérités simultanées. Passionnément et patiemment perçues et communiquées, ces vérités émanent d'un symbolisme dramatique à la fois clair et mystérieux. Peu de poètes ont au degré de Muir l'impeccable naïveté dont parlait Baudelaire.

British Drama, by *A. Nicoll* (VII-533 p., 12/6); **Modern English Drama**, by *E. Reynolds* (240 p., 10/6) : *Ib.*, *Harrap*, 1949. — Écrits par deux spécialistes, et complémentaires. Le premier couvre toute l'histoire du théâtre anglais en 8 parties dont la longueur est proportionnée à leur importance, et divisées à l'extrême : par où l'on gagne en clarté sans tomber dans trop d'artifice (p. ex., à la même époque : la tragédie shakespearienne, le drame de la vengeance, le théâtre d'horreurs, le drame domestique, la pièce historique, le « masque »). Le point de vue est historique plus qu'esthétique; on insiste sur les tendances plus que sur les individus, malgré de nombreuses et très utiles analyses de pièces. Près de 150 p. concernent 1900-1946. Cette période est traitée plus amplement par Reynolds, chez qui, comme chez Nicoll, la technique de la scène joue un grand rôle. Certaines omissions de détail, explicables en perspective chez le premier, sont à regretter chez le second (p. ex. : A. Ridler, C. Fry). Chacun des deux livres gagne encore en valeur grâce à 15 p. de photos bien choisies.

Biblioquiz, or What Do You Know? by *H. Collins* (*Ib.*, Phoenix House, 1949, IX-118 p., 7/6). — 88 questionnaires, avec réponses en fin de volume, adressés aux amateurs des lettres anglaises et autres. Nombreux « De qui est-ce? » et « colles » posés de tous les angles possibles. Conçu ingénieusement, rédigé avec esprit, aussi divertissant qu'instructif. Et l'on peut continuer le jeu.

100 Modern Foreign Pictures in the Tate Galley, chosen by *J. Rothenstein* (*Ib.*, *Id.*, 115 p.). — 100 très belles photos pleine p., in-4°, de tableaux étrangers possédés par le grand musée londonien, de David à Ernst. Les Français y dominent. Pas de couleurs, mais une exactitude fort délicate dans le rendu de l'exécution et des valeurs. Le choix n'est pas un échantillonnage historique, mais une collection de pièces hors pair. L'introduction de Rothenstein, un prince de la critique d'art, est courte, substantielle et à méditer. Les mouvements contemporains y sont caractérisés et critiqués. Il y a sur l'impressionnisme des réserves qu'on remarque un peu partout aujourd'hui. Mais l'auteur regrette aussi que la réaction anti-impressionniste, sous ses formes successives, n'ait pas tenu ses promesses « d'un art où la vie serait envisagée de façon plus large et plus cohérente ». Pourtant il admire franchement, comme les égaux des plus grands, un Seurat, un Cézanne, un Rouault.

The Language of Painting, by *C. Johnson* (Cambridge Univ. Press, 1949, XII-276 p., 80 photos, 25/). — Ce livre résume des années de conférences à la National Gallery. Il a pour but de faire comprendre le langage des lignes, des masses, des couleurs. Il recherche ce que veut exprimer la peinture et comment elle l'exprime, de trois points de vue essentiels et indissolubles : l'émotion, la vision, les conditions matérielles. L'exposé — avec ce qu'il faut d'histoire pour l'entente des tendances et des théories — est de caractère successivement affectif, esthétique, éthique même, et technique sans être aussi poussé dans cette direction que, p. ex., le *Traité du paysage* de Lhote. Quand il ne développe pas, l'auteur indique les lectures ultérieures à faire. Didactique par la clarté et la rigueur du classement en titres et sous-titres, il évite la sécheresse par l'analyse continuelle d'œuvres tirées surtout de la National Gallery, et dont beaucoup, bien reproduites, figurent en fin de volume.

Livres reçus. — *The Cambridge History of English Literature, Vol.*

1 (Cambridge Univ. Press, 1949, VIII-418 p., 10/6). Ed. bon marché, de format réduit, de la célèbre histoire de la litt. anglaise. Texte, sans la bibliographie critique. — *Autobiography*, by B. Franklin (London, Dent, XVI-240 p.). Cette éd. est précédée d'une introd. et suivie d'une biographie complétive de W. Mac Donald. — *John Fury*, par J. Dumphy, trad. La Mazière (Paris, Calmann, 1949, 257 p., 300 fr.). — *Harley Street*, par H. de Vere Stacpoole, trad. Beerblock (Paris, Hachette, 1949, 263 p.).

REVUES

The New Statesman and Nation, 9.7.-20.8.49. — 9.-7 : Crise du socialisme anglais. Raisons contre les démantèlements d'usines allemandes. Méditation sur un passage à tabac (sévère pour notre police). Le Canada libéral. Les voyages de Tobias Smollett. Chez les cheminots anglais (I). *16.7 :* Comment conserver les « public schools » et les rendre accessibles à tous. La reconstruction en Allemagne. Pourquoi l'on relit le romancier-voyageur Kinglake. Les cheminots anglais (II). *23.7 :* Situation du socialisme en France. Notes sur l'Irlande. Les soldats et la politique (à propos d'un discours de lord Montgomery). *30.7 :* Maladresses conservatrices. Comment ménager l'adaptation du capitalisme au monde futur? Les partis en Italie. Curieuses réflexions critiques sur le jugement du vampire Haigh. Italo Svevo. *6.8 :* Craintes sur la politique occidentale des E.-U. L'atome, la politique et l'économie. En Italie (fin). Musique et subsides officiels. Benj. Constant. *13.8 :* Le congrès de Strasbourg. Problèmes de l'éducation en G.-B. La question royale et Léopold (très intéressant). En Corée. *20.8 :* Elections allemandes. Fonctionnaires et politique en G.-B. Strasbourg. Conjectures sur la Syrie. La dernière pièce de Shaw. — Toujours les rubriques ordinaires, y compris les lettres de J. B. Priestley

The Listener, 7.7-18.8.49. — Du 7.7 au 18.8 compris, sauf le 11.8, série excellente d'articles sur Shakespeare, très « public », en même temps qu'abordant des points importants dans le détail : à recommander aux Français. — *7.7 :* Avenir de l'Europe occidentale (*fin*). Le retrait américain et l'Europe. Au Canada. L'histoire de la grammaire anglaise. « Dans ma bibliothèque », par le romancier E. M. Forster. *14.7 :* Continuité et changement dans la culture occidentale (conférence prononcée à Cambridge par G. M. Young). Une collection écossaise de tableaux français modernes (ill.). Une grande dame victorienne. *21.7 :* La vie existe-t-elle hors de la terre? Exposition des trésors de Vienne. Stendhal et l'art italien. L'art et la critique en France. Gandhi. *28.7 :* La France et l'avenir économique de l'Europe. Les Arabes et Israël. Le Titien et Rubens. Les *Modern Painters* de Ruskin. Emission conservatrice de A. Eden. L'art de la nouvelle. Bela Bartok. *4.8 :* La peinture allemande au temps de la Réforme. La critique esthétique de Baudelaire. La vie de Thackeray et ses romans. Le repérage de l'atome. Les opéras de Mozart. *11.8 :* Ce qu'a voulu dire le général Bradley. Mise en scène des pièces élisabéthaines. Joies de l'individualisme illimité. Baudelaire critique (*fin*). Structure de la molécule. Le roman anglais aujourd'hui. *18.8 :* Que peut faire le Conseil de l'Europe? Contrastes en Allemagne occidentale. Ruskin et l'architecture. Un opéra de Pfitzner. — Etc., dont 4 intéressants exposés du jeune écrivain Comfort (14.7-4.8 compris), « Linéaments de l'avenir », qui ont suscité une vive controverse.

Dublin Magazine, Summer 1949. — Intéressant article sur Vasco de Gama et les *Lusiades*. Le poète irlandais Tom Kettle. Nouvelles. Poèmes. Revue de livres fournie.

Yale French Studies, Spring-Summer 1949. — Paraît 2 fois par an à l'univ. de Yale. Rédaction internationale, dont plusieurs Français enseignant en Amérique. Esprit moderne. Articles notamment sur la critique, Diderot, Giraudoux, Claudel, Proust et l'évasion hors du temps, la méthode critique de Suarès, Thibaudet, du Bos, les refus de Valéry, la critique stylistique.

Horizon, July 1949. — Les prisons anglaises et les anormaux sexuels. Le peintre italien Morandi (ill.). Importante étude de L. Durrell sur H. Miller. Poèmes. Une nouvelle.

Poetry London, May 1949. — Poèmes notamment de Barker, Muir, Spencer, Madge, Gascoyne. Articles critiques sur Pound, Auden, Betjeman, Seferis, Ransom, Fletcher. — J. V.

HISTOIRE LITTERAIRE

***CORRESPONDANCE GENERALE* DE BAUDELAIRE; *TRENTE ANS DE VIE SOCIALE* D'ANATOLE FRANCE.** — Il y a des baudelairiens que déçoit la correspondance de Baudelaire. Trop de questions d'argent, trop de détails d'édition : tout cela est pour eux trop loin du poète, rabaisse la grande idée qu'ils se sont faite de l'artiste, et, croirait-on, l'avilit.

Mais n'est-ce pas avilir davantage que de préférer à Baudelaire *notre* Baudelaire? Il y a quelque chose de bien insultant dans ce manque de confiance. Et puis, pouvons-nous choisir? L'ambiguïté du langage, dont la double fonction — moyen d'expression d'ordre artistique, mode de communication d'ordre pratique — explique beaucoup des équivoques de la littérature, fait qu'il est bien difficile de distinguer dans un écrivain l'homme de l'auteur; et dès qu'on ne peut plus considérer une œuvre de littérature du même regard qu'une statue, dès qu'on commence à tenir compte de l'homme, comment s'arrêter? Il faut bien aller jusqu'au bout. Et d'ailleurs ce n'est pas là desservir le génie : toujours l'investigation historique et critique s'arrête devant quelque point irréductible, qui est celui où l'état le plus pur du génie imprime sa griffe sur la circonstance, et qui jalonne plus exactement le contour du grand secret. D'une telle épreuve, un Baudelaire comme un Rimbaud, qui ont parlé par leur vie non moins que par leur œuvre, n'ont rien à craindre; au contraire.

Aussi, pour des lecteurs qui ne ressentent pas ou qui surmontent la répugnance ou la pudeur qui arrêtent les autres, la correspondance de Baudelaire est-elle l'une des plus émouvantes qui aient été publiées. Non pas seulement par la sensibilité extrême qui s'y exprime, par les résonances si douloureuses qui s'y traduisent à chaque page; ni par le caractère exceptionnellement dépouillé d'un document qui a déjà porté tant de constructions, celle de J.-P. Sartre notamment; ni même par le souci éperdu qu'y révèle Baudelaire, malgré toutes les traverses et tous les entraînements, de sauvegarder sans cesse la pureté de son être et la dignité de sa personne; mais surtout parce qu'elle est située tout entière, comme le sont bien rarement d'autres correspondances, dans l'étroite zone où l'on peut apercevoir le génie lui-même désespérément aux prises avec la nécessité de l'existence. Dans cette lutte de tous les instants contre le vieillissement, contre les dettes, contre l'humiliation, contre la sottise, contre le relâchement de la volonté, contre la conjuration des mille éléments qui s'opposent à l'accomplissement d'un génie pleinement conscient de lui-même, il y a une grandeur extraordinairement tragique. Sans relâche la pesanteur du quotidien tire vers le bas un esprit qui supporte, mais qui refuse de s'incliner; et parfois dans cette confusion sombre jaillissent des éclairs, — une page, une phrase qui suffiraient à main-

tenir au rang qu'il occupe parmi nous un Baudelaire dont l'œuvre ne nous fût pas parvenue.

Les lettres se trouvaient jusqu'à présent dispersées dans des recueils, des périodiques, des catalogues, des collections. C'est dire l'importance de l'édition de la *Correspondance générale* (1) que publie M. Jacques Crépet, et qui couronne dignement tant de remarquables travaux baudelairiens. Chacun des textes ici rassemblés a été vérifié, reclassé, souvent complété et redaté, annoté, éclairé. Ouvrage considérable, et dont on peut dire qu'il vient définitivement enrichir notre littérature d'un de ses grands monuments (2).

•

Dans un ordre différent, M. Claude Aveline nous donne un autre travail d'édition également considérable, et qui compte également parmi les grands ouvrages d'érudition et de critique de ce temps-ci, lequel en est riche. Il s'agit des *Trente Ans de Vie sociale* d'Anatole France (3). Le volume a surpris une bonne partie du public. Après la commémoration du centenaire, dont le *Livre d'Or* vient de paraître par les soins aussi de Claude Aveline (4), après le livre de M. Jacques Suffel (le *Mercure* en a rendu compte naguère) (5), il est venu rappeler à nouveau que l'œuvre d'Anatole France tend à surgir de la zone de silence où elle

(1) *Correspondance générale* de Charles Baudelaire, recueillie, classée et annotée par M. Jacques Crépet (*Œuvres complètes de Charles Baudelaire*, Editions Louis Conard; Jacques Lambert, libraire-éditeur). Tome I (1947) : 1833-1856; tome II (1947) : 1857-1859; tome III (1948) : 1860-septembre 1861; tome IV (1948) : novembre 1861-1864. La publication sera très probablement complète en cinq volumes, le tome V, nettement plus important que les précédents, devant paraître à la fin de l'année; ainsi sera presque achevée cette belle édition des *Œuvres complètes* en 17 volumes : il n'y manquera plus que le tome II des *Œuvres posthumes* (les 15 volumes actuellement parus sont disponibles en librairie).

(2) Signalons à cette occasion l'édition commentée des *Fleurs du Mal* que M. Robert-Benoit Chérix vient de publier à Genève (*Essai d'une critique intégrale; Commentaire des « Fleurs du Mal »*, avec introduction, concordances et références, notes et index, par Robert-Benoit Chérix; Collection d'Etudes et de Documents littéraires; Pierre Cailler, éditeur, Genève, 1949). Chaque poème y est précédé d'une notice ayant pour objet d'offrir une « explication intégrale » du texte à l'aide de quatre systèmes d'« approches » : « la psychologie, qui explique l'œuvre à travers l'homme; la philosophie, qui raccorde à leurs normes métaphysiques ou mystiques les idées traduites par les textes; l'histoire, qui présente un « climat » biographique et social influençant l'œuvre jusqu'à un certain point; l'esthétique enfin, qui dissèque les éléments d'une émotion gratuite et enthousiaste pour la saisir dans sa complexité et la restituer dans la lumière de l'esprit. » Belle ambition; cet « essai d'une critique intégrale » en tient-il toutes les promesses, échappe-t-il toujours aux servitudes ou aux défauts des explications scolaires, ne montre-t-il pas parfois quelque complaisance à relever « l'empreinte d'un sceau divin », est-il exactement informé des travaux récents? Il témoigne en tout cas d'une piété propre à servir l'œuvre.

(3) Anatole France : *Vers les Temps meilleurs. Trente Ans de Vie sociale*, commentés par Claude Aveline; tome I : *Introduction générale*, 1897-1904; Emile-Paul, 1949.

(4) *Le Livre d'Or du Centenaire d'Anatole France*, 1844-1944; Calmann-Lévy, 1949.

(5) *Mercure de France*, 1er avril 1947, p. 720.

sommeille depuis un quart de siècle; et il ruine l'idée trop simpliste — et sans doute trop commode — que l'on s'en fait communément.

En 1906, sous le titre de *Vers les Temps meilleurs*, Edouard Pelletan avait recueilli en trois brochures (bientôt réunies sous une seule couverture) les textes d'ordre politique signés par France de la fin de 1898 au début de 1906. C'est en 1937 que Claude Aveline, après avoir longtemps réclamé la suite du volume, entreprit lui-même la tâche. Elle paraissait devoir être simple; elle allait lui demander dix années (aux dépens, sans aucun doute, de son œuvre personnelle de romancier et d'essayiste). Car la publication de Pelletan se révéla lacunaire et fautive, les archives et collections particulières se trouvèrent incomplètes; bref, Claude Aveline dut accomplir une immense besogne de dépouillement. Pour éclairer les textes qu'il ressuscitait, il lui fallait les replacer dans la circonstance; une simple annotation ne suffisait pas. Claude Aveline se fit historien en même temps qu'éditeur, et composa un commentaire suivi qui n'est rien de moins que la chronique de plus d'un quart de siècle politique et socialiste. Si bien que son travail a pu être salué comme doublement monumental, aussi bien par la famille politique d'Anatole France et de Claude Aveline lui-même que par leurs adversaires.

Le point de départ qu'il a choisi est l'année 1897 (et non plus 1898). C'est l'époque où France, après les fluctuations de sa première période — que termine, le 24 décembre 1896, sa réception à l'Académie —, prend position; une position qu'il tiendra durant vingt-huit ans, jusqu'à sa mort. Le 13 janvier 1897 *L'Orme du Mail* est mis en vente; en mars, France appuie la campagne d'Archag Tchobanian pour l'Arménie; en janvier 1898 il entre publiquement dans l'affaire Dreyfus. Le premier volume de *Trente Ans de Vie sociale* (trois autres le suivront) conduit de 1897 à la fin de 1904; il s'ouvre sur une introduction générale qui restera comme l'une des plus importantes études que l'on ait écrites sur France.

En parlant des idées politiques d'Anatole France on a souvent mis en doute sa sincérité ou sa conviction. L'ouvrage de Claude Aveline, par son ampleur comme par la continuité de ses documents, semble devoir trancher le débat. Il met en lumière une foi politique constante, et constamment militante. Rien ne montre mieux l'insuffisance de l'image traditionnelle d'un vieillard sceptique et indifféremment disert. Sans revenir sur ce qui a été dit naguère à l'occasion du livre de M. Jacques Suffel, répétons que le cas d'Anatole France n'est pas simple et que son prétendu pyrrhonisme pose des problèmes dont nous n'avons pas fini de tirer des leçons : grâce à Claude Aveline on ne pourra plus désormais en négliger la profondeur ni l'étendue.

S. de Sacy.

Revue de littérature comparée, janvier-mars. — De Mme de Staël, *Un chapitre inédit du livre « De l'Allemagne »* présenté par Mme de Pange; Mme de Staël rencontra à Vienne en 1808 un jeune et séduisant Autrichien, Maurice O'Donnel, elle le favorisa, et il n'en fallut pas plus pour qu'elle vît et décrivît en lui « le plus parfait des héros de roman ». — *Le thème d'Angélique dans la littérature moderne,* par André Pézard : comment et dans quel sens l'héroïne de l'Arioste inspira Quinet en 1848, Giosuè Carducci en 1872, Leo Ferrero en 1933. — *Un précurseur arabe de la philosophie du* XVIIIe *siècle,* par Roger Mercier : Abubacer ou Ibn Thofaïl, qui vécut en Espagne au XIIe siècle. — *La Pologne dans la poésie allemande* (1772-1832), par Geneviève Bianquis. — *Charles Morgan en France,* par *M.-F. Guyard.*

Revue de littérature comparée, avril-septembre. — Ce très important numéro double est consacré à Gœthe et à Chateaubriand. Pour Gœthe, il en sera rendu compte sous la rubrique « Allemagne ». Chateaubriand y est étudié sous son aspect international et dans ses rapports avec l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, etc.

A Gœthe et à Chateaubriand est aussi consacrée toute la partie documentaire et critique du recueil, l'un des plus considérables qu'aient suscités jusqu'à présent les deux centenaires.

Dictionnaire de Biographie française, publié sous la direction de *M. Prévost* et *Roman d'Amat* (Letouzey et Ané). — Le *Mercure* a déjà attiré l'attention sur cette publication, remarquable ouvrage et précieux instrument de travail. Voici le fascicule 25 (le *Dictionnaire* en comprendra 120, en 20 tomes); parmi ses 315 articles, et parmi ceux d'entre eux qui intéressent spécialement l'histoire littéraire, signalons *Jean-Lous Guez de Balzac, Honoré de Balzac, Théodore de Banville,* par Verdun L. Saulnier, *Baour-Lormian, Barante,* par M. Prévost.

Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, Travaux et Documents; tome X et tome XI (1); in-8° (16×24 cm.), 232 et 128 p. (Librairie E. Droz à Genève). — Deux nouveaux fascicules du recueil si apprécié des spécialistes. Etudes de E. Droz, P.-P. Plan, J. Levron, R.-L. Wagner, V. L. Saulnier, R. Lebègue, R. Maréchal, E. R. Curtius, A. Chastel, L.-N. Maletes, L. Romier, E. V. Telle, J. Masset du Biest, Y. Enyot, R. Wiriath, B. Weinberg, L. A. Matthey.

La mort de Solon, pièce attribuée à *Pierre Corneille,* par Elizabeth M. Frazer; in-16, 136 p., 200 fr. (chez l'auteur, 10, rue Sainte-Anne, Paris). — Comment se fait-il, si la pièce est vraiment de Corneille, qu'une telle découverte ait fait si peu de bruit? Elizabeth M. Frazer en a trouvé à la Nationale le texte qu'elle estime entièrement écrit de la main de Corneille. A cet argument graphologique elle en ajoute divers autres, tirés d'une critique interne de la pièce; plusieurs donnent à réfléchir; d'autres sont moins frappants (tel terme, telle tournure, fréquents chez Corneille en effet et qu'on retrouve ici, sont-ils usités par Corneille seul?) *La Mort de Solon,* d'après la langue et les graphies, daterait des environs de 1650. Mais : 1° Elizabeth M. Frazer ne produit aucune référence d'ordre historique (à la vie de Corneille, à des déclarations de contemporains) qui puisse appuyer son attribution; 2° elle déclare se proposer de prouver un jour « que Corneille a écrit toute l'œuvre de Molière, toute l'œuvre de Charles Sorel, toute l'œuvre du satirique Jacques Du Lorens, toute l'œuvre du gazetier Charles Robinet » : c'est beaucoup. Quoi qu'il en soit, les 1800 vers de ces cinq actes sont présentés avec un sérieux extrême qui mérite toute l'attention des cornélianistes.

« La Princesse de Clèves ». — Le *Mercure* a plusieurs fois insisté sur le renouvellement auquel nous assistons dans l'interprétation du XVIIe siècle français. Mouvement d'autant plus curieux, et significatif peut-être, qu'il ne s'étend guère aux autres époques de notre histoire littéraire.

Dans le même ordre d'idées, il faut signaler l'essai brillant, *Le Sacrifice d'une Princesse,* qu'Armand Hoog consacre, dans la *Nef* de juillet, au roman de Mme de La Fayette.

Ninon de Lenclos, par *Emile Magne;* in-16, 368 p., 6 h. t., 450 fr. (Emile-Paul). — On est heureux de voir reparaître — non pas en simple réédition mais en « édition définitive », revue en 1947 et 1948 — un ouvrage où se marient d'une manière si étonnante tant de charme et tant d'érudition, tant de science discrètement voilée et tant de grâce rehaussée d'une aimable pointe de libertinage précieux.

Voltaire, documents iconographiques, préface et notes de Louis Gielly; in-16, 124 p., 80 reproductions (Coll. « Visages d'hommes célèbres », Pierre Cailler, Genève). — Mince mais utile recueil dont une bonne part est consacrée à des reproductions de Jean Huber, évocatrices et vivantes.

Romans et Contes de *Voltaire*, texte établi et annoté par Jean Fournier, présentation d'André Maurois; in-4° (17×22 cm.), 408 p., 8 pl. hélio, 720 fr. (Coll. « Les Classiques verts », Les Editions nationales). — Le texte pris pour base est celui non de l'édition de Kehl, qui est discutable, mais de l'édition dite « encadrée » de 1775, — la dernière revue par l'auteur. Excellente publication, qui à l'élégance et à l'agrément de la présentation joint tous les éclaircissements et tout l'appareil historique, critique et bibliographique qui, sans l'alourdir, en font une édition de référence autant que de lecture.

Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire, par *C.-A. Sainte-Beuve*, nouvelle édition annotée par Maurice Allem; in-16, 2 vol. de 432 et 448 p., ensemble 560 fr. (« Coll. des Classiques Garnier », Garnier frères). — L'éclatante rentrée littéraire que vient de faire Chateaubriand rend cette nouvelle édition tout à fait opportune. Sorti du cours professé à Liége en 1848-1849, le document est fort important. Ce n'est qu'un document; il s'arrête pratiquement à la chute de l'Empire, il manque de recul, il est souvent déformé par les partis pris; et néanmoins il reste essentiel, notamment par les rapports qu'il tisse entre Chateaubriand et la littérature du temps de Napoléon. — Quant à l'édition, fort agréablement présentée, elle est digne et des autres travaux de M. Allem, et de la collection rénovée où elle paraît. Elle comporte plus de 1000 notes; ce détail donne la mesure du soin et de la précision avec lesquels elle est établie.

Napoléon, par *Chateaubriand*, présentation et introduction de Christian Melchior-Bonnet; in-8° (14×23 cm.), LII-424 p., 600 fr. (L. U. F.). — Malgré un titre qui pourrait abuser, ce n'est pas un ouvrage inédit de Chateaubriand, mais un recueil de pages découpées dans son œuvre, sans d'ailleurs aucune référence. L'introduction est une solide étude sur Chateaubriand et Napoléon et sur Chateaubriand historien.

Nelson, par *Lamartine*, introduction de A. Mabille de Poncheville; 13,5×20,5 cm., VI-104 p., 250 fr. (Coll. Clio », S. L. E. L.). — Cette biographie n'est pas proprement inédite, puisqu'elle fut recueillie dans les *Œuvres complètes* après avoir paru en 1853 dans le *Civilisateur;* elle est néanmoins fort peu connue, et il faut savoir gré à M. Mabille de Poncheville de nous restituer un ouvrage que Lamartine écrivit d'après Robert Southey en parant sa documentation de son propre talent.

Notre Stendhal, par *Jean Davray;* in-16, 192 p., 210 fr. (Albin Michel). — Le Stendhal de M. J. Davray ne se confond pas toujours, en effet, avec Stendhal lui-même. Mais cette étude interprétative, parfois pénétrante, est empreinte de distinction.

Sur Gérard de Nerval il faut signaler, dans le n° 292 des *Cahiers du Sud*, un remarquable ensemble d'études d'Albert Béguin, François Constans, Raymond Jean, Michel Carrouges, Gilbert Rouger et Jean Richer (avec quelques lettres inédites de Nerval présentées par Jean Richer). Impossible, en quelques lignes, d'analyser ces six articles; remarquons du moins qu'on y trouve ensemble le souci d'une documentation scrupuleuse et le sentiment de la valeur poétique; l'un soutient l'autre, — et c'est ce qui fait la qualité d'un groupement digne de la tradition des *Cahiers du Sud*. Dans le n° 293, un article de Charles Mauron complète cet ensemble.

Les Chimères, par *Gérard de Nerval*, exégèses de Janine Moulin; in-16, LIV-98 p. (Giard à Lille, Droz à Genève). — D'abord une édition critique des 12 sonnets des *Chimères* et de leurs différentes versions. En introduction, une étude sur les aspects de la vie et de la pensée de Nerval qui s'expriment dans ces sonnets. Chacun d'eux est ensuite précédé d'une présentation et suivi d'un commentaire minutieux qui en éclairent tous les détails aujourd'hui explicables. Ce petit livre est comme un dossier où sont analysés tous les commentaires et tous les travaux dont cette œuvre mince et capitale a fait l'objet. On y regrettera seulement une délimitation des textes un peu stricte.

Le classement de la « Comédie humaine ». — Le Club français du Livre, mettant sur pied une édition nouvelle de l'œuvre de Balzac (sous

la direction d'Albert Béguin) a soulevé un difficile problème : celui de l'ordre des romans de la *Comédie humaine*. Abandonnant celui qu'avait établi Balzac, on suivra celui de la chronologie des événements mis en scène. Sacrilège? Non, affirme le Grand Maître des balzaciens, Marcel Bouteron. On trouvera ses arguments dans deux articles, l'un de lui-même, l'autre d'Albert Béguin, que publie le numéro du 1er mai de « Liens », organe à la fois du Club et de la coopérative « Formes et Reflets », constituée particulièrement pour réaliser cette vaste entreprise.

Bibliographie de l'Œuvre de Sainte-Beuve, t. II (Recueils de critique : *Portraits contemporains*), par *Jean Bonnerot;* in-8 (14×23 cm.), 608 p. (L. Giraud-Badin). — Dévoué à Sainte-Beuve, M. Jean Bonnerot mène de front deux séries de travaux et poursuit à la fois la publication de sa *Bibliographie* et de la *Correspondance générale*. Ici comme là se retrouvent sa prodigieuse érudition, son souci de la précision, son scrupule de l'exactitude.

Le recueil des *Portraits contemporains* parut en 3 volumes en 1846; plusieurs fois réédité, avec ou sans changement, il reparut enfin en 5 volumes de 1869 à 1871. Le tome II de la *Bibliographie* de M. Bonnerot, qui nous conduit des articles 213 à 424 inclus, non sans apporter au passage nombre de textes ou documents inédits, est en réalité une véritable histoire de l'œuvre et constitue, comme les autres travaux du même savant, un monument admirable et un instrument de travail incomparable.

Il serait injuste de ne pas rendre hommage à M. L. Giraud-Badin qui, au mépris de toute prudence commerciale, n'a pas craint de s'en faire l'éditeur.

Madame Bovary, par *Gustave Flaubert;* nouvelle version précédée des scénarios inédits; textes établis sur les manuscrits de Rouen avec une introduction et des notes par Jean Pommier et Gabrielle Leleu; in-8 (15×22 cm.), xxxii-646 p. (José Corti). — On a beaucoup parlé déjà du dossier de *Madame Bovary* conservé à la bibliothèque de Rouen, et des travaux de M. Pommier et de Mlle Leleu. Aucun de ces travaux n'avait encore une telle ampleur, une telle importance.

Le brouillon du roman compte 3.606 pages. Flaubert y travailla pendant près de cinq ans avec continuité; il n'y a donc pas une « première » *Madame Bovary* aussi distincte du texte définitif que la première *Tentation* ou la première *Education;* on pouvait tenter néanmoins de dégager, non sans choix, ni peut-être sans quelque arbitraire, — et c'est le présent livre — « un état antérieur aux corrections et aux sacrifices auxquels Flaubert a procédé, soit spontanément, soit pour répondre aux conseils de L. Bouilhet ou aux désirs de la Rédaction de la *Revue de Paris* ».

La vraie *Madame Bovary* reste celle que Flaubert a publiée. Mais, remarquent les éditeurs, « avec son exubérance et sa spontanéité, avec ses lourdeurs aussi et ses maladresses, la première *Madame Bovary* n'est pas loin, croyons-nous, de donner par endroits l'impression d'un nouveau roman ».

Le texte de ce « nouveau roman » est précédé d'une chronologie du travail de Flaubert, puis des scénarios, esquisses et plans qui ont précédé la rédaction.

La remarquable érudition de cet ouvrage n'intéressera pas seulement l'historien. Elle apporte des lumières extrêmement nettes sur les procédés de composition de Flaubert; et l'épigraphe que M. Pommier et Mlle Leleu ont choisie dans les *Faux Monnayeurs* en souligne justement la véritable portée.

Nos Ardennes, par *Paul Verlaine;* huit dessins de Paul Verlaine, Ernest Delahaye, Germain Nouveau; introduction et notes par Jules Mouquet; in-16, 84 p. (Coll. « Beaux textes, textes rares, textes inédits », Pierre Cailler, Genève). — Ces six articles, aimablement descriptifs et anecdotiques, groupés sous trois sous-titres (*Prolégomènes, Rethel et le Rethélois, Vouziers et le Vouzinois*), ont paru d'octobre 1882 à février 1883 dans le *Courrier des Ardennes*, où ils furent totalement oubliés. C'est là que le savant Jules Mouquet est allé les retrouver, ajoutant une nouvelle découverte à tant d'autres découvertes si précieuses que nous lui devons.

Pierre Loti, par *Robert de Traz;* in-16, 192 p., 200 fr. (Coll. « Les grands écrivains français », Hachette). — L'immense gloire que Loti connut de son vivant était faite de mille éléments impurs et d'un fort petit nombre d'éléments très purs. Ceux-là, par la suite, ont étouffé ceux-ci; ils les étouffent encore, en attendant que peut-être Loti trouve sur le second rayon une place durable. Sur l'homme, l'écrivain, l'œuvre, M. R. de Traz nous

apporte l'étude élégante et agréable que l'on pouvait attendre de sa distinction et de sa sensibilité.

Livres reçus. — *Divers visages de La Fontaine*, par Lucie Guillet (Jouve).

HISTOIRE DES RELIGIONS

LA RELIGION D'ISRAEL. — Est-il possible à l'heure actuelle de suivre le développement de la religion d'Israël, depuis le jour où Abraham abandonnant le polythéisme de son père Tharé a adhéré au monothéisme jusqu'aux dernières formes du Judaïsme libéral de l'heure actuelle? Sans aucun doute et cela nous permet d'ailleurs de saisir l'évolution d'une religion dans ses interférences avec l'histoire.

Le premier volume à lire serait celui de J. Chaine, *Le Livre de la Genèse* (1). Pour la première fois un ouvrage catholique distingue les différents documents Elohistes, Jahvistes et autres qui ont servi à composer le Peutateuque. Ce commentaire n'est peut-être pas suffisamment étoffé, mais tel qu'il est il ouvre une porte par où d'autres passeront. En tout cas la religion monothéiste des patriarches y est fortement soulignée ainsi qu'une morale encore assez large, mais qui ira en se purifiant tous les jours davantage. S'il est bien évident que notre mère Eve n'a pas mangé une pomme dont elle aurait donné la moitié à Adam, quelle est la faute qui constitue le premier péché? Il est incontestable que c'est une faute d'orgueil, cette démesure, dont les anciens ont gardé l'horreur. Mais en quoi consistent cette démesure et cette révolte contre Dieu? Le professeur Coppens de l'Université de Louvain reprend la question dans *La connaissance du bien et du mal. Contribution à l'interprétation de Gen. II et III* (2), et conclut qu'il ne s'agit pas de l'acte conjugal, puisque celui-ci est ordonné par Dieu. Eve aurait tenté de soustraire à Yahweh le contrôle et la bénédiction du mariage pour le consacrer et le vouer à un adversaire, les dieux cananéens de la fécondité. Nous voici donc ramenés sur un plan historique où l'auteur aurait inséré ses idées sur l'origine du mal, en soulignant fortement la transcendance de Yahweh sur les autres dieux.

Israël emprunte en effet aux peuples voisins des mythes et des légendes, mais toujours il y réaffirme un monothéisme rigide. La preuve en est faite une fois de plus par M. F. Albright dans un volume qui en quelques mois a nécessité une seconde édition : *From the Stone Age to Christianity. Monotheism and the historical Process* (3). En cette même année 1946 paraissait, de M. Albright également, un autre travail important, *Archaeology and the Religion of Israël* (4). Ces conférences traitent de

(1) Ed. du Cerf, Collection « Lectio Divina », Paris, 1948, in-8° de 526 p.
(2) Desclée de Brouwer, Bruges-Paris, 1948, in-8° de 154 p.
(3) Baltimore, The John Hopkins Press, 1946, in-8° de XI-367 p.
(4) Baltimore, The John Hopkins Press, in-8° de XII-238 p.

l'archéologie orientale et des éclaircissements que celle-ci apporte à la religion d'Israël. Des notes précises en font un bon instrument de travail. A qui voudrait connaître tout l'ensemble de l'histoire d'Israël, son développement politique et sa religion, on ne saurait mieux recommander que G. Ricciotti, *Histoire d'Israël*, tome I[er], *Des Origines à l'Exil*. Tome II, *De l'Exil à l'an 135 après J.-C.* (5), ouvrage parfaitement informé.

Si quelqu'un, sans lire la Bible, désirait cependant dégager du livre sacré les idées principales, on pourrait lui conseiller A. Gélin, *Les idées maîtresses de l'Ancien Testament* (6). On a fait beaucoup de réclame autour du livre de M. Jules Isaac : *Jésus et Israël* (7). Ce livre est éminemment respectable parce que l'auteur a souffert douloureusement de l'antisémitisme naziste, mais il est faux de dire que le Christianisme en est la cause. Un peu partout les revues spécialisées ont fait remarquer à l'auteur qu'on ne s'improvise pas historien sans une longue et dure préparation.

Dans un travail puissant et qui fait bien augurer de son activité scientifique, le jeune et éminent doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, M. Marcel Simon, étudie les relations entre Juifs et Chrétiens dans l'Empire Romain : *Verus Israël, Etude sur les relations entre Chrétiens et Juifs dans l'Empire Romain, 135-425* (8). Comment expliquer la victoire du Christianisme, l'élimination rapide du Judaïsme hellénistique et le durcissement du rabbinisme talmudique? M. Simon répond : Le Judaïsme alexandrin, par le fait même de l'élévation de ses doctrines, avait sur les masses païennes une attirance incontestable. Si le Christianisme lui a ravi sa clientèle, c'est parce qu'il est allé au delà des idées philoniennes. Aux vagues hypostases de Philon, il a opposé un Logos qui est un Messie, Sauveur de l'humanité tout entière. La résistance à la religion ne pouvait donc se faire que sur une autre ligne, celle d'un étroit conservatisme juif; les rabbins s'enferment dans un ghetto, mais où les gentils ne sont plus admis.

Y a-t-il une possibilité d'entente entre Juifs et Arabes? Sans aucun doute et M. Voinot en apporte la preuve dans *Pèlerinages judéo-musulmans au Maroc* (9). Non seulement des émigrants juifs à partir du II[e] siècle après J.-C. se sont réfugiés au Maroc, mais ils ont converti au Judaïsme un certain nombre de tribus berbères et arabes. Par contre, ils se sont eux-mêmes retrempés

(5) Trad. de Paul Auvray. Nouvelle édition revue et corrigée. A. et J. Picard, Paris, 1947-1948. 2 vol. in-8°, nombreuses illustrations et cartes.

(6) Ed. du Cerf, 1948, in-8° de 87 p.

(7) Albin Michel, 1948, in-8° de 585 p.

(8) Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 160. Paris, De Boccard, 1948, in-8° de 475 p.

(9) Institut des Hautes Etudes Marocaines. Notes et documents. Paris, Larose, 1948, in-8° de 133 p., 1 carte.

dans le vieil animisme sémitique, et à l'heure actuelle ils fréquentent les mêmes sanctuaires.

Dans le grand public cultivé beaucoup demandent une traduction de la Bible qui soit faite sur le texte original, qui rende selon le génie de la langue française tout le mouvement et la couleur du texte. C'est pour satisfaire à ce désir légitime que les Editions du Cerf ont entrepris, sous la garantie scientifique de l'Ecole Biblique et Archéologique Française de Jérusalem, une nouvelle traduction du livre sacré. Sept fascicules sont déjà parus. Ces publications marquent un progrès réel sur tout ce qui avait été jusqu'ici édité dans ce domaine.

Albert Vincent.

Géographie et Religions. — *Pierre Deffontaines* (Collection « Géographie Humaine », Paris. Gallimard, 1948. In-8° de 439 p., XXIV pl.). — De tout temps l'homme a remarqué des sites où il lui semblait que son âme recevait un souffle religieux plus intense. Par ailleurs, lui-même a marqué du signe de la religion sa maison, son cimetière, la demeure qu'il attribue à la divinité. Cette double constatation permet de se faire une idée de l'ampleur du livre, de la masse de documents qui s'y trouve réunie et de l'intérêt que présente cette géographie religieuse.

Les mystères des Egyptiens, des Chaldéens et des Assyriens, par *Jamblique*. Trad. du grec par Pierre Quillard (Paris, Dervy, 1948. In-8° de 191 p.). — Le polythéisme ancien ne comportait pas de dogmatique. Il a fallu descendre jusqu'à Jamblique, un philosophe syrien du IVe siècle pour que nous ayons enfin un traité de théologie grecque. Il étudie la nature des dieux et des démons, la mantique, les sacrifices, la théurgie, etc. Ouvrage intéressant par les vues qu'il nous ouvre sur la religion des néo-platoniciens et la façon dont ils cherchaient à se rattacher au polythéisme populaire.

La Bhagavad-Gîtâ, interprétée par *Shri-Aurobindo*. Trad. française de Camille Rao et de Jean Herbert (Paris, Albin Michel, 1947. In-8° écu de 472 p., 1 frontispice hors-texte). — Romain Rolland affirme que la Bhagavad Gîtâ est le plus grand texte sacré de l'hindouïsme et son commentaire par Aurobindo un pur chef-d'œuvre. Je veux bien le croire, mais j'ai l'impression qu'il y a là dedans beaucoup de logomachie et que tout cela par ailleurs nous rappelle singulièrement Plotin. D'aucuns diraient que nous avons là du modernisme hindou.

La pensée de Gotama le Bouddha, par *Anandak Coomaraswany* et *J. B. Horner*. Textes choisis et présentés. Trad. de l'anglais par J. Buhot (Paris, Ed. Corrêa, 1949. In-12 de 308 p.). — **La pensée de Mahomet,** par *Mohammed Ali*. Textes choisis et présentés. Trad. de l'anglais par J. Buhot (Paris. Ed. Corrêa, 1949. In-12 de 205 p.). — Il m'est difficile de recommander ces ouvrages. Ils manquent vraiment par trop de critique historique, et, du moins pour les textes coraniques, la traduction n'est pas toujours correcte.

Littérature religieuse : ***Bible, Coran, religions de l'Inde et de la Chine. Histoire, textes choisis traduits et commentés*** par Jean Steinmann, Charles Ledit, Solange Bernard, M. et O. Kaltenmark, sous la direction de Joseph Chaine, professeur à la Faculté catholique de Lyon et René Grousset de l'Académie française (Paris, A. Colin, 1949. In-12 de VII-844 p.). — Ce vaste panorama des littératures religieuses a été composé par des spécialistes avertis. Un exposé simple et clair retrace les principaux courants de la pensée religieuse dans le monde, dégage la personnalité des auteurs, la portée de leur œuvre et nous donne une traduction des principaux textes. Ce livre constitue le complément indispensable de toute culture générale. — ALBERT VINCENT.

INSTITUT ET SOCIETES SAVANTES

MEDECINE ET EUTHANASIE. — A l'Académie des sciences morales et politiques la question de l'hétéro-insémination avait été exposée et discutée dans le secret, à la surprise de quelques membres, dont le pasteur Marc Bœgner et le président Albert Buisson. Celle de l'euthanasie, par contre, fut traitée publiquement par le professeur Portes, de l'Académie de Médecine, président du Conseil national de l'Ordre des médecins, qui a même communiqué à la presse son texte intégral. Changement radical de méthode.....

L'euthanasie consiste, comme on sait, à procurer aux incurables ou aux moribonds une mort douce et tranquille, plutôt que de les laisser continuer à mener une existence désespérante ou de les voir se débattre dans les affres d'une cruelle agonie. Le Dr Cabanis, ému des souffrances et des objurgations de Mirabeau frappé d'aphasie, se décida, sur sa demande écrite, à lui administrer une dose d'opium libératrice pour adoucir ses derniers moments et hâter sa fin. Plus près de nous, on a connu le cas d'un fils qui acheva sa mère hurlant de douleur depuis une semaine, et celui d'une épouse cédant aux supplications de son mari et mettant fin à ses souffrances. Tous deux furent acquittés de ce que la loi qualifie d'homicide, et même dans le premier cas de parricide. Mais, à l'opposé, Desgenettes, sollicité par Bonaparte, au moment de sa retraite, d'administrer de l'opium aux pestiférés de Jaffa intransportables, s'y refusa en déclarant : « Mon devoir à moi, c'est de conserver », ce qui montre combien peuvent différer en face de ce poignant problème les réactions de gens de cœur.

En citant ce dernier exemple, toutefois, le professeur Portes a eu le tort d'ajouter sur un ton solennel que la réponse de Desgenettes avait déchargé la mémoire de Bonaparte d'un homicide collectif. M. François Charles-Roux qui connaît bien l'Egypte, tant comme diplomate que comme historien, n'a pas manqué de relever brièvement cette erreur, car les pestiférés de Jaffa incurables ont tout de même été empoisonnés. On le pressent du reste en lisant le passage des *Souvenirs* de Desgenettes que le professeur Portes a écourté pour les besoins de la cause, et que voici dans son intégrité :

Peu avant la levée du siège, c'est-à-dire le 27 floréal (16 mai 1799), le général Bonaparte me fit appeler de grand matin sous sa tente, où il était seul avec son chef d'état-major. Après un court préambule sur la situation sanitaire, il me dit : « A votre place, je terminerais, à la fois les souffrances de nos pestiférés, *et je ferais cesser le danger dont ils nous menacent* en leur donnant de l'opium. » Je répondis simplement : « Mon devoir à moi, c'est de conserver. » Alors, le général développa sa pensée avec le plus grand calme, en disant qu'il conseillait pour les autres ce qu'en pareil cas il demanderait pour lui-même. Il me pria d'observer aussi qu'il était, avant qui que ce fût, chargé de la conservation de l'armée et par conséquent d'empêcher nos malades délaissés de tomber sous le cimeterre des Turcs. « Je ne cherche pas,

continua-t-il, à vaincre vos répugnances, *mais je crois que je trouverai des personnes qui apprécieront mieux mes intentions.* »

Il paraît certain que le moyen proposé par Bonaparte à Desgenettes fut appliqué à Jaffa. Cela ressort du témoignage de plusieurs membres de l'expédition. H. Dehérain, dans l'*Histoire de la Nation égyptienne*, cite cette ligne énigmatique du carnet de Kléber :

« On proposa aux o. d. s. d. d. d. l. aux f. et b. d. b. », que le général Damas, son chef d'état-major, a traduite ainsi : « On proposa aux officiers de santé de donner de l'opium aux fiévreux et aux blessés dangereux. »

Il cite encore ce passage plus probant du *Journal* du chef de brigade Doguereau :

Rien de plus horrible que le spectacle que nous eûmes sur le port de Jaffa tout le temps que nous y restâmes. Il était couvert de morts et de mourants qui priaient tous les passants ou de les panser ou de les faire embarquer. Ils avaient la plus grande crainte d'être abandonnés. On trouvait des pestiférés dans tous les coins, sous des tentes et sur le pavé; les hôpitaux en étaient remplis. A notre départ, on en laissa beaucoup; *on m'a assuré qu'ils ne tombèrent pas vivants entre les mains des Turcs.*

C'est qu'on connaissait depuis Saint-Jean d'Acre le sort qui attendait les intransportables. Les Turcs ne faisaient point de quartier. Tout homme pris était aussitôt décapité. Chaque tête de Français apportée au gouverneur Djezzer était immédiatement payée, et celles des officiers promenés au bout d'une lance dans les rues d'Acre.

La réponse de Desgenettes, chef du service de santé, essayant de donner une leçon de morale au chef de l'expédition qui répliqua avec autant de calme que de sens, n'a donc déchargé la mémoire de ce dernier en aucune façon — si tant est qu'elle en eut besoin en cette circonstance.

L'occasion eût été meilleure quand Bonaparte fit exécuter à coups de baïonnettes — car il fallait économiser la poudre — deux mille quatre cents hommes pris à Jaffa, à qui Eugène de Beauharnais et Croisier avaient cru pouvoir promettre la vie sauve. Le général en chef ne ratifia pas la promesse de ses subordonnés parce qu'il n'avait ni vivres pour nourrir des prisonniers, ni escorte à leur donner, ni bâtiments pour les transporter à Alexandrie. Ce fut pis qu'un crime : une faute, contre laquelle protestèrent ses collaborateurs, en s'efforçant de lui démontrer que cette décision allait compromettre le succès de la campagne en incitant les défenseurs d'Acre à lutter à outrance. Cet acte a été jugé en tout cas avec la dernière rigueur par un membre de l'expédition, l'officier-payeur Peyrusse :

Que deux ou trois jours après un assaut, dans le calme de toutes les passions, on ait la barbarie de faire poignarder trois mille hommes qui se sont livrés à votre bonne foi, la postérité fera sans doute justice de cette atrocité, et ceux qui en auront donné l'ordre auront leur place parmi les bourreaux de l'humanité.

Mais après ce cas d'euthanasie collective et la digression qu'il a provoquée, revenons à l'euthanasie en général et aux vues du professeur Portes. Celui-ci, après avoir examiné les aspects philosophiques du problème et les solutions préconisées au cours des siècles par les différentes civilisations touchant le respect de la vie humaine, solutions qui sont contradictoires, a abordé les aspects juridiques et médicaux. Jusqu'au début du XXe siècle, toutes les civilisations pénétrées de spiritualisme, a-t-il dit, se sont montrées rebelles à l'euthanasie. C'est en 1903, à New-York, pour la première fois, que la *Stade medical association* demanda à ses membres que « la vie d'un cancéreux dont le néoplasme a récidivé, ou du tuberculeux à la dernière période, ou de pauvres paralytiques, puisse être abrégée par une douce mort ». Et en 1906, le premier texte légal concernant l'euthanasie était voté par le parlement de l'Ohio, puis par celui de l'Iowa, sans pouvoir d'ailleur recevoir d'application, faute d'une sanction fédérale. Vers le même temps, l'Allemagne et l'Angleterre rejetaient l'euthanasie. Au contraire, en 1922, la Russie libérait de toute peine l'acte d'homicide commis pour des motifs de pitié ou de compassion. La France s'arrêtait à un moyen terme, l'article 285 du nouveau Code pénal la condamnant dans son principe sans la nommer, tandis que l'article 518 laisse aux juges la possibilité d'atténuer considérablement dans chaque cas d'espèce ce que l'application du principe pourrait avoir de trop rigoureux.

Pour permettre au législateur de sortir de son hésitation ou de sa méfiance, note le professeur Portes, quelques médecins ont proposé une sorte de compromis entre le sentiment de compassion qu'ils éprouvent pour l'agonisant et la crainte de voir l'euthanasie aboutir à des abus inacceptables. N'osant la proscrire par pitié, ils s'efforcent de la définir en la limitant et ils l'entourent d'un luxe de précautions, excluant tout autre cas, du reste, que l'euthanasie agonique.

Par de nombreux exemples empruntés à son expérience professionnelle, le professeur Portes s'est ingénié à démontrer que ces précautions sont illusoires et il a déclaré, ce qu'on devinait depuis le début de son discours, que dans leur ensemble, les médecins ne tiennent pas à assumer pour l'amour de l'humanité souffrante cette grave responsabilité qui risquerait d'être dangereuse pour l'ordre public.

Avec une grande élévation de pensée, une parfaite sérénité, et en se plaçant au seul point de vue moral à l'exclusion de toutes considérations religieuses, Mgr Chevrot et le pasteur Marc Bœgner ont appuyé les conclusions du professeur Portes, qui seront à n'en pas douter adoptées par l'Académie. Quelques membres de la compagnie ont toutefois plaidé en contre-partie la cause des patients, au moyen d'exemples frappants et sans réplique, mais qui restent des « cas ».

Robert Laulan.

Le trésor de Ziwiyé. — Ce site de Ziwiyé, colline désertée, percée de grottes, aux flancs de laquelle on remarque des restes de murailles, où des pâtres ont découvert récemment un trésor d'objets d'or et d'ivoire, semble pouvoir être identifié avec l'ancienne Zibié ou Izibié, au sud du lac d'Ourmia, que Sargon II dans une inscription se vante d'avoir incendiée. Le trésor a été aussitôt pillé, découpé en morceaux, partagé entre les habitants du village voisin et dispersé, en sorte que la plupart des objets retrouvés ne sont que fragmentaires. Ils comprennent un grand pectoral orné de deux lignes d'animaux et d'êtres fabuleux se dirigeant vers un arbre de vie central, une gaine de poignard, un collier orné de têtes d'animaux en fort relief, des revêtements en or de plusieurs coffrets, un vase en or et de menus objets. Ce trésor n'est point un ensemble d'objets disparates. Il représente l'art pratiqué en pays mannéen, c'est-à-dire la région de l'Azerbaïdjan, au xe siècle avant notre ère, région où, influencé par l'art assyrien, s'est élaboré l'art scythe du sud de la Russie, qui lui-même a donné naissance à l'art des steppes dont l'art chinois s'est inspiré. Mais, comme l'a remarqué M. René Grousset, les Scythes étaient des Iraniens du Nord, restés nomades dans la patrie originelle iranienne, les steppes du Turkestan russe actuel, et ayant ainsi échappé pour une large part à l'influence de la civilisation matérielle assyro-babylonienne, qui devait être si forte sur leurs frères les Mèdes et les Perses.

Aussi ce trésor est-il tout à fait à sa place au musée de Téhéran, où M. André Godard, directeur des services archéologiques de l'Iran, a pu l'étudier pour en parler à l'Académie des Inscriptions.

Le squelette de Memer. — L'Académie des Sciences et celle des Inscriptions exercent une sorte de condominium sur la préhistoire. Les découvertes de gravures de Mlle de Saint-Mathurin en Haute-Vienne avaient été présentées dans la seconde de ces compagnies par l'abbé Breuil; le crâne de Fontéchevade découvert il y a deux ans par Mme Henri-Martin, et un squelette trouvé à Memer, commune de Vailhourles dans l'Aveyron, par Mlle Friant, ont fait l'objet de communications à l'Académie des Sciences, par deux anthropologues. Le squelette de Memer, qui gisait dans un puits, se rapproche de l'homme de Chancelade par sa dolichocéphalie, mais aussi des Néanderthaliens par la longueur du frontal, sa brièveté, sa faible courbure et la saillie des arcades orbitaires, et quelques caractéristiques qui sont déjà celles des hommes actuels. On le suppose contemporain des artistes de l'Aurignacien qui, à vingt kilomètres de Memer, dans la grotte de Pech-Merle, réalisèrent des peintures si remarquables.

Cinquantenaire de la Commission du Vieux Paris. — Cette commission municipale, qui se réclame à bon droit du titre de société savante, a fêté le 11 juillet son cinquantenaire, mais avec deux ans de retard. Pourquoi? Sous la présidence du préfet de la Seine, son président de droit, elle a tenu une séance de travail où furent évoqués les résultats heureux de son action et aussi quelques retentissants échecs dont la responsabilité ne lui incombe pas entièrement, car elle n'est qu'un organisme consultatif. Et l'on a salué la mémoire de quelques-uns de ses membres disparus les plus éminents : Lucien Lambeau, son premier secrétaire; Camille Jullian; André Hallays; Georges Cain; G. Lenôtre. Au cours de la réception qui a suivi à l'hôtel de Lauzun, acquis grâce à elle (et par deux fois à la suite d'une rétrocession à son propriétaire le baron Pichon) la grande médaille d'or de la ville de Paris a été remise à l'un de ses vice-présidents, M. Victor Perrot, qui vient d'avoir la joie, à quatre-vingt-quatre ans, d'obtenir le classement du site entier de Montmartre qu'il réclamait depuis toujours, et qui a remercié avec verdeur.

Pourquoi au cours de l'historique succinct qui a été fait des travaux de la Commission, le passé a-t-il été exalté un peu au détriment du présent? Le recrutement serait-il moins brillant que naguère, ou les dévouements moins empressés? On ne le pense pas. Mais peut-être compétences et dévouements ne sont-ils pas utilisés à plein, et l'organisation du travail souffre-t-elle d'une concentration excessive. — R. L.

Nouveaux documents gnostiques coptes découverts en Haute Egypte. — M. J. Doresse, chargé de fouilles du Musée du Louvre, a présenté à l'Académie des Inscriptions un rapport sur une très importante bibliothèque sur papyrus retrouvée fortuitement par des paysans à une cinquantaine de kilomètres au nord de Louxor. Ses manuscrits, tous rédigés en langue copte, forment

une dizaine de volumes reliés en cuir, auxquels s'ajoutent trois lots de feuillets dépareillés. Ils datent du milieu du IIIe siècle au début du IVe de notre ère, et représentent la bibliothèque complète d'une communauté de gnostiques Ophites ou Séthiens. Ils révèlent plus de quarante ouvrages appartenant à une littérature secrète jusqu'ici presque complètement perdue, notamment cinq traités attribués à Hermès Trismégiste dont la rédaction grecque n'existait plus.

Le lot de manuscrits apparaît comme la plus importante collection de livres sur papyrus que l'on ait jamais vue, tant pour le nombre que pour l'ancienneté ou la conservation. Sur mille pages, 794 sont intactes. Plusieurs textes révèlent un dialecte primitif jusqu'ici inconnu. Cette découverte va élargir nos connaissances religieuses et historiques sur la gnose en général et les gnostiques en particulier, et la littérature copte va prendre parmi les littératures orientales une place de tout premier rang. Le musée copte du Caire négocie actuellement l'acquisition de ce trésor. Il s'agit d'une soixantaine de millions, ce qui le fait hésiter; mais l'Académie a émis le vœu que ces richesses demeurent la propriété du pays où elles ont été révélées. Souhaitons que cette manifestation toute platonique, mais de quelque poids, décide les autorités égyptiennes à cet important débours.

MEDECINE

A PROPOS DU CANCER. — Les hommes ont toujours été attirés par le merveilleux : pour peu qu'une « découverte soit entourée de mystère, qu'elle leur soit présentée de façon tapageuse et inaccoutumée, pour peu aussi qu'elle soit discutée par la Science officielle, ils sont encore légion ceux qui lui attachent plus de prix qu'aux acquisitions obtenues par des voies normales et que cette science a consacrées.

Cet état d'esprit se manifeste notamment à chaque occasion de guérisons ou de pseudo-guérisons qui semblent avoir été obtenues en dehors des règles de l'art : nous en avons eu maints exemples et, encore de nos jours, voit-on des cohortes de malades qui viennent affirmer leur foi dans une méthode qui, à leurs yeux, produit des miracles, qui en profitent pour calomnier la Médecine et les médecins et qui étalent complaisamment les maux dont ils disent avoir été guéris. Bientôt les apparences de succès sont de plus en plus rares et le silence se fait sur la méthode jusqu'à ce qu'une nouvelle recueille l'adhésion du même public que sa déconvenue précédente n'a ni converti ni découragé.

Ce public a une part de responsabilité dans le succès de ceux qui l'exploitent et même il ne laisse pas de jouer dans l'affaire un rôle assez actif : certains de ces malades sont imaginaires et ce sont naturellement ceux qui proclament le plus bruyamment les vertus des soins parfaitement inopérants qu'ils ont reçus; d'autres sont effectivement malades, mais ils ne sauraient se satisfaire de n'avoir qu'une affection banale : il convient à leur dignité qu'elle soit grave et ils l'affublent d'une dénomination qu'ils choisissent parmi celles qui leur paraissent les plus honorables et les plus spectaculaires; nombreux aussi sont ceux qui acceptent plus volontiers les dires des commères que le diagnostic de leur médecin. Leur caractère commun est de ne pas ajouter foi à la

science officielle, peut-être parce qu'elle serait susceptible de leur enlever des illusions qui leur sont chères; ils préfèrent les charlatans auxquels ils fournissent ainsi le moyen de pratiquer quantité de guérisons miraculeuses.

Quant à ceux qui sont réellement atteints d'une affection grave, leur foi est telle qu'ils tirent du traitement une euphorie qui fait qu'ils lui reconnaissent toutes les vertus, foi qui dure ce que dure la vogue que lui vaut ses succès faciles.

A la base de cette confiance qu'on accorde ainsi à ceux qui n'ont pas de titres officiels, il y a cette idée qu'on entend encore exprimer dans les campagnes, mais qui ose moins se manifester ouvertement dans les villes : l'officiel a dû apprendre pour exercer sa profession, tandis que les autres avaient le « don »; avoir le don assure évidemment une énorme supériorité sur ceux qui ont peiné pour obtenir leurs diplômes.

Depuis quelque temps, on parle beaucoup du cancer et d'un traitement qui aurait fait merveille : ce traitement a naturellement acquis la faveur d'un nombreux public qui se livre à son sujet à ses manifestations habituelles.

Sans vouloir discuter *a priori* la légitimité de ce traitement, on est bien obligé de considérer que la chose se présente de façon assez peu favorable.

Un quidam, sans diplôme, venu de l'Allemagne orientale, prétend avoir trouvé une anatoxine cancéreuse. Autorisé à faire des essais au centre de Villejuif, il n'obtient pas de résultats. Sur ces entrefaites, survient un autre Allemand, professeur cette fois, qui poursuit en justice le premier qu'il accuse de lui avoir volé sa méthode. Le litige étant porté devant le tribunal, il importe tout d'abord, nous semble-t-il, d'attendre sa décision pour savoir exactement à qui on a affaire. En tout cas, loin de s'en désintéresser, et faisant abstraction des questions de personnes, nos savant qualifiés ont entrepris les vérifications et expérimentations utiles.

Ces vérifications sont d'autant plus indiquées, qu'il y a eu des précédents regrettables qui commandent d'agir avec la plus grande prudence.

Koch, lui-même, n'a-t-il pas, en 1882, prétendu, avec sa « lymphe », guérir la tuberculose? Sa méthode fut même recommandée par le gouvernement allemand d'alors. Cependant l'expérience montra que, pour les malades, elle ne présentait guère que des chances d'aggravation. Quelques années plus tard, en 1905, un autre professeur allemand, Behring, fit une réclame tapageuse à propos d'un autre traitement de la tuberculose : les résultats furent aussi décevants et se traduisirent par des aggravations et même par le suicide de malades qui avaient mis leur dernier espoir dans les promesses d'une réclame si imprudemment répandue.

Ne parlons que pour mémoire d'entreprises récentes, en quelques mois tombées dans l'oubli, qui ont été jusqu'à provoquer des manifestations sur la voie publique.

On conçoit donc qu'il y ait lieu de protéger le public contre ceux qui cherchent à exploiter sa naïveté. Ce public devrait savoir que les traitements officiels et en particulier les vaccins et les sérums ne sont mis en circulation qu'après des études approfondies et un contrôle sévère de leur valeur. Pourquoi ne conviendrait-il pas que les mêmes précautions fussent prises pour ceux qui nous arrivent sans garanties suffisantes et, comme dans le cas présent, de l'étranger? Or la Commission compétente, instituée pour ce contrôle indispensable, a refusé l'autorisation au produit en question.

Cependant il y a des lacunes dans ce dispositif de protection : tout d'abord il ne joue que pour la médecine humaine et point pour la médecine vétérinaire; aussi, par cette voie détournée, les malades peuvent-ils se procurer des vaccins ou sérums non autorisés et ils ne s'en font pas faute. En outre, il semblerait légitime que, dans ces cas, il fut interdit aux laboratoires de fabriquer des produits non autorisés, ce qui supprimerait une possibilité de fraude.

Il n'est certes pas exclu, si nous nous plaçons au point de vue général, que, mettant à profit les méthodes de nos pastoriens, à qui revient l'honneur de la découverte des anatoxines, un professeur allemand puisse déceler un agent jusque-là inconnu et réaliser ensuite une anatoxine. Mais encore convient-il de vérifier la chose avant de lancer dans le public des espoirs qui pourraient ne pas se réaliser, risquer des aggravations et peut-être des drames.

En tout cas, c'est une question qui gagnerait à ne pas être débattue sur la place publique, comme elle ne l'a été que trop déjà. Nous avons des savants qui sont à l'affût de tout ce qui pourrait améliorer les conditions de santé; nous avons, en particulier, notre Institut Pasteur qui a à son actif assez de découvertes bienfaisantes pour qu'on lui fasse confiance et qu'on attende patiemment, en dehors de toute passion partisane, la confirmation ou l'infirmation des dires de ceux qui préconisent tel ou tel traitement nouveau. Nous comprenons l'impatience des malades, l'anxiété qui les étreint, mais ils doivent penser aux désillusions antérieures et aussi à la sensibilité des éléments cancéreux qu'une fausse manœuvre est susceptible de rendre plus actifs et beaucoup plus rapides dans leur extension. Dans cet ordre d'idées plus que dans tout autre, il convient de ne pas confondre vitesse avec précipitation et de bien se pénétrer de cette idée que les découvertes géniales comme leur application à la thérapeutique sont le fruit d'une longue patience.

Dr A. Herpin.

Revue de criminologie et de police technique, Genève. — Cette publication sera consultée avec fruit par tous ceux qui s'intéressent à la criminologie et qui pratiquent la médecine légale.

Médecine de France. — Cette publication contient peu de médecine et beaucoup de notes artistiques, avec de fort belles reproductions. Celles-ci répondent aux goûts, pour les arts, du monde médical qui saura certainement les apprécier. Aussi convient-il de féliciter ceux qui ont entrepris une œuvre de cette valeur dont on ne saurait dire toutefois que, rappelant la superbe revue *Art et Médecine*, publiée jadis par le docteur Debat, elle ne nous soit une occasion de la regretter.

La XVIIe conférence internationale de la Croix-Rouge. — Cette brochure donne les conclusions de la réunion qui se tint à Stockholm, l'été dernier. Cinquante nations y étaient représentées : c'est dire, à la suite des atrocités qui marquèrent la dernière guerre, l'intérêt que le monde entier portait à ces questions. Cependant, on eut à déplorer l'abstention des Soviets; mais on peut peut-être espérer qu'à l'occasion de la conférence diplomatique qui doit entériner les décisions prises, ils reviendront à de meilleurs sentiments.

Des projets de modification à la Convention de Genève de 1864 avaient été présentés à l'Assemblée : grâce à l'autorité et à l'habileté du docteur Brouardel, président de la Croix-Rouge française, ils furent rejetés et nos idées essentiellement humanitaires ont été approuvées et maintenues.

On ne saurait se flatter de pouvoir jamais humaniser la guerre; ce serait déjà important qu'elle fût rendue moins inhumaine.

NATURE

CHRONIQUE DU FEU. — L'été de 1949, qui vient de s'achever, figurera dans notre mémoire et dans les annales des statisticiens sous le signe du feu. Il fut, nous dit-on, un des plus brûlants et des plus secs enregistrés depuis bien longtemps, et les résultats en sont tragiques : forêts anéanties, cultures grillées, toute la vie animale et végétale compromise; la ruine et le deuil pour beaucoup, la gêne et la disette pour tous. Quant aux responsables, ils ne sont autres, ajoute-t-on, que le soleil et quelques fous malveillants ou inconscients.

Pour ceux, et j'en suis, qui poussent le respect de l'arbre à la vénération, qui hésitent à amputer d'une seule branche le moindre de ces univers d'ombre mouvante et de gazouillis si péniblement édifiés au-dessus du sol, une forêt en flammes est un déchirement.

La seule pensée qu'il a fallu un siècle pour la construire, cette forêt, cellule à cellule, et que quelques heures à peine la changent en cendre, a de quoi navrer le cœur sinon la raison. La raison trouve toujours un aliment dans le malheur : elle ne manquera pas ici de méditer sur le Feu, cette trouvaille qui représente, pour l'anthropologiste, le signe distinctif du génie de notre espèce; le Feu, base de toute notre civilisation; le Feu dont nous ne saurions imaginer de nous passer, et qui, comme la plupart des découvertes humaines, se retourne contre son auteur. *Memento quia pulvis sum*. Mais le cœur, lui, se rebelle à l'idée que cette cendre, qui devrait être l'œuvre du temps, nous vient d'un accès de folie de l'étoile qui nous chauffe et nous éclaire, complété par le geste de quelques maniaques criminels ou de

quelques garçons épiciers en short, « amis de la Nature » parce qu'ils cuisent leur repas sur des foyers de peaux-rouges.

Certes ce fut lui le premier coupable, cet astre dont nous dépendons tous comme des fourmis enfermées sous une lentille. Un hasard a voulu que, plus heureux que la planète Mercure, constamment rôtie par le Soleil et où, paraît-il, toute vie est impossible, nous voguions juste à la limite de l'habitabilité. Peut-être après tout la chance est-elle du côté de Mercure? En tout cas il suffit de bien peu de chose pour compromettre l'équilibre : une légère hausse de l'activité solaire retentit immédiatement sur notre biologie et sur l'économie générale de notre globe. C'est ce qui s'est passé durant ce magnifique et sinistre été de 1949.

On sait ce qu'est le Soleil : une étoile quelconque, comme il en est des milliards, même fort petite, formée pour plus de la moitié de sa masse d'hydrogène incandescent. Une gigantesque usine de désintégration nucléaire où cet hydrogène, avec le concours d'un peu de carbone, se transmute perpétuellement en hélium, dans le cadre d'une formidable chaleur.

Le noyau de l'étoile, le centre de l'usine, accuse, selon les calculs des spécialistes, 20 millions de degrés environ. C'est la partie nommée la chromosphère. Au-dessus d'elle et tout autour de l'astre règne une enveloppe plus opaque qu'on nomme la photosphère, et, qui n'aurait qu'une température de 6.000 degrés. Le foyer intérieur de la chromosphère est sujet à de fréquentes recrudescences d'activité, durant quoi des flammes d'hydrogène s'ouvrent un passage à travers cette enveloppe et s'élancent à des centaines de milliers de kilomètres de hauteur. La chromosphère apparaît alors en sombre sur le fond éblouissant de la photosphère déchirée. C'est ce qu'on appelle « les taches ». Elles sont le signe visible d'explosions intérieures, d'une durée généralement très brève : une heure au maximum, mais qui peuvent se multiplier, et quand elles se succèdent sans interruption, quand la « constante solaire » subit une hausse supérieure à 10 %, il s'ensuit une véritable anarchie des radiations calorifiques, magnétiques et autres auxquelles notre situation de terriens nous soumet du fait de notre voisinage avec cette redoutable sphère.

Or les astronomes nous assurent que cette année le soleil a traversé une de ces crises de folie furieuse, avec des éruptions particulièrement violentes de sa chromosphère, et qu'il ne faut pas chercher ailleurs la cause première du désastre qui a frappé la Terre.

Je ne sais guère de carrière plus auguste ni plus désintéressée que celle d'astronome. Je ne me rappelle jamais sans émotion le temps que, fréquentant l'Observatoire de Paris, je voyais M. Jules Baillaud, alors chargé de la carte du ciel et maintenant directeur au Pic du Midi, manœuvrer les volets de sa coupole, ouverte sur Saturne l'annelé et notre mélancolique Séléné, tandis que

M. Jouaust enregistrait sur un graphique le rayon vieux de plusieurs siècles de Véga de la Lyre.

Pour ce qui touche au Soleil, les éruptions monstrueuses dont il est le théâtre sont à la base de la terrible dessiccation qui a mis en danger toute la vie organique d'une partie de notre globe. L'action thermique de l'astre se traduit, du point de vue hydrologique, par l'aspiration de la vapeur d'eau de notre atmosphère, qui retombe ensuite sous forme de brouillard, de pluie ou de neige. C'est une sorte de pacte conclu à l'origine des temps par ces deux éléments antagonistes : le feu et l'eau, le Dragon et l'Hydre. Sans ce pacte nous n'existerions pas : l'humble mollusque d'où nous sommes issus est né dans l'eau, et dans l'eau tiède, ce qui nous fait les enfants non seulement de l'Hydre, mais aussi, un peu, du Dragon.

Hé bien, cette année, le pacte a été rompu par une lubie du feu. Peu de chose en somme, mais qui illustre une fois de plus non seulement l'impuissance de l'Homme devant les fantaisies de la Nature — n'insistons pas sur ce lieu commun! — mais encore son incurie en face des problèmes les plus urgents de l'organisation de sa planète. Il n'a pas su encore aménager la maison où il prétend être maître. Nous observons sur Mars des canaux qu'on nous assure avoir été creusés par les habitants de ce monde pour y répartir également l'eau provenant de la fonte saisonnière des pôles. Exemple titanique, s'il est exact, du vouloir d'un cerveau organisé sur la Nature brute. Nous préférons, quant à nous, porter nos efforts sur des chimères, transcendantes sans doute, chimères malgré tout, pour nous administrer à nous-mêmes l'illusion d'une puissance créatrice qui nous assimile à Dieu. Les industries de guerre ou se rapportant à la guerre, les moyens d'imposer des mythes politiques, priment dans les préoccupations de nos savants officiels, de nos pouvoirs publics — je parle pour la France, puisque j'ai, selon la formule, l'honneur d'être Français — le véritable progrès, qui consiste à assurer à tous les citoyens, en contre-partie de leur travail, ce minimum biologique que les bêtes savent se constituer toutes seules, et que les humains sont condamnés à se créer artificiellement.

Par exemple, les crédits accordés aux recherches atomiques ne seraient-ils pas mieux et plus directement employés à l'adduction de l'élément primordial, l'eau, sur toute l'étendue de notre territoire? De vastes espaces, à l'écart de tout cours d'eau, entre autres dans le Centre et le Sud-Ouest, deviennent des Saharas durant des périodes de sécheresse comme celle que vient de traverser l'humanité, et que sans nul doute elle connaîtra encore. Les forêts des Landes y flambent, et l'eau n'arrive aux sauveteurs qu'à l'aide de camions-citernes amenés de très loin. Dans la Corrèze, le Tarn-et-Garonne, le Lot, l'Aveyron — je cite au hasard — puits et ruisseaux étant taris, on doit mobiliser tous les transports pour aller remplir des barriques à des lieues, et l'on achète l'eau au même

prix que le vin, ou peu s'en faut, et toute maison qui brûle est une maison en cendres.

Sans doute, ce n'est pas la présence de l'eau qui supprime le risque du feu, mais elle permet de le combattre sans délai et avec l'efficacité maximum. Il est puéril d'escompter en ces matières les bonnes grâces du soleil et celles de la pluie; il est vain d'opposer à l'insouciance ou à la malveillance un arsenal de sanctions pénales; il est criminel de s'endormir sur l'initiative privée pour suppléer celle de l'Etat. Le meilleur remède, la meilleure mesure préventive est que les populations intéressées exigent de leurs représentants qu'ils s'attellent à l'angoissant problème de l'eau; il faut que les élus du peuple exigent de la république qu'elle prenne l'eau où elle se trouve naturellement, dans les fleuves, les profondeurs du sol, même dans la mer en la distillant, et qu'elle la distribue aux lieux où elle manque.

Comme l'ont fait peut-être les Martiens.

Comme le firent en France Craponne et Riquet.

Mais c'était au temps des rois, et les appels du peuple ne s'adressaient qu'à deux oreilles au lieu de se perdre dans le tumulte d'une pétaudière.

Cependant, il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre : dans tous ces « parlementaires » qui parlent chacun un dialecte différent pour faire triompher des sornettes, peut-être s'en trouvera-t-il un qui comprendra la langue de la planète Mars?

Marcel Roland.

L'œuvre de Paul Rode, par *Robert Didier* (Impressions Pierre André, Paris). — J'ai connu Paul Rode, zoologiste spécialisé dans les mammifères, assistant du professeur Bourdelle au Muséum, auteur de plusieurs ouvrages remarquables, animateur d'une excellente revue qu'apprécient tous les naturalistes : *Mammalia*, le seul journal français pour l'étude des mammifères. Paul Rode est mort prématurément en 1948, chef du service national de Muséologie au Muséum, alors que s'ouvrait devant lui une brillante carrière de savant et d'organisateur. Tous ses amis remercient M. Robert Didier d'avoir fixé en ces quelques pages la silhouette physique et intellectuelle de Paul Rode, telle que nous en gardons pieusement la mémoire. — M. R.

Antilopes et calebasses, par *Denis-Pierre de Pédrals* (Durel, éd. Paris). — Tableau de la vie au sud du Tchad, parmi des indigènes dont le nom importe peu, mais qui ont leur civilisation en somme aussi avancée que la nôtre, sinon aussi scientifique. On nous initie aux croyances, aux danses, à la pratique du tatouage ou plutôt de la scarification, à l'art de ces tribus, qui s'exerce notamment sur la décoration des calebasses, d'où le titre de ce livre curieux, que je recommande aux ethnologues et aux artistes. — M. R.

Science, Marxisme, Guerre, par *J. B. S. Haldane*, traduction de Jules Castier, préface de Marcel Prenant (Editions du Pavillon, Paris). — C'est un recueil d'articles publiés dans la presse anglaise durant la dernière guerre. Il faut faire deux parts de ce livre : l'une où l'on trouvera le savant professeur de biométrie de la Faculté de Londres, dans les sujets techniques les plus variés, traités avec une réelle maîtrise; l'autre où l'auteur, marxiste convaincu, se pose comme un de ces militants de la science dont l'attitude ne convertit d'ailleurs personne, et indispose au contraire les incroyants en les incitant à la méfiance, car il ne s'agit plus là de simples angles de vue philosophiques, mais d'une doctrine devenue de la politique. Ce n'est pas la doctrine qui est

condamnable en soi : toutes se valent; c'est la méthode. Faire servir la science à la propagande est plus qu'une faute, c'est une erreur. — M. R.

Un naturaliste en Côte d'Ivoire, par *Renaud Paulian* (Editions Stock, Paris). — L'auteur a fait partie d'une équipe chargée de je ne sais trop quelle mission dans un coin d'Afrique française. Il s'y occupait spécialement d'étudier sur place et de recueillir la faune entomologique qui vit dans les arbres de la forêt vierge, à cinquante mètres au-dessus du sol. C'est pour lui l'occasion de nous donner une foule de détails sur ce monde particulier de la voûte sylvestre, sur la manière d'installer à son niveau des miradors pour l'observer de tout près. Nous vivons là des heures palpitantes d'intérêt. M. Paulian est jeune, plein de confiance dans la science et d'amour pour la Nature. Toutes choses qui doivent nous le rendre sympathique, lui et son livre. — M. R.

Mon petit jardin de banlieue, par *Beverley Nichols,* traduction de Thérèse du Barthas (Editions Stock, Paris). — Histoire d'un brave homme qui transforme un bout de terrain biscornu en un charmant coin plein de fleurs, d'imprévu et de rêverie. C'est conté avec cet humour anglo-saxon ignorant du scepticisme et qui s'amuse d'un rien. Les gens qui se trouvent dans le cas de l'auteur trouveront en outre dans ces pages des idées fort ingénieuses pour tirer parti de l'inutilisable, et donner à l'inexistant une personnalité. On ne peut que regretter dans la traduction quelques... hésitations grammaticales. — M. R.

PHILOSOPHIE

PENSEE LOGIQUE ET MENTALITE PRIMITIVE

> « De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et apprend continuellement. »
>
> (PASCAL)

J'ai lu avec un vif intérêt, et non sans émotion, ce que relate le professeur Maurice Leenhardt, dans les *Cahiers Internationaux de Sociologie*, à propos des « carnets » de Lucien Lévy-Bruhl (1).

On a retrouvé par miracle, après la disparition (durant la dernière guerre) des documents que L. Lévy-Bruhl avait accumulés, quelques petits carnets de bazar : toile cirée et mauvais papier quadrillé. Le bon maître avait accoutumé d'en porter un dans sa poche. Et lorsque, en promenade, une idée se présentait, il s'asseyait et notait.

A l'inverse de ces auteurs qui s'obstinent dans leurs thèses initiales et s'irritent de toute critique, si légère soit-elle, cet homme d'une rare probité intellectuelle n'hésita pas à réviser et même à rejeter ce qui paraissait constituer l'essentiel de ses conceptions, touchant la « mentalité primitive ».

Maurice Leenhardt est, à l'heure présente, le savant le plus qualifié pour apprécier la noble sagesse d'un tel revirement (2) auquel il a peut-être contribué. S'il a, en toute occasion, rendu à L. Lévy-Bruhl un hommage d'admiration et d'affection, jamais,

(1) Volume VI. 4e année. 1949. Aux éditions du Seuil.

(2) Ancien missionnaire en Nouvelle-Calédonie. Directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes, professeur d'ethnologie générale... Parmi ses écrits, signalons tout spécialement « *Do Kamo* », dont nous avons rendu compte dans le numéro de décembre 1947.

en revanche, il n'a pu souscrire à certaine séparation radicale entre mentalité primitive et mentalité civilisée.

Très modestement, pour ma part, j'avais, depuis 1919 environ, soit dans des analyses d'ouvrages, soit dans des lettres et quelques entrevues, cru bon d'élever des doutes sur le bien-fondé d'une telle dichotomie de l'intelligence humaine. Non pas, comme je m'en expliquerai plus loin, en soutenant que les sauvages possèdent des principes rationnels, mais en alléguant au contraire que la plupart des prétendus « civilisés » semblent fermés aux normes logiques les plus élémentaires...

Au fond, ce contre quoi voulut s'élever l'illustre sociologue, c'est sans aucun doute le dogme traditionnel d'une *Raison* innée, universellement répartie, dont l'origine serait transcendante et surnaturelle. Il rejoignait par là Auguste Comte et Durkheim. A cet égard, les très nombreux exemples empruntés à la « mentalité prélogique ou alogique » des primitifs lui paraissaient un argument de poids.

S'il y eut erreur, si les différences sont de *degré* et non de *nature*, cela n'en devrait pas moins conduire à une réflexion critique sur l'idée même que l'on se fait trop ordinairement de la pensée conceptuelle et de la Raison...

Depuis qu'il y a des philosophes — et qui méditent — la propension fut invincible, chez eux, à supposer implicitement que *tout homme* leur ressemble : au moins tout homme de leur pays, de leur race...

Quelle illusion! J'y crois discerner une pétition de principe fort dangereuse, un aspect de cet *automorphisme* (le mot est de Spencer) contre lequel nous devrions sans cesse nous tenir en garde.

Même dans les écrits de L. Lévy-Bruhl (y compris les inédits des carnets) — qu'il me soit permis de le remarquer sans manquer à ma vénération pour sa mémoire — je relève l'emploi d'expressions *collectives* (« nos » fonctions mentales, « notre » pensée logique, etc.) pour opposer mentalité primitive à mentalité civilisée.

Serait-ce à dire que *tout* prétendu « civilisé » posséderait des exigences logiques rigoureuses?

Simple clause de style? Je n'en suis pas certain. Pourquoi, en pareil cas, aller chercher si loin, en des peuplades sauvages, ce qu'il suffirait d'observer autour de nous (et parfois en nous!)... J'ose soutenir (3) qu'il n'y a pas une seule bizarrerie de la « mentalité primitive » dont nous ne puissions trouver l'équivalent dans le vaste domaine, ancien ou contemporain, des superstitions, des préjugés populaires, des traditions orales...

(3) Cf. Achille Ouy. — *La mentalité primitive chez les civilisés* (in « Mélanges Witmeur », Sirey, 1939, in-8°), dont l'essentiel a été repris dans *Victoires sur la Bête*, notamment pp. 123-130 (Edit. du *Mercure de France*, 1945).

En fournir des preuves serait trop facile. Laissons à chacun le soin de le faire. Je préfère insister sur la définition de la Raison...

●

A côté des activités dites « instinctives », force nous est de constater à des degrés divers, depuis les vertébrés supérieurs jusqu'à l'insecte, une certaine possibilité d'adaptation à des situations nouvelles. La plupart des psychologues ne font plus aucune difficulté pour désigner cette sorte de comportements sous le nom d'intelligence (animale). On a même pu, grâce à des tests bien choisis, évaluer et classer les *niveaux* d'intelligence entre espèces différentes, voire entre individus d'une même espèce.

Soutenir que le jeu des associations d'images est, par essence, décousu, désordonné, c'est ne pas apercevoir ce qu'une tendance, un besoin, un désir introduisent de cohérent, d'organisé, d'efficace dans l'orientation d'une « conduite ».

A l'état libre ou en captivité, chez l'animal sauvage comme chez l'animal domestique, que d'ingéniosité, souvent, pour résoudre des « problèmes »!

Or, ce genre d'intelligence, l'humain en est assez richement pourvu. Il y ajoute encore ce que des techniques progressivement acquises ont pu mettre à sa portée. Il utilise même un langage articulé, ce qui est, après tout, une « technique » comme une autre, également transmise et *apprise*...

Oui. Et pourtant, si ce sont là des conditions nécessaires pour l'apparition de la *Raison*, ce ne sont point des conditions suffisantes. Car, si nous ne donnons pas à ce terme une signification vague, ce qui serait pur verbalisme, nous le définirons par un ensemble de caractères, tels que :

1° *l'objectivité :* s'effacer devant l'objet à étudier, ne point vouloir que la vérité soit conforme à nos intérêts, à nos désirs; ne pas confondre ce qui *est* avec ce qui, selon nous, devrait être; ne jamais prêter aux choses, aux animaux, à l'univers nos propres sentiments ou tendances; ne pas prendre une opinion pour une certitude, etc...;

2° *l'esprit critique :* réserver notre jugement dans les cas prétendus « étranges » ou mystérieux; resserrer autour d'eux nos moyens d'investigation ou de contrôle;

3° *le souci de cohésion entre nos idées :* ne pas admettre dans notre pensée des éléments contradictoires; postuler une régularité dans la production des phénomènes de la nature (déterminisme expérimental), faute de quoi toute prévision, donc toute *action* serait inconcevable...

Inutile d'aller plus loin. Ce sont bien, n'est-ce pas, ces exigences, ces normes qui définissent la Raison, et dont l'absence se remarque chez les sauvages?

Mais, aux qualités requises pour devenir un être raisonnable, combien de civilisés feraient figure de primitifs!...

Bref, la Raison, ce n'est pas une *faculté* innée : c'est une *méthode de pensée*. Laborieuse et fragile conquête, recueillie, conservée, précisée, nuancée, — non point exactement par *le* Groupe, comme le voulait Durkheim, mais par des sous-groupes, des équipes, voire par des chercheurs et des savants isolés. Cela ne leur a d'ailleurs pas toujours réussi auprès des Puissants et des foules...

La pensée rigoureusement logique n'est certes pas *congéniale* (ainsi que l'eût écrit Littré) à notre Espèce. Elle n'est guère utilisée dans la vie courante, soit dit sans offenser personne. S'il faut en croire Leibniz, « nous ne sommes qu'empiriques dans les trois quarts de nos actions »... Dans le dernier quart aussi, parfois...

De même que Kant opérait une discrimination entre les actes « accomplis par devoirs » et ceux simplement « conformes au devoir », il y aurait lieu sans doute de distinguer, parmi les opérations intellectuelles, celles qui se présentent comme plus ou moins conformes à la Raison, et, d'autre part, celles qui sont *réellement* un exercice de la Raison. Ces dernières sont les plus rares. Elles ne se rencontrent que dans *l'effort* pour résoudre de difficiles problèmes, dans l'élaboration d'un travail conceptuel inflexiblement enchaîné...

Définition trop étroite? Défions-nous de vouloir l'élargir. Le tout est de s'entendre : nous ne prétendrons pas que l'activité de l'intelligence humaine doive *toujours* se ramener, et *partout*, à cette forme de pensée. Nous serons d'accord, sur ce point, avec Descartes, et nous reconnaîtrons « que la gentillesse des fables réveille l'esprit; que les actions mémorables des histoires le relèvent »,... « que l'éloquence a des forces et des beautés incomparables; que la poésie a des délicatesses et des douceurs très ravissantes »... Mais nous n'aurons garde d'ajouter, pour ne point passer un mauvais quart d'heure, « que la philosophie donne moyen de parler vraisemblablement de toutes choses et de se faire admirer des moins savants »...

Achille Ouy.

Esquisse pour une histoire de l'Existentialisme, par *Jean Wahl* (Un vol. de 160 p. in-12. Edit. de l'Arche, Paris, 1949. Prix : 195 fr.). — Cette histoire de l'Existentialisme, si elle aboutit à des vues pénétrantes sur Kierkegaard, Jaspers, Heidegger et l'existentialisme français (Sartre, Simone de Beauvoir, Merleau-Ponty), surprend agréablement par sa clarté, par la sobre élégance du style, — dépouillé de tout jargon superflu. Ces quelque soixante pages d'« histoire » sont suivies du compte rendu analytique d'un débat où prirent part Nicolas Berdiaeff, G. Gurvitch, M. de Gandillac, Gabriel Marcel et M. Levinas.

Enfin (pp. 105 à 154) un Essai sur Kierkegaard et Kafka montre comment ce dernier auteur tend à opposer au mysticisme supraterrestre de Kierkegaard un mysticisme qui entend rester dans l'ici-bas, tout en maintenant sa foi dans « l'indestructible ».

Chacun trouvera dans ce recueil

de quoi le satisfaire : celui qui ne connaît de l'Existentialisme que certaines vagues généralités sera initié aux *vrais* problèmes et aux plus remarquables tentatives de solution. Quant aux gens « de métier », ils éprouveront comme un enchantement à voir l'auteur traiter avec aisance — et avec esprit — les thèmes les plus abstrus : par exemple, la philosophie de Heidegger. « Vous l'avez exposée », s'émerveillait M. Berdiaeff, « d'une manière très claire, et même étonnante à mon avis, parce que ce n'était pas facile »... On en pourrait dire autant de tout l'ensemble du livre, qui constitue à cet égard un modèle, et, en quelque sorte, une *leçon*...

Hegel. Sa vie, son œuvre, sa philosophie, par *André Cresson*, avec la collaboration de *René Serreau* (Un vol. de 134 p. in-12 de la collection « Philosophes », Press. Universit. de France, Paris, 1949. Prix : 120 fr.). — Une biographie (1 à 14), des indications bibliographiques (75 à 83, et p. 131), des extraits (87 à 130) choisis et traduits par René Serreau.

André Cresson nous donne (15 à 74) un *exposé*, mais aussi un examen critique de la philosophie hégélienne. Impossible, dit-il, de résumer clairement en une soixantaine de pages une œuvre aussi touffue. On peut du moins, ajoute-t-il, en faire connaître l'essentiel et souligner les problèmes qu'elle pose, assez nettement pour orienter le lecteur.

C'est ce qu'il fait, de façon simple, vivante, avec cette verve qui lui est particulière. Dans ses écrits comme dans son enseignement, André Cresson semble avoir pris pour devise : Toujours solide, jamais ennuyeux. C'est une belle formule... Elle n'est pas fréquente dans le monde des philosophes.

Le mythe de l'Eternel Retour, par *Mircea Eliade* (Un vol. de 260 p. in-16 double cour. de la collection « Les Essais », Gallimard, Paris, 1949. Prix : 350 fr.). — Ancien professeur à l'Université de Bucarest, auteur de plusieurs ouvrages de philosophie, d'histoire des religions, etc..., M. Mircea Eliade interroge ici les conceptions fondamentales des sociétés archaïques « qui, tout en connaissant, elles aussi, une certaine forme d'*histoire*, s'évertuent à n'en pas tenir compte ».

Un trait nous a frappé, dit l'auteur, en étudiant ces sociétés traditionnelles : c'est leur révolte contre le temps concret, historique, leur nostalgie d'un retour périodique... Cela non pas simplement par l'effet de tendances conservatrices, mais par suite d'une « valorisation métaphysique de l'existence humaine »...

L'ouvrage s'adresse aussi bien au philosophe qu'à l'ethnologue ou à l'orientaliste, et, d'une manière plus générale, à tout lecteur cultivé. Car de telles positions spirituelles, bien que dépassées en de nombreuses régions du globe, sont instructives pour la connaissance et l'histoire même de l'Homme.

Il serait vain de louer la vaste érudition de l'auteur. Son œuvre se présente surtout comme une méditation sur la philosophie de l'histoire.

Explication de l'Homme, par *Mikai Ralea*, professeur à la Faculté des Lettres de Bucarest (Un vol. de 305 p. grand in-8°. Bibl. de Philos. contempor. Press. Universit. de France, 1949. Prix : 400 fr.). — Sous un premier aspect, cette étude est un système de la raison pratique. Les grands thèmes du monde moral sont expliqués par un phénomène primaire unique : l'ajournement, ou l'arrêt ou l'obstacle (L'Homme est un animal qui peut suspendre ou retenir ses réactions). L'idée d'obstacle devient un élément principal. Elle sera reprise et développée dans un autre ouvrage (en préparation) : *Obstacle et Infini*...

Se défendant de construire une métaphysique systématique, l'auteur s'efforce seulement de mettre de l'ordre et de l'unité dans ses vues sur l'Homme. Il nous offre, dit-il « un essai d'anthropologie philosophique », dont les conclusions ne sont point d'ailleurs sans analogie avec les écrits de Max Scheler et de Ludwig Klages. Il précise, en outre, qu'il a voulu entreprendre « une étude sur la suprastructure des sociétés humaines, sur ce qui constitue la réalité psychologique de l'Homme, telle qu'elle se manifeste dans la morale, l'art, la religion », etc...

... On peut expliquer la signification des suprastructures selon deux points de vue : D'abord, les formes de la vie spirituelle sont déterminées par la structure de l'Economie et les rapports de la production tels que le marxisme les a fait voir. Ensuite, le mode de vie économique, avec les autres aspects de la vie psychologique qu'il détermine (art, religion, morale) apparaissent comme des constructions humaines, en opposition avec la nature.

Le premier point de vue a été éclairé, dit M. Ralea, par le maté-

rialisme dialectique. C'est donc du second aspect qu'il se préoccupe dans son livre. Aspect d'après lequel la conduite économique elle-même (et *a fortiori* les autres produits de la civilisation) sont des créations obtenues par le refoulement du donné naturel. Ajournant ses réactions, refusant le déterminisme vital direct et immédiat, l'Homme peut compliquer et combiner ses réponses. Sans s'arracher au déterminisme naturel, il peut tout au moins le freiner, pour le domestiquer et l'utiliser.

Essai sur la personnalité, par *Marcel Deschoux* (Un vol. de 388 p. grand in-8°. Bibl. de philos. contempor. Press. Universit. de France, 1949. Prix : 500 fr.). — Il n'est de philosophe que créateur de sa propre philosophie. Et le rapport essentiel qui lie toute philosophie à la personnalité de son auteur suffit à expliquer la diversité et l'opposition indéfinie des doctrines. Soutenir qu'il n'en va pas ainsi serait, dit M. Deschoux, nier la personnalité, ou du moins lui dénier toute valeur.

S'il y avait objectivité pure et synnomisme en philosophie, il n'y aurait plus de philosophie; car celle-ci est avant tout vision personnelle de l'univers. A son originalité personnelle qui échappe à toute mesure, qui échappe à toute vérification objective, le philosophe doit sa solitude aussi bien que sa volonté profonde de la surmonter en s'élevant à un niveau supérieur (supérieur à ce qui n'est pour lui que l'*apparence*).

Entre les vérités philosophiques, cependant, l'hétérogénéité ne saurait être absolue : il y a comme des « familles » d'esprits, des analogies... Et chaque philosophe nous découvre une part de notre humanité.

Ce que mettra en valeur une philosophie de la personnalité, ce sera donc non pas une vision du monde *détachée*, pour ainsi dire, de celui qui a cette vision, mais la genèse incessante d'une telle vision du monde (expressive de toute histoire personnelle), bref, l'évolution d'une perspective personnelle. Car il ne suffit pas qu'une philosophie traduise le « moment philosophique » d'un philosophe. Il faut aussi qu'elle en scrute les présupposés, quelle nous montre comment ce « moment » a pu naitre... Or, s'expliquer soi-même, c'est expliciter la signification humaine de sa propre histoire personnelle. Le philosophe n'est pas un auteur d'ouvrages de philosophie; c'est un homme en face du destin, et qui entend pénétrer tout le sens de sa situation. Ce qui revient, une fois de plus, à rechercher en soi la vérité universelle, à mette en œuvre — en lui donnant une portée métaphysique — le précepte socratique de la *Connaissance de soi*.

...Tel est le point de départ, le postulat initial de M. Deschoux, dans son gros livre. Celui-ci comporte trois parties principales : *Phénoménologie de la vie personnelle* (le problème de la personnalité; le dynamisme personnel; la formation personnelle); — *Ethique de la vie personnelle* (création personnelle des valeurs; dialectique de la sincérité personnelle); — *la destinée personnelle*...

Cet essai sur la personnalité est bien, en fait, une philosophie de la personnalité. Ouvrage très dense, bien construit, dont la richesse de vues séduira ceux-là mêmes qui seraient tout d'abord déconcertés.

Le Rameau vivant du Monde (***) Perspectives nouvelles du monde animé, par *Georges Matisse* (Un vol. de 292 p. grand in-8°, avec figures dans le texte. Bibl. de Philos. contempor. Press. Universit. de France, 1949. Prix : 600 fr.). — Voici le troisième et dernier volume du grand ouvrage de Georges Matisse : le Rameau vivant du Monde.

Comme les deux précédents, il apporte d'abondantes précisions, et renouvelle, sur plus d'un point, bien des questions touchant les problèmes de la Vie.

Pour caractériser en peu de mots l'aspect philosophique et scientifique d'une pareille « Somme », on peut dire que c'est une magistrale réplique à l'*Evolution créatrice*, et à tous succédanés. Nous avons lu tant de livres, naguère, où l'anthropomorphisme métaphysique se donnait carrière, que nous éprouvons du soulagement à suivre les analyses claires et positives de Georges Matisse. « Savoir qu'on sait ce que l'on sait, et qu'on ne sait pas ce que l'on ne sait pas », disait, je crois Confucius. Cela vaut mieux que le verbalisme « explicatif » du *principe vital* et de la *virtus dormitiva*. Cela vaut mieux aussi que de loger des « intentions » dans la nature, par hypostase de nos propres sentiments.

Sans doute, vitalisme et finalisme continueront à se bien porter, et même, si j'ose dire, à être « bien portés ». C'est égal : ceux d'entre nous qui préfèrent *autre chose* sauront à qui s'adresser...

Cinq chapitres : ch. I) Traits

caractéristiques des phénomènes biologiques (Bonnes mises au point sur les « phénomènes orientés », sur la vie latente, la mort, la constitution cellulaire, — avec exposé et discussion de la thèse de Vialleton; ch. II) L'interprétation métaphysique des phénomènes vitaux; ch. III) L'organogénèse expérimentale ou mécanique embryonnaire (chapitre où je signale tout spécialement : conception relativiste de la vie, et : les processus biotiques sont-ils transcendants à la physico-chimie?); ch. IV) Discontinuité des termes stables dans l'empire des êtres vivants; le problème des grands types d'organisation (l'être vivant considéré comme une super-molécule; théories anciennes et nouvelles sur l'origine des espèces); ch. V) La Queste du Graal (par delà les frontières de l'empire biotique : le monde des êtres sous-vivants; règne minéral et règne biotique, leur raccordement; le rameau vivant du monde; l'impassible univers)...

Des notes de quelque étendue sont ajoutées en appendice à ce vaste ouvrage (I, Etres chimiques et êtres vivants; II, Causes cosmiques des grands changements; III, Force immatérielle, notion contradictoire)... — A. O.

Ouvrages reçus. — *Pour une introduction à l'Epiphanisme*, par Henri Perruchot (Extrait de la revue « Synthèses », n° 11, 3e année). Une plaquette de 25 p. grand in-8°.

REVUES

La Pensée. Revue du rationalisme moderne. Nouvelle série, n° 24 (Mai-juin 1949). Je m'excuse de citer tardivement cet intéressant numéro. Il m'est parvenu à un moment où ma chronique du mois d'août était déjà sous presse. Noté au sommaire : Le quarantième anniversaire de « Matérialisme et Empiriocritisme » (Georges Cogniot); Les problèmes de l'esthétique soviétique (M. Rosenthal); De Huxley à Platon (J.-C. Dumoulin); L'enfance abandonnée et délinquante (J. B.); A propos de Lecomte du Nouy (J. Casanova); Chroniques, revue des livres, notes bibliographiques...

Cahiers Internationaux de Sociologie. Volume VI, cahier double. 4e année, 1949. (Aux éditions du Seuil). Noté au sommaire : La géographie humaine rétrospective (Roger Dion); Carnets posthumes de L. Levy-Bruhl (Maurice Leenhardt); Méthode expérimentale, sociométrie et Marxisme (J. L. Moreno); Problèmes de sociologie rurale (Henri Lefebvre); Pour une sociologie du Public (Mikel Dufrenne); Aperçu sur la pensée théogonique des Dogon (D. Zahan); Le symbole dans la psychologie sociale de G.-H. Mead (Paul Kahn). Comptes rendus, chroniques, etc...

Sociologie et Droit slaves. Secrétaire général : Prof. Emile Sicard, 31, rue Saint-Guillaume, Paris (8e). Quatrième année, n° 8-9. Noté spécialement au sommaire : Sociologie et histoire des peuples et des Etats tchèques et slovaques (Emile Sicard); Les Slaves comme sujet de Droit international dans les temps modernes (H. Batovski); Suivent de nombreux articles ou études concernant les nouvelles constitutions : roumaine, hongroise, etc. Des analyses, comptes rendus critiques d'ouvrages et Revues bulgares, polonais, soviétiques, tchécoslovaques, yougoslaves... Textes et Documents de Droit constitutionnel, d'Economie politique, d'organisation judiciaire, etc...

Culture humaine (Editions Oliven, Paris), n° de juillet 1949. Noté au sommaire : La machine et la destinée humaine (L. Duplessy); Imitation et Snobisme (Achille Ouy); Savoir s'intéresser (E. Luc); Folklore (Andrée Emorine-Dumay), etc. Enquête : Les enfants et l'argent...

DANS LA PRESSE

Roman rose. — Dans les « Nouvelles littéraires » (21 et 28 juillet), Jeanine Delpech rend compte d'une enquête qu'elle a menée sur le roman rose, — roman pour les jeunes filles, que la critique ignore mais qui ignore la crise, — qui reste un des succès d'exportation de l'édition française, et dont les tirages sont prodigieux : on se rappelle les chiffres publiés quand Delly est morte.

« Pourquoi mes livres ont du succès? déclare Max du Veuzit (à qui son pseudonyme masculin a valu d'innombrables lettres d'amour de ses admiratrices). Mais parce que j'essaie de faire oublier les laideurs, les tristesses de la vie... J'essaie de dire à celles qui s'ennuient qu'une aventure est toujours possible, aux laides que l'amour fait des miracles...

« Comme dans mes livres les jeunes filles s'essuient toujours les yeux avec des mouchoirs de den-

telle, j'ai reçu des centaines de ces mouchoirs, brodés, ourlés tendrement par mes admiratrices. Je les donne à mes enfants, mais il m'en reste encore. Ma vie de famille m'a empêchée d'écrire plus de quarante romans environ. Autrefois j'écrivais un livre en quinze jours, un mois, maintenant je vais moins vite. »

Berthe Bernage :

« J'ai osé parler de religion et de spiritualité, ce qu'on ne fait pas en général dans ce genre de livres, mais la réaction du public a bien prouvé que mon audace correspondait à un besoin réel. Mes livres ont, je crois, un premier tirage de 40.000, épuisé d'ordinaire en un mois. J'entends beaucoup décrier la jeunesse moderne, mais les lettres que je reçois me donnent à penser qu'on est trop sévère pour elle. Il y a au contraire chez les jeunes ménages une vie spirituelle intense.

« Je reçois aussi de nombreuses lettres d'hommes me remerciant de leur rappeler que l'amour pur existe... »

Claude Jannière consent à livrer ses recettes :

« Je ne suis pas comme les cordons-bleus, je donne les miennes volontiers, car plus nous serons nombreuses, plus notre public s'étendra. Il faut de belles scènes d'amour, surtout pour le Canada, mais il ne faut pas aller trop loin. Max du Veuzit est inimitable dans l'art de présenter des situations piquantes sans être scabreuses. Il faut du mystère : tout ce qui vient du passé, portraits d'aïeules, légendes, haines héréditaires, aveux de sorcières sur leur lit de mort, est excellent. »

Roman noir. — On sait l'influence qu'ont eue sur notre littérature — de Balzac aux surréalistes — les « romans noirs » de l'école anglaise : un article d'Henri Pastoureau, dans le « Larousse mensuel » d'août, retrace brièvement les grandes lignes de ce courant, que jalonnent les noms d'Horace Walpole (*Le Château d'Otrante*, 1764), d'Anne Radcliffe (*Le Château d'Udolphe*, 1794), Matthew Gregory Lewis (*Le Moine*, 1796), de Charles Robert Maturin (*Melmoth ou l'Homme errant*, 1820).

Cambodge. — Il faut signaler tout particulièrement le numéro spécial (n° 37-38, printemps 1949) que publie sur le Cambodge la vaillante revue « France-Asie », de Saïgon. Sous la signature de quelques-uns des principaux khmérisants, elle réunit un important ensemble d'études groupées sous les rubriques suivantes : arts, ethnographie, religion, langue et littérature, textes, folklore, bibliographie.

Georges Duhamel. — C'est à Georges Duhamel que « Biblio » consacre toute la première partie de son numéro de juillet. En tête, une belle étude de René Lalou sur « Georges Duhamel et le sens de l'humain ». Fac-similé d'une page manuscrite de l'auteur des *Pasquier;* fac-similés et textes de lettres à lui écrites par Claudel, Colette, Romain Rolland, Bernanos, John Middleton Murry. Marcel Saurin donne une bibliographie des œuvres de Georges Duhamel, qui enfin confie à *Biblio* un chapitre inédit du volume de souvenirs qu'il publiera à l'automne au « Mercure » (la « Revue de Paris » en a publié d'autres chapitres, et le « Mercure » l'introduction).

La langue française en Hollande. — L'excellente revue « Glanes », qui paraît en français à Amsterdam, publie un numéro spécial (juillet-août) d'hommage à la langue française. Numéro d'autant plus remarquable qu'il joint l'acte à la parole, réunissant aux essais des textes originaux écrits en français par des écrivains hollandais. Quel hommage aurait plus de signification?

La République des Professeurs. — Il y a quelque temps déjà, un collaborateur du *Mercure* montrait dans notre littérature actuelle, noms à l'appui, « une littérature d'agrégés ». L'hebdomadaire illustré « Point de Vue-Images du Monde » nous rappelle (11 août) que l'enseignement est, de loin, la profession la plus largement représentée à l'Assemblée nationale. Voici d'ailleurs les chiffres, comparés à ceux de 1936 :

	1936	1946
Avocats	119	76
Professions agricoles.	78	73
Enseignement	66	108
Ouvriers	51	64
Journalistes et publicistes	46	43
Professions médicales	41	37
Industriels	36	31
Professions commerciales	30	26
Employés	28	54
Ingénieurs	21	19
Hauts fonctionnaires.	14	11
Fonctionnaires	17	28
Cheminots	8	14
Militaires	6	5
Notaires	5	6
Ecclésiastiques	3	4
Artistes	1	1

Le repos du septième jour. — A la page d'échos, toujours excellente, des « Nouvelles littéraires » (18 août), empruntons, sur le week-end de M. Herriot, ces précisions révélées par le directeur de cabinet du Président :

« Tous les samedis matin, le président quitte Paris à 6 heures et arrive à Lyon à 13 heures dans son appartement sur la rive droite du Rhône. Après un déjeuner rapide, il se rend à la mairie, expédie les affaires courantes, revient chez lui pour dîner rapidement, retourne à la mairie où il travaille jusqu'à 3 heures du matin.

« Le dimanche est charmant : trois inaugurations, un déjeuner officiel, quelques visites dans le département. Le lundi, M. Herriot reçoit ses administrés : deux cents en moyenne. Dans la soirée, séance du Conseil municipal. Sommeil : trois heures. Départ à 5 heures du matin. Arrivée : 12 heures. A 14 heures : Conférence du Bureau de l'Assemblée. A 15 heures : présidence à l'Assemblée nationale. »

D'un pessimisme tonique. — A propos de la belle biographie que vient de publier Raymond Schwab, Alexandre Arnoux trace et commente, dans la « Gazette des Lettres » (20 août), un chaleureux portrait d'Elémir Bourges :

« Sa conversation dépaysait par son étendue, son altitude, son allégresse savante et dénuée de tout formalisme, de tout pédantisme; elle enracinait en même temps; elle forçait le partenaire doué de quelque pouvoir de sympathie à plonger en soi, à se découvrir et se renouveler. Je vois sa face basanée, ridée, ses cheveux gris, son œil brillant de la plus amicale curiosité, de la plus cordiale inquisition, sa pipe de terre, qui devenait une sorte de sceptre dans sa main; j'entends son grand rire que je ne peux comparer qu'à celui de Merlin l'Enchanteur, ce rire qui se moquait si généreusement de l'absurdité de la création et retentissait aux forêts de l'âme. Bénis soient les puissants pessimistes! Ils donnent une valeur incomparable à un univers qu'ils bafouent, en somme, avec une certaine candeur optimiste, qui prend, sous leurs joviales insultes, une grandeur qu'il ne possède peut-être pas. Quel réconfort! quel élan aussi vous impriment ces négations pleines de foi dans on ne sait quelle sublimité hors de nos atteintes. Autant vous aplatissent les modérés douceâtres, les arrangeurs d'harmonies improbables et sans nerf, autant ces blasphémateurs désespérés témoignent de notre dignité et nous revigorent. »

Portrait de Guido Piovene. — D'une interview que donne Paul Guth dans la « Gazette des Lettres » (20 août) :

« Guido Piovene allonge un visage au menton en bec de gondole et au front effacé. Tout cela lissé de sobriété, de tact, de distinction. Les cheveux friseraient si on les lâchait. Mais le peigne de la psychologie classique les retient en une nappe de raison, et ne tolère que quelques frisottis dans le cou, aux recoins occultes. Leur blondeur tendait au blond vénitien. Mais la même rigueur les a bornés aux miroitements de l'acajou, reproduits par la moustache « à l'américaine ».

« Seules les lèvres épaisses, fourmillant de bonté, et les yeux, d'un saphir de lagune, mouillés entre les paupières cendrées et des cernes bleuâtres, disant les veilles du romancier, « manifestent » une tendresse qui suce quelque amertume. (...)

« Guido Piovene naquit dans la cité de Palladio, Vicence. Les architectes appellent un « palladio » un motif composé d'une *arcade encadrée d'un grand ordre engagé et dont les piédroits sont des colonnes dégagées d'un ordre plus petit.*

« Cet *engagement* et ce *dégagement*, cette avance et ce recul se retrouvent en Piovene, en l'alternance des phases d'audace et de pudeur, des dissections critiques et des épanchements de l'imagination. Le tout oscillant comme autour d'une colonne de cet architecte qui corseta les efflorescences de la Renaissance, les volutes et les gonflements marins de Venise pour les réduire aux géométries d'un noble souci. »

Balzac, Gœthe. — A signaler en première ligne, sur Balzac, le numéro spécial (printemps 1949) de la revue trimestrielle « Au Jardin de la France » (Tours-Blois).

« L'Acropole » consacre en partie à Balzac son numéro de juin-juillet. — Albert Béguin : *Balzac le Père* (« Paru » — qui reparait —, juillet). — Maxime Leroy : *Balzac et le romanesque social* (« Hommes et Mondes », août). — Edmond Jaloux : *Balzac* (« Vie, Art, Cité » de Lausanne, n° 2 de 1949).

Maurice Muret : *Gœthe européen* (« La Revue », 1er août). — Robert d'Harcourt : *Sagesse de Gœthe* (« Revue de Paris », août). — « Le Courrier » de l'Unesco (août), « La

Gazette littéraire », supplément hebdomadaire de la « Gazette de Lausanne » (27 août) : numéros en partie consacrés à Gœthe.

Répertoire. — Georges Bataille : *La littérature française du Moyen Age, la morale chevaleresque et la passion* (« Critique », juillet). — Léon Bérard : « *L'Esprit des Lois* » *et la Congrégation de l'Index* (« La Revue », 15 août). — Marcel Adéma : *Nous savons aujourd'hui qui fut le père de Guillaume Apollinaire* (« Le Figaro littéraire », 13 août). — Jean Rousselot : *Louis Parrot ou le ciel intérieur d'un poète;* Louis Parrot : *La poésie populaire espagnole et Federico Garcia Lorca* (« L'Age nouveau », août).

René Huyghe : *Le musée des Beaux-Arts (de Marseille);* Hubert Guillet : *Les richesses du musée des Beaux-Arts (de Marseille)* (« Marseille », n° 6).

M. Darciel, J. T. Desanti, G. Vassails : *Science bourgeoise et science prolétarienne* (« La nouvelle Critique », juillet-août).

GAZETTE

John Charpentier. — *Un des collaborateurs les plus en vue du* Mercure de France *d'avant guerre — John Charpentier — vient de s'éteindre le 14 juin 1949, à l'âge de 59 ans.*

Poète, romancier, essayiste, né à Paris d'un père français et d'une mère anglaise, nature vive, sensible et généreuse, John Charpentier avait tenu avec intelligence et courtoisie, pendant 16 ans, la chronique des romans dans la revue.

Romancier lui-même, il avait publié Les Grands Templiers, Le Maître du Secret, Les deux visages de l'Amour... *Ses études littéraires sur* Rabelais, Voltaire, George Sand, Musset, Banville, Baudelaire *et sur le* Symbolisme, *très appréciées des lettrés, sont devenues classiques. On a dit de lui qu'il était un biographe né. Très averti des choses d'Angleterre et des lettres anglaises, John Charpentier avait publié une étude sur* Coleridge. *Il songeait à un Edgard Poe que la maladie ne lui a pas permis de réaliser.*

John Charpentier avait obtenu en 1939 le Grand Prix de la Critique et de nombreuses fois été couronné par l'Académie Française. En 1946, il a donné sous le titre Abeilles d'Automne *un volume de poèmes sensibles dédié à sa femme Luce Clarence, qui a été sa collaboratrice et sa compagne dévouée jusqu'à sa mort.* — ANTOINE ORLIAC.

Le livre du jour : Stello. — *Tandis que M. Sartre se demande : Qu'est-ce que la littérature? et traite longuement des rapports de l'écrivain avec son époque, son pays et son public, ce n'est pas par hasard si paraît un ouvrage comme* Stello (1). *Ces idées qui, comme on dit, sont dans l'air, les auteurs les plus différents, et quelle que soit leur formation, ne peuvent manquer, baume ou poison, de les respirer. Ne nous étonnons donc pas si le livre de M. Alfred de Vigny fait tant de bruit et si adversaires comme partisans des thèses sartriennes se disputent, avec une égale passion, un possible allié.*

Ce qui me surprend davantage, c'est que M. de Vigny l'ait écrit : de telles préoccupations, à vrai dire, semblaient jusqu'ici étran-

(1) Gallimard, édit.

gères à son esprit Attentif, avant toute chose, aux problèmes de son art, se plaisant à des thèmes et des tableaux empruntés à la fable ou la lointaine histoire, il traçait en marge de l'actualité une carrière assez singulière. Né de parents nobles mais ruinés, il entra par tradition de famille à Saint-Cyr. Sa mauvaise santé l'obligea, dès les premiers mois de la guerre, à prendre un congé, qu'il dut malgré lui prolonger sous l'occupation. C'est alors qu'il publia quelques œuvres qui ne furent guère remarquées : à 25 ans, un premier recueil de Poèmes *composés pendant les loisirs de la vie de garnison. Ce sont des pièces classiques, d'un classicisme qui incline vers le XVIII*[e] *plus que vers le XVII*[e] *siècle, avec plus de grâce que de force, et dont le modèle lui était fourni par Chénier. Je m'étonnais — dirai-je que je m'irritais? — qu'un poète de notre temps prît pour maître l'auteur de* l'Aveugle. *Aujourd'hui* Stello *m'éclaire : M. de Vigny n'a pas médité sans résultat l'œuvre et l'exemple de Chénier. Deux ans après paraissait* Eloa *: c'était, avec des parties singulièrement surannées et de fâcheux morceaux de bravoure, un des plus grands thèmes poétiques qui soient, et souvent des vers qui s'inscrivaient parmi les plus beaux de notre langue. Je me souviens des séduisants discours de Lucifer à la pure Eloa, née d'une larme de pitié :*

Je suis un exilé que tu cherchais peut-être...
Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas...
C'est moi qui fais parler l'épouse dans ses songes,
La jeune fille heureuse apprend d'heureux mensonges,
Je leur donne des nuits qui consolent des jours...
Toi seule me parus ce qu'on cherche toujours...

J'écrivis alors une lettre à M. de Vigny, que je ne lui envoyai jamais. Je lui disais à peu près ceci : « Vous êtes un poète heureux : vous n'avez aucune facilité. Vous n'écrivez rien de bon qui ne soit profondément senti et médité; aussi décrivez-vous si mal, vous vous ennuyez, vous nous ennuyez. Vous êtes trop lourd pour que les mots vous portent, je veux dire que vous avez l'esprit trop grave. Laissez dériver les cygnes : vous n'êtes pas Lamartine; laissez planer les aigles, vous n'êtes pas Hugo. La philosophie vous attire : elle n'est pas l'ennemie de la poésie, si elle participe à la vie intérieure. Vous mûrirez, vous nous donnerez des poèmes denses, où ce que vous suggérerez n'aura pas moins de poids que ce que vous direz Il y a une fausse lenteur en poésie, celle des poètes qui s'amusent en route. Ce ne sera pas la vôtre. Quand vous vous arracherez du sol avec peine, c'est alors que vous nous transporterez. » Un nouveau recueil, Les poèmes antiques et modernes, *me prouva que l'auteur ne suivait encore qu'à demi mes conseils; cependant j'aimai* Moïse, *et ces* Amants de Montmorency *dont M. Julien Gracq s'est souvenu en écrivant* Un beau ténébreux. *Entre temps paraissait le roman de* Cinq-Mars, *visiblement composé avec l'intention de conquérir un large public, et qui me satisfit médiocrement. Mais la préface qu'il rédigea pour une réé-*

dition me toucha; j'y notai cette belle formule : « Ce que l'on veut des œuvres qui font mouvoir des fantômes d'hommes, c'est le spectacle philosophique de l'homme profondément travaillé par les passions de son caractère et de son temps. » Il ne me restait plus qu'à attendre. J'appris plus tard qu'à la Libération le lieutenant de Vigny avait repris du service; il passa capitaine, et démissionna enfin quelque temps après, avec M. Jules Roy, auquel il s'était lié.

Comme tant de romans actuels, Stello *participe du récit et de l'essai. L'auteur met en présence deux interlocuteurs : un poète, Stello, et un médecin, le Docteur Noir. En fait, il s'entretient avec lui-même, et nous n'avions pas besoin d'apprendre, au dernier chapitre, qu'il s'agissait d'un dialogue entre son cœur et sa tête. Stello traverse une crise : dépression, migraines. « Diable-bleus, en anglais blue-devils », diagnostique le Docteur. Pour échapper à ce spleen, Stello est tenté de s'adonner à la politique, comme tant de nos écrivains actuels, qui ne peuvent plus se supporter. Absurde! dit le Docteur Noir qui, pour l'en détourner, entreprend de lui prouver que le poète est l'ennemi naturel de l'homme public en lui contant trois histoires : celle de Gilbert, qu'un monarque absolu laissa mourir, celle de Chatterton, qu'une monarchie représentative accula au suicide, celle de Chénier, qu'une démocratie populaire guillotina. En aucun régime il n'y a place pour le poète, qui est l'objet d'un « ostracisme perpétuel ».*

Quel que soit le talent répandu par l'auteur dans les deux premiers récits, c'est le dernier qui retiendra particulièrement mon attention : aussi bien occupe-t-il les deux tiers de l'ouvrage. L'évocation d'un moment culminant et des principaux personnages de la Terreur est conduite avec une sûreté de main et une puissance dramatique qui sont d'un grand écrivain. La rencontre du père de Chénier et du Docteur Noir, le repas des captifs à la prison Saint-Lazare, l'appel nominal des victimes de la fournée du jour, la conversation chez Robespierre, l'exécution de Chénier et les émeutes de Thermidor, autant de scènes qui ne s'oublient pas. Mais j'insisterai, de préférence, sur les réflexions qu'elles inspirent à l'auteur, et dont la gravité, la dureté enlèvent à ces pages jusqu'à l'apparence de la virtuosité.

Disons tout de suite, pour écarter une première impression qui ferait méjuger de l'ouvrage, qu'assurément M. de Vigny, devant cette période de notre histoire, a le réflexe aristocratique. Noble, fier de ses ancêtres (M. de Sainte-Beuve m'assurait hier que ces prétentions étaient excessives et que la mère du poète était la première à en rire, mais mon distingué confrère n'aime pas beaucoup ses contemporains), il n'a pas plus que Chénier de sympathie particulière pour ces « bourreaux barbouilleurs de lois » et la multitude qu'ils ont entraînée. Je veux bien que cette histoire ait quelque chose de satirique : mais c'est la satire qui en fait le prix, et qui instruit, et qui émeut.

Nous touchons ici à un point capital : d'où vient, semble nous demander l'auteur, que vous ayez presque tous un préjugé favorable à l'endroit des grands Révolutionnaires? Je voudrais bien trouver chez vous une admiration raisonnée pour les promoteurs d'un ordre nouveau, pour la grandeur de leurs conceptions et la rectitude de leur action : mais leur idéologie fut puérile, leur politique policière. Lisez, avec le docteur Noir, les délirantes (2) Institutions *de Saint-Just, et vous rirez, comme lui, de « cette robe d'enfant dans laquelle il voulait faire tenir une nation grande et vieillie ». Considérez ces hommes d'Etat pris dans l'engrenage de l'espionnage et de la répression, « présentant toujours à la Multitude régnante* la Méduse des conspirations » (3) : *c'est la politique du commissaire de Koestler. Avouez alors qu'il y a autre chose en eux qui vous subjugue et que, sciemment ou non, vous faites honneur à ces hommes du sang qu'ils ont versé!*

M. de Vigny a-t-il tort? Une des pires composantes de la sensibilité moderne, c'est bien ce mépris de la vie humaine et cette secrète admiration pour quiconque le pratique en effet. « Comme il est vrai qu'un sanglant dénouement suffit à illustrer quelque médiocre drame... de même l'histoire d'un homme public est illustrée aux yeux du vulgaire par les coups qu'il a portés et le grand nombre de morts qu'il a données, au point d'imprimer pour toujours je ne sais quel lâche respect de son nom. » Je me souviens qu'au temps où Hitler étouffa dans le sang la révolte de Roehm et de ses anciens compagnons de lutte, on lisait à travers la presse française, en dépit de l'horreur exprimée, le sentiment atroce que l'aventurier venait de recevoir le baptême politique et que désormais il était un homme d'Etat avec lequel il fallait compter. Que le lecteur se révolte, j'y consens, quand l'auteur de Stello *affirme que les responsables de la Terreur se soutenaient par « l'émotion continue de l'assassinat », émotion qui tient — la définition est admirable — « de la colère, de la peur et du spleen »; mais qu'il n'oublie pas le décret du Comité de Salut Public prescrivant à tous les commandants d'armes de fusiller les prisonniers de guerre; et surtout qu'il considère notre temps, et qu'il dise, en conscience, si nous n'y trouvons pas d'exemple de Pouvoirs tout nourris de semblables émotions! Quoi! des buveurs de sang! et vous souriez. Ne faites pas dire à l'auteur une sottise : il tient que ces sentiments sont nés « de la situation de ces hommes dans les événements » et non d'une perversité naturelle. Poison mortel de toute action révolutionnaire... Notons seulement que cette cruelle politique n'avait pas encore atteint toute sa rigueur; plus exactement, elle n'avait pas encore trouvé ses fonctionnaires. On en était à la première heure, non à la vingt-cinquième. C'est ainsi que le commis-*

(2) De cette folie qui naît « d'un rien, un petit déplacement imprévu dans la position d'un rêveur trop précoce ».
(3) C'est moi qui souligne.

saire qui vient dans la prison faire l'appel des condamnés égare la fin de sa liste; son habit est sale, peut-être a-t-il bu... il est encore un homme.

M. de Vigny rappelle justement que cette vertu régénératrice du sang à laquelle l'homme finit par croire quand il lui est donné « cette chose fatale entre toutes, le Pouvoir », c'est un esprit pieux qui l'a définie et exaltée mieux que personne. Le vertueux et catholique Joseph de Maistre, « cet adversaire implacable de la Révolution », a prétendu justifier ce sanglant engrenage. Là où Robespierre eût dit : Les nécessités de l'action, il ose dire : Dieu. L'athéisme aisément perceptible de l'auteur de Stello se révolte contre cet esprit « cuirassé de dogmes de fer » et contre ses principes atroces : le ciel ne peut être apaisé que par le sang, l'innocent peut payer pour le coupable, le bourreau est la pierre angulaire de la société, la guerre est divine, etc. Il lui oppose hardiment le Christ lui-même : « Jusqu'à cet Esprit falsificateur, l'idée de la Rédemption de la race coupable s'était arrêtée au Calvaire. Là Dieu immolé par Dieu avait lui-même crié : Tout est consommé! N'était-ce pas assez du sang divin pour le salut de la chair humaine? »

Tel étant le Pouvoir, le poète, s'il ne veut être bourreau, ne peut être que victime. Longue est la liste des poètes assassinés, et elle reste ouverte. Le vrai poète se refusera à glisser de l'engagement à la compromission, de la compromission à la soumission. Je trouve une inépuisable résonance à une partie de l'entretien chez Robespierre; on demande à Saint-Just ce qu'il attend des poètes : « Le 1er de Germinal, dit-il, ils célébreront la nature et le peuple; en Floréal, l'amour et les époux; en Prairial, la victoire... en Thermidor, la jeunesse... en Vendémiaire, la vieillesse... en Nivose, la patrie; en Pluviose, le travail et en Ventose les amis. Robespierre applaudit : C'est parfaitement réglé, dit-il. — Et l'inspiration ou la mort (4), dit Joseph Chénier en riant. » Il n'y a même plus le choix... L'art est vérité, le pouvoir mensonge; ils sont par essence contraires, selon M. de Vigny. La poésie doit donc se retrancher; elle est fille de la solitude, fille de la nuit et du « calme adoré des heures noires ». Activité supérieure et d'autant plus aimable que le Pouvoir s'est avili. Nous ne pouvons, hommes du XXe siècle, lire sans déchirement le verdict du docteur Noir : « Le Pouvoir n'a plus depuis longtemps ni la force ni la grâce. Ses jours de grandeur et de fêtes ne sont plus. On cherche mieux que lui. »

Quand il en aurait le droit, le Poète, cependant, a-t-il la possibilité de ne pas prendre parti? L'auteur reconnaît qu'il vaut mieux choisir que de « se laisser ballotter comme un numéro dans le sac d'un grand loto ». Comment donc choisir? Suivez votre cœur ou votre instinct. Soyez bête comme un drapeau. » Cette formule amère et dédaigneuse est-elle donc son dernier mot? L'ordonnance finale du docteur Noir sera plus explicite. « Laissez à tous les Césars la place publique, laissez-les jouer leur rôle, et passer, tant qu'ils ne

troubleront ni les travaux de vos nuits ni le repos de vos jours.» Bizarre précepte, qui implique et la passivité et la révolte; pas d'engagement systématique, mais le droit d'intervenir. Ce droit va être précisé un peu plus loin : « La neutralité du penseur solitaire est une neutralité armée *qui s'éveille au besoin... Il inspire les actions publiques ou proteste contre elles, selon qu'il lui est révélé de le faire par la conscience qu'il a de l'avenir. Que lui importe si sa tête est exposée en se jetant en avant ou en arrière? Il dit le mot qu'il faut dire, et la lumière se fait. Il dit ce mot de loin en loin et, tandis que le mot fait son bruit, il rentre dans son silencieux travail et ne pense plus à ce qu'il a fait. »*

Ici l'on décidera si cet amant de la solitude, comme on l'a nommé, est loin des thèses de M. Sartre. Je remarque seulement que, à l'âge de la maîtrise, il pousse son œuvre dans le sens d'une méditation approfondie de son époque et des problèmes qu'elle enfante. A M. Jean Duché qui l'interrogeait, il a confié que son prochain livre serait nourri des souvenirs de sa vie militaire, soulèverait la question de l'existence de l'armée, de ses rapports avec la nation, de ses difficultés internes. S'il revient à la poésie, je suis sûr que M. de Vigny n'écrira plus jamais Le bain d'une dame romaine, *mais des poèmes qui oscilleront entre ce* Pourquoi? *et cet* Hélas! *où il voit les mots-clés de notre destinée, de ces poèmes noirs, peut-être, qui ne laisseront ignorer à personne sa conviction intime que « l'espérance est la plus grande de nos folies ». Il y a beaucoup à attendre de cet esprit entier et blasphémateur, et, si certains lui reprochent d'être trop de notre temps, qu'ils s'en prennent à l'Histoire de ne pas l'avoir fait naître un siècle plus tôt!* — HENRI COTTEZ.

Baudelaire et « En Rade » de J. K. Huysmans. — *On se souvient, dans* En Rade, *des rêves si étranges et si puissamment évocateurs de Jacques Marles, au château de Lourps : hallucination de la première nuit, que Huysmans a d'ailleurs publiée à part sous le titre* d'Esther, *voyage dans la lune, cauchemar du potager.*

Si originales qu'aient pu paraître ces images, où il égale en envoûtante horreur ses modèles Félicien Rops et Odilon Redon, elles n'en ont pas moins été inspirées, semble-t-il, par les pages que Baudelaire consacrait, dans les Paradis Artificiels, *aux haschichins et au Mangeur d'Opium. Certains rapprochements sont saisissants et il ne paraît pas douteux qu'il y ait là une source inavouée, d'autant qu'à l'époque, l'auteur d'*A Rebours *subissait profondément l'influence de celui des* Fleurs du Mal.

1° *C'est en voyant jouer pour la première fois* Esther *précisément, qu'un haschichin se prend à rêver* (1).

2° *Une femme, « haschischine », si j'ose ainsi m'exprimer, raconte*

(1) Baudelaire, *Œuvres complètes.* Edit. de la Pléiade, I, p. 292.

à une amie un rêve hallucinatoire provoqué, comme c'est le cas de Jacques Marles, par la tapisserie de sa chambre (2).

3° La conclusion de Baudelaire sert vraisemblablement de point de départ à la création de Huysmans : « Remarquons que dans le récit de cette dame... l'hallucination... tire sa raison d'être du spectacle extérieur; l'esprit n'est qu'un miroir où le milieu environnant se reflète transformé d'une manière outrée. Ensuite nous voyons apparaître ce que j'appellerais volontiers l'hallucination morale : le sujet se croit soumis à une expiation (2). »

4° Relevons, pour terminer, ce passage du Mangeur d'opium, qui s'apparente singulièrement au rêve du potager :

« Des singes, des perroquets, des kakatoès me regardaient fixement, me huaient, me faisaient la grimace ou jacassaient sur mon compte. Je me sauvais dans des pagodes et j'étais, pendant des siècles, fixé au sommet, ou enfermé dans des chambres secrètes. J'étais l'idole, j'étais le prêtre, j'étais adoré; j'étais sacrifié. Je fuyais la colère de Brahma à travers toutes les forêts de l'Asie : Vischnû me haïssait, Sivâ me tendait une embûche. Je tombais soudainement chez Isis et Osiris; j'avais fait quelque chose, disait-on, j'avais commis un crime qui faisait frémir l'ibis et le crocodile. J'étais enseveli, pendant un million d'années dans des bières de pierre, avec des momies et des sphynx, dans des cellules étroites, au cœur des éternelles pyramides. J'étais baisé par des crocodiles aux baisers cancéreux; et je gisais, confondu avec une foule de choses inexprimables et visqueuses, parmi les boues et les roseaux du Nil (3). »

Sans doute n'y a-t-il pas là d'imitation directe, moins encore de démarquage — comme il arrivera à Huysmans d'en commettre —, mais l'inspiration ne nous paraît pas niable, et, qu'ils soient de haschischins, de Samuel Cramer ou de Jacques Marles, tous ces songes ont la même contexture et sont de la même qualité. — PIERRE COGNY.

Christian Beck et Jarry. — *Parce qu'il suppose ce point d'histoire littéraire connu — mais je crois qu'il s'abuse — André Gide ne précise point, dans son introduction aux* Lettres à Christian Beck *(Mercure, juillet 49), que Christian Beck est devenu un héros de Jarry, et non le moins pittoresque, comme Hébert devint Ubu.*

Il s'agit du mousse de Faustroll, *Bosse-de-Nage, « singe papion, moins cyno-qu'hydrocéphale, et moins intelligent, pour cette tare, que ses pareils. La callosité rouge et bleue que ceux-ci arborent aux fesses, Faustroll avait su, par une médication curieuse, la lui déplacer et greffer sur les joues, azurine sur l'une, écarlate sur l'autre, en sorte que sa face aplatie était tricolore ». Mais, quand*

(2) Loc. cit. 296-299.
(3) Loc. cit. 367-368.

le mousse était « eximé d'altération jusqu'à perdre couleur », il ne jetait plus qu'une clarté blafarde. C'est à cause de la double saillie de ses pommettes pavoisées qu'il est nommé Bosse-de-Nage.

Bosse-de-Nage ne sut « pas complètement » la langue française, mais « prononçait assez correctement quelques mots belges; le plus souvent, il proférait un monosyllabe tautologique : « Ha ha », disait-il en français; et il n'ajoutait rien davantage ». Il marchait à pas minutieux, « posant l'adhérence plate de ses pieds comme on déroule une affiche collée »; et, souillant et gâtant inconsidérément toutes choses, « ne comprit jamais l'usage, sur les boulevards, des kiosques de fer dont le nom vulgaire dérive de ce qu'ils sont divisés en trois prismes triangulaires et qu'on n'en peut utiliser à la fois qu'un tiers ».

Le chapitre X de Faustroll, *qui présente Bosse-de-Nage, est dédié à Christian Beck, et précédé d'une épigraphe extraite de* La Salamandre *d'Eugène Sue, reflet des menaces par lesquelles Jarry terrorisait son ami. En hommage aux lectures philosophiques de Beck, Jarry a accumulé dans ce chapitre les formules, à la fois platoniciennes et laconiques, en grec, qui servent aux interlocuteurs de Socrate à approuver le maître.*

Les 25 Ans de Littérature Française *publiés par Eugène Montfort, pp. 231-234, t. II, contiennent un brillant article de Montfort lui-même sur le « Robinson belge ». On y voit la photo de ce menu personnage, à l'étrange regard, à la barbe rousse, large et carrée qu'il caressait doucement. Montfort note, lui aussi, que Beck parlait avec une lenteur extrême, après de très longs silences, et un timbre grave, le buste agité de saccades régulières que rythmait d'un aboiement singulier « l'hiatus immonde » de sa bouche. Il avait visité en chemineau jusqu'aux contrées septentrionales, Suède et Norvège, puis avait voyagé pour le savon* Sunlight, *et fondé* la Vie Nouvelle *qui eut ses trois numéros. Il avait raconté l'histoire du premier des hommes :* Boula Matari. *Charles-Louis Philippe ne l'appelait plus qu'ainsi. Un seul luxe : les faux cols; une passion : les promenades en voiture découverte.*

Il est très heureux que la publication des Lettres à Christian Beck *ait ramené l'attention sur ce personnage intéressant à plus d'un titre.* — ANDRÉ LEBOIS.

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 7145
Dépôt légal : 4e trimestre 1949.

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.250 fr.	1.600 fr.
6 mois	650 fr.	850 fr.

LE NUMÉRO : 125 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement.
A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercure » à l'étranger

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique, à M. Henri PIRON, 40, rue Aviateur-Thieffry, Bruxelles, C. C. P. 107.323 (un an : 275 francs belges, 6 mois : 145 fr. belges, le numéro : 25 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.